PURCHASED FOR THE

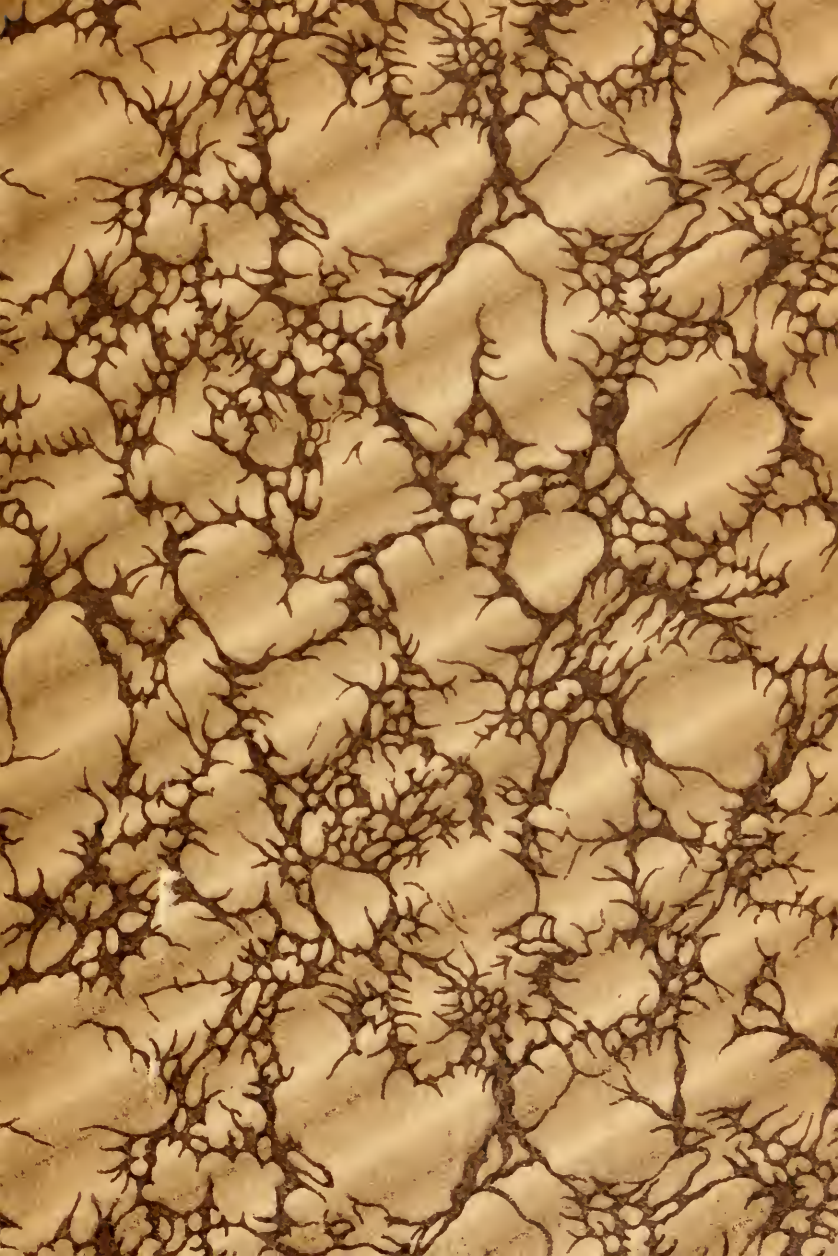
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

FROM THE

CANADA COUNCIL SPECIAL GRANT

FOR

LINGUISTICS



ESSAI DE GRAMMAIRE

DU

PATOIS LYONNAIS

ESSAI

DE

GRAMMAIRE

DU

PATOIS LYONNAIS

PAR

J.-M. VILLEFRANCHE

BOURG
IMPRIMERIE J.-M. VILLEFRANCHE

1891

PC
2284
V34

Bourg, imprimerie VILLEFRANCHE. — 605-90-91.

PRÉFACE

Notre Saône, sillonnée de tant de bateaux avant les chemins de fer qui maintenant, des deux côtés de son cours, l'emprisonnent et l'étouffent; nos pauvres collines, si riches de leurs vignobles avant le phylloxéra; nos pauvres carrières de Couzon, de Saint-Cyr, de Saint-Fortunat, si animées, elles aussi, avant la concurrence des pierres du Dauphiné et du Bugey; tout cet ensemble dont j'ai connu la vive gaieté et que je retrouve presque morne, a beau se décolorer, s'apauvrir, se dépeupler : c'est le pays natal, c'est-à-dire, pour moi, le plus beau pays du monde.

Plus j'en ai vu d'autres, plus j'ai trouvé qu'*il n'y a que celui-là.*

J'y reviens toujours, comme le lièvre traqué, épuisé par ses courses; j'y voudrais mourir au gîte.

Et ce qui me le rend plus cher encore, c'est qu'il semble vieillir avec moi.

Le soleil, l'air, l'abondance des eaux sont toujours les mêmes; mais comme le reste a changé !

J'aperçois les jeunes gens sourire : n'insistons pas.

Peut-être vivrai-je encore assez pour revoir nos coteaux couverts de pampres; peut-être — c'est moins probable — quelque nouvelle révolution industrielle ranimera la batellerie, les carrières et l'industrie du tissage des soies — autre source de richesse qui se tarit également et que, bien à tort, j'allais oublier. Il est des choses qui meurent et ressuscitent.

Mais il en est qui ne vivent qu'une fois.

Je demande à photographier *in extremis* une de ces choses qui vont mourir, et mourir pour toujours.

*
* *

La semaine dernière, par une forte gelée, je gravissais la montée de l'Ecoran, à Couzon-sur-Saône.

Je m'étonnais de n'y plus entendre les cris de joie des écoliers et écolières affairés à *se couler* [1]; je regrettais presque de n'avoir plus à me garer des *gûs* (caravanes de traîneaux) lancées à toute volée sur la pente glissante.

Les voisins adultes, auxquels je fis part de ma surprise, se félicitèrent unanimement de ce qui m'inspirait des regrets incompris.

Ils ne se souvenaient donc pas d'avoir été jeunes?

Les enfants, de leur côté, paraissaient trouver la neige froide, la glace dure et les *croques* ou bosses au front douloureuses; est-ce que nous nous doutions de cela, à leur âge, en l'an de grâce 1840 ou environ?

Mais ce qui me frappa le plus, le voici :

En arrivant au haut de l'*Ecoran*, devant la croix datée de 1640 et enchâssée depuis peu dans le mur, je m'arrêtai à contempler un groupe de marmots, nos successeurs ou plutôt nos continuateurs dans le tapage que nous faisions jadis, mes contemporains et moi, à cette même place.

Comme nous-mêmes, il y a près de cinquante ans, ces marmots jouaient, riaient, s'appelaient, se tiraient, se poussaient, se culbutaient; rien de

---

[1] A Bourg on dit *se martiner*, ou plutôt on le disait, car la chose tombe en désuétude, là aussi, comme le mot.

changé, sauf sur un point : tout se disait, entre eux, en bon français de l'école.

Pas un mot de patois !

Notre vieux patois, le seul et unique idiôme qui me fût familier jusqu'à l'âge de dix ans, le seul encore aujourd'hui que ma mémoire garde sans aucun effort, tandis qu'elle a tant de mal à retrouver et à ne pas embrouiller l'une dans l'autre les huit ou dix langues dont je l'ai péniblement encombrée depuis, notre pauvre patois va donc s'éteindre et disparaître ?

Enfant j'entendais parler patois, et presque uniquement patois, de tous les côtés autour de Lyon : à Cuire et à Caluire, à Bron et à Sathonay, à Miribel et à Neuville, à Anse et à Trévoux, à Villefranche et à Montmerle, et jusques dans Vaise et dans la Croix-Rousse, non encore englobées par la grande ville.

Homme mûr, j'ai vu, dans toutes ces localités, le français entrer en partage avec le patois, ensuite le dominer peu à peu et l'éconduire dédaigneusement, comme on fait d'un importun, d'un paysan demi-sauvage, ou d'un parent mal éduqué qui ne vous fait pas honneur. J'ai vu mourir la dernière personne de Couzon qui ne connût paségalement les deux idiômes et qui ne s'exprimât qu'en patois [1].

---

[1] C'était ma voisine Anne B. (ou en patois la *Nanné*), la fille de celle dont j'ai chanté la romanesque aventure sous le nom de Rose, dans la ballade de *Petit-Pierre*.

Mes enfants peut-être, et certainement mes petits-enfants survivront à la dernière qui aura parlé autre chose que le français.

Avant cinquante ans, le patois aura vécu.

∴

Sera-ce un bien ? Sera-ce un mal ?

Tout dépend du point de vue auquel on se place pour examiner.

Ce sera un bien, en ce sens que la jeunesse n'aura pas, comme nous jadis, en arrivant à l'école, à s'initier à une deuxième langue et à se dépouiller d'une foule de locutions hérétiques, selon Monsieur l'Instituteur; on ne fera plus rire Monsieur le Curé en lui disant moitié l'un, moitié l'autre, ou plutôt ni l'un ni l'autre, ainsi qu'il m'arriva à moi-même : « *Achetez-vous pas sur la cadette*, traduction littérale de *Achètô-veu pô su la cadéta* (ne vous asseyez pas sur la dalle). De notre temps, il fallait, avant toute culture intellectuelle, déblayer et défoncer le terrain et, en quelque sorte, arracher un arbre pour en planter un autre. Ce travail préparatoire ne sera plus nécessaire pour nos enfants.

Ce sera un bien encore en ce sens que le villageois qui ne possède qu'une instruction rudimentaire ou nulle, se fera entendre partout, même à

Paris lorsqu'il s'éloignera de son pays, pour être soldat ou pour faire son tour de France.

L'unité de langue a ses avantages ; qui oserait le contester ?

Mais la variété avait aussi les siens. Quand le soldat libéré ou le compagnon revenant de son tour de France, en apercevant son clocher, entendait une langue qui n'était pleinement la sienne que là, il sentait que là aussi, et point ailleurs, il se trouvait pleinement chez lui ; il trouvait à son pays un charme qui lui rendait étrangers tous les autres, et le cosmopolitisme vagabond, qui est une des plaies du jour, le séduisait beaucoup moins aisément. Or, dans son village, il conservait ses anciennes mœurs.

Si l'unité coïncide avec la diminution de l'amour de la patrie, si elle se fait dans l'amollissement des habitudes et l'abaissement des caractères, alors je regrette la variété.

*
* *

Certes, je ne prétends nullement que l'irréligion, la basse envie qui nous ronge, le luxe, l'avachissement soient venus du français, pas plus que le phylloxéra et l'apauvrissement, la dépopulation des campagnes ne sont venus des chemins de fer et de l'électricité.

Cependant, sans tomber dans l'exagération, il y a quelque chose à dire.

Les journaux ne se liraient pas tant et les politiqueurs venus des villes trouveraient moins d'auditeurs dans nos campagnes si le patois y régnait comme autrefois. Or, les journaux, comme du reste les chemins de fer, sont pour la démoralisation un puissant véhicule. Les cabarets n'en ont que de mauvais, les plus mauvais étant ceux qui allument le mieux les convoitises, parlent sans cesse de droits, jamais de devoirs, et font miroiter le plus d'utopies aux yeux des ignorants. Entre deux vins un bon journal ne serait pas à sa place.

C'est donc avec le français, et un peu par lui, que nos populations rurales, jadis croyantes, simples, austères et viriles, sont devenues incrédules, irrespectueuses, envieuses, et aussi mobiles, aussi ingouvernables que les masses ouvrières des villes.

Les petits-fils des soldats de Napoléon Ier ne savent plus marcher, ni vivre de peu, ni s'enthousiasmer, ni obéir.

La perte du patois n'est pas la seule cause de notre décadence : il serait hors de propos de rechercher les autres ici ; mais elle en est une.

En tous cas, elle est la marque principale et le couronnement de cette œuvre de mort.

Où est le temps où j'ai vu faire charivari sous les fenêtres d'une jeune fille parce qu'elle avait commis une faute ? le temps où l'on n'osait pas se

dire de tel village, parce que ce village avait été déshonoré, plusieurs années auparavant, par un assassinat ? le temps où l'on faisait une fois le matin, une fois le soir, la route de Couzon à Lyon, sans compter plusieurs heures de marche dans Lyon, tout cela à pied et sans fatigue? le temps où tout le monde était debout à l'aurore, en été, et voyait, des vignes ou des carrières, le soleil se lever à l'horizon de la Bresse ? le temps où mariniers et tailleurs de pierres suivaient en masse les processions des Rogations, à quatre heures du matin? le temps où les ouvriers, en se rendant à leur travail, faisaient leur prière à genoux sur les degrés du perron de l'église, pendant le carême, lorsque l'église n'était pas encore ouverte [1] ?

Où est-il, enfin, le temps où les hommes s'endimanchaient en vestes courtes, sans pans inutiles qui battent sur les mollets, les femmes en jupes de futaine inusables et en bonnets de tulle, et tous en sabots, ou au plus en galoches ?

Aujourd'hui, essayez donc de distinguer à sa toilette, le dimanche, une jeune ouvrière d'une riche bourgeoise ! Je vous en défie.

Les chemins de fer et les journaux ont commencé l'uniformité ; l'obligation scolaire et le laïcisme l'achèvent rapidement.

---

[1] Et parmi eux, mon grand-père paternel : cet honorable souvenir mérite d'être conservé à mes enfants.

Plus de paysans bientôt, ni de paysannes; plus de chrétiens ni de chrétiennes; partout des citadins, hélas! et pas des académiciens, mais des voyous.

Plus d'ignorants, ou du moins ayant conscience de leur ignorance ; tous bacheliers ou se croyant tels; tous jalousant les riches et se défiant des curés; tous méprisant la glèbe comme trop basse, le marteau comme trop lourd, la pioche comme trop salissante; tous aspirent à s'asseoir sur des ronds de cuir; tous fonctionnaires ou apprentis fonctionnaires; tous des messieurs, tous des mécontents, tous des déclassés.

Et tous des propres à rien.

On appelle cela la République, le progrès républicain. Ah! oui, républicains, nous le sommes par nos vices... je m'arrête, mon intention étant de ne pas faire de politique.

Mais je ne veux pas rentrer dans le domaine purement philologique sans avoir résumé mes idées sur la question morale.

Deux axiomes vont les préciser :

1er axiome : Toute population qui change de langue change de nationalité. Voyez quelle pression exerce la Prusse en Alsace-Lorraine, en Pologne et dans le Sleswig pour extirper de ces provinces hétérogènes l'usage du français, du polonais et du danois; alors que nous tolérions en Alsace, nous Français, après deux cents ans d'oc-

cupation, qu'on enseignât en allemand — j'en ai été témoin, de mes propres oreilles, en 1855 ! — L'Alsace, la Pologne, le Sleswig seront allemands dès qu'ils parleront allemand, mais pas avant.

2e axiome : Toute population qui change de nationalité change de mœurs, usages et physionomie générale; ou du moins le premier changement facilite étrangement le second.

La diffusion du français dans nos campagnes a donc soudé plus étroitement entre eux les divers tronçons de la patrie française. Bientôt le Breton égaré en Provence aura cessé de s'y trouver étranger ; la patrie s'élargit ; elle déborde des limites du village et de celle de la province jusqu'aux frontières de la nation; elle n'a plus pour emblême et pour centre de ralliement le clocher immobile, visible seulement de quelques lieues à la ronde, mais le drapeau partout présent, partout le même, du nord au midi et de l'est à l'ouest du territoire national.

C'est un bien, un progrès incontestable.

Mais les coïncidences ont voulu que la grande unification française se fît en une période de décadence; voilà le malheur.

L'unification n'est nullement la cause de la décadence, mais elle la hâte, elle la précipite. Sans le naufrage du patois, le naufrage des mœurs anciennes eût été moins prompt et moins complet.

Ne me sera-t-il pas permis de constater ce naufrage et de le déplorer, à ce point de vue seulement ?

∴

La France agonise ; j'envie l'heureux aveuglement de ceux qui ne s'en doutent pas, ou l'insouciance de ceux qui n'en ont cure.

Elle exhale, il est vrai, ses dernières plaintes en bon français, en langage très grammatical, et le dos tourné à la Croix ; il est des gens pour qui ce double résultat est une consolation suffisante. Moi, j'en suis navré.

Les barbares peuvent venir, comme au temps du plein épanouissement de la puissance impériale à Rome. L'Etat, le Dieu-Etat absorbe tout; le vieil esprit de liberté, d'activité individuelle et personnelle ont abdiqué dans ses mains ; la population se raréfie ; les campagnes se dépeuplent ; le culte des idées a fait place au culte des intérêts ; personne n'est disposé à se sacrifier pour personne, ni à se révolter contre aucune tyrannie. Pour tout résumer en deux mots, l'esprit de sacrifice a disparu devant l'esprit de jouissance. *Panem et circenses.*

Quant à cette magnifique uniformité qui charme

tant nos législateurs actuels, le monde en a déjà admiré un exemple dans l'incomparable civilisation que je viens de rappeler : la civilisation la mieux administrée, la mieux pourvue de bureaucratie, de moyens de communication et de richesses de tous genres, la civilisation la moins contredite et la plus unifiée qui fût jamais ; la civilisation romaine.

Demandez à l'histoire comment elle a fini, cette merveille des temps anciens.

C'est une loi de l'histoire, aussi bien qu'une loi de la nature. L'uniformité universelle appelle l'universelle servitude. Le nivellement qui efface les aspérités supprime aussi les résistances. Sur la pente parfaitement unie, rien n'arrête ni ne détourne l'avalanche.

*
* *

Quoi qu'il en soit, il y aura peut-être intérêt, pour une douzaine de philologues, patriotes attardés comme moi, et dans cinquante ans, pour une demi-douzaine de savants — je ne me fais pas illusion sur le nombre — à fixer quelques traits de cette vieille compagne de nos aïeux, leur nourrice intellectuelle durant des siècles, avant qu'elle ne tombe au gouffre de l'oubli.

De là m'est venue l'idée de cet essai de grammaire patoise.

Ne serait-il pas intéressant de posséder aujourd'hui, en latin, un ouvrage analogue sur le langage celtique dépossédé jadis par le latin plus ou moins rudimentaire qui est devenu ce patois — notre patois — que l'heureux idiôme parisien va déposséder à son tour ?

Enfant du pays, né d'une famille qui, d'après des documents authentiques, parla patois six cents ans au moins [1], et qui, dispersée depuis peu aux quatre vents du ciel, n'exista longtemps qu'à Couzon (où bientôt on la cherchera vainement), j'ai assumé cette tâche.

A la remplir de mon mieux, je vais mettre de la joie, une sorte de gratitude et un filial orgueil.

Je m'identifie avec mon sujet. Que les langues et les familles illustres étalent leurs quartiers de noblesse; nous nous glorifierons, nous autres, de l'antiquité de notre roture.

Six cents ans (peut-être dix ou douze) passés obscurément à n'exprimer que des sentiments honnêtes et des idées pratiques, un peu terre à terre, excepté dans le domaine religieux ; six cents ans à exercer toujours dans le même coin de terrain, deux ou trois métiers toujours les mêmes : tailleur de pierres, vigneron et parfois batelier, en

---

[1] Depuis le temps de saint Louis.

alternant de père en fils, n'est-ce pas une noblesse aussi, et respectable en son genre ?

*
* *

Une grammaire patoise ! s'écriera plus d'un de ceux qui savent le patois et qui, depuis leur tendre enfance, font de la littérature paysanne comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir — une grammaire patoise ? Mais existe-t-il donc des règles pour le patois ? Y peut-on démêler des conjugaisons, des déclinaisons, une syntaxe ?

Oui, certainement, et il suffira à mes rares lecteurs d'un moment de réflexion pour s'en convaincre.

J'ose même compter qu'ils m'accorderont ce moment; ils sont tous capables de réfléchir, attendu que, vu leur rareté même, ils sont une élite.

Lorsqu'ils se déplacent de village à village, quelque chose vient-il à changer, soit dans la forme, soit dans la prononciation des mots qu'ils entendent : à l'instant l'oreille attentive se dresse ; elle est choquée, ce qui prouve qu'une des lois de la langue natale vient d'être violée. Donc ces lois existent.

Seulement elles varient plus ou moins d'une commune à une autre, car chaque centre de popula-

tion possède, on peut le dire, son dialecte particulier.

C'est comme dans la Grèce antique, où l'on en comptait par dizaines, doués chacun de sa mélodie propre, et presque tous possédant une collection plus ou moins riche de poëtes, d'orateurs et d'écrivains.

L'idiôme d'Athènes finit par englober et par éteindre les autres, comme fait chez nous l'idiôme de Paris; mais chacun avait sa grammaire.

Homère parlait patois pour Démosthènes et pour Platon, qui ne l'en admiraient pas moins, mais qui se seraient gardés de l'imiter dans les formes qu'il donne aux conjugaisons et déclinaisons.

Si Couzon eût eu la chance de posséder un Roi et un Parlement entre ses brotteaux et ses carrières, la langue couzonnaise se serait imposée, tout comme une autre, au royaume qui eut dépendu de ce Roi, et aux justiciables plus ou moins lointains pour lesquels ce Parlement eût rendu des arrêts. Peut-être serait-elle en train, au moment où j'écris, d'expulser de Paris le français, que les académiciens, en ce cas, n'hésiteraient point à qualifier de jargon barbare, autrement dit de patois.

Et quels seraient-ils, ces académiciens ?

Vous l'avez deviné : ils ne siégeraient pas au bout du pont du Louvre, mais à *Rochon* ou en *Molletan*.

L'académie de Molletan ! voilà une idée qui eût bien fait rire notre maître d'école d'avant les Frères, ce bon monsieur Gilet qui se bouchait les oreilles et était tenté de nous exorciser lorsque nous lui répondions en patois !

Mais croyez-vous que les lettres et les arts eussent perdu beaucoup à la prédominence de la dite académie sur celle du Louvre ?

Moi, j'en doute, et ce doute ne constitue pas le moins du monde un paradoxe. Le couzonnais tient le milieu entre le français et l'italien. Avec ses syllabes longues et brèves bien accentuées et ses désinences sonores en *e* et en *a*, il est plus musical que le français.

J'en prends à témoin deux chansonniers, deux grands poëtes que la naissance ou l'amitié ont fixés tour à tour à Couzon.

Pierre Dupont et Gustave Nadaud n'ont-ils jamais regretté de ne pouvoir chanter en patois ?

Quant à moi, infirme, j'avoue l'avoir regretté plus d'une fois.

Je crois même que je l'aurais fait, tant j'aimais mon village, si je n'eusse été sûr, absolument sûr, de ne pas trouver d'écho.

J.-M. VILLEFRANCHE.

Bourg-en-Bresse, janvier 1887.

P. S. — En rédigeant la grammaire couzonnaise, je donne par là même — sauf quelques variantes — celle de toute la région lyonnaise, dans un rayon de dix à cinquante lieues selon la direction.

J'ai éprouvé, en effet, qu'avec mon patois on se fait comprendre dans tout l'ancien Lyonnais, dans l'Ouest du Dauphiné, dans la Dombes, la Bresse, l'Est du département de Saône-et-Loire et tout le long de la Saône, jusqu'à Gray et Beaune.

Toutefois les différences et les difficultés augmentent en proportion de l'éloignement du centre de comparaison.

ESSAI DE GRAMMAIRE

DU

PATOIS LYONNAIS

CHAPITRE PREMIER

Orthographe, Prononciation, Accentuation

N'ÉTANT gêné par aucun précédent, puisque je suis — ou crois être — le premier législateur de notre patois, je devrais peut-être écrire les mots simplement comme ils se prononcent : le *tin* (le temps), *on tsin* (un chien).

C'est ce que je ferai, en général ; il se pré-

sentera cependant des cas où, par égard pour l'étymologie, je conserverai des lettres qui, comme en français, ne se prononcent pas : *bentout*, peut-être (prononcez *bintou)* ; ah ! *leu grand cagneu !* (le *d* ne se prononce pas) ; ah ! le grand paresseux !

Les voyelles *a e i o u* ont le même son qu'en français.

La diphtongue *en* se prononce *ain*, ou *in : Ben seur* (bien sûr) ; comme *bain* en français.

L'*e* final se prononce tantôt é ou è, *on volè* (un volet), *on bâtsè* (un bachat), *on bôté* (un bât); tantôt *eu*, car il n'y a pas, à proprement parler, d'*e* muet en patois. Là où l'on en trouvera, comme fin de mot, on est prié de se rappeler qu'il faut prononcer *eu : Dz'ôme in ôme indegne*, (j'aime un homme indigne), prononcez : *Dzômeu in omeu indegneu*, en ayant soin de peu appuyer sur ces finales, et beaucoup sur la syllabe qui les précède.

L'*o* final, si fréquent en patois, soit dans les substantifs dérivés du latin : *lebartô* (liberté), soit dans les infinitifs : *avezô* (regarder), *volô* (voler), *omò* (aimer), *tsantô* (chanter) et dans les participes passés de ces mêmes verbes, n'a pas non plus de son identique dans la prononciation française. Mais on le retrouve exactement en italien et en espagnol, à la troisième personne du singulier du passé défini : *l'uccello volò e trovò dà mangiare* (ital.), *l'âjeau a volò e trovò a mindzi* (pat.), l'oiseau vola et trouva à manger (fr.), *la mitad sobrò* (esp.), la moitié resta. — Voyez aussi l'*o* final de

diò, si différent de ceux de *otro* et de *regno* dans le vieux proverbe espagnol :

A Castilla y Aragon
Otro regno diò Colomb.

L'*o* pénultième de l'imparfait de la première conjugaison patoise a également le même son. Ainsi dans cette phrase italienne *l'asina di Balaam parlò*, la syllabe *lò* représente exactement le même son que dans le patois : *i mé parlòvé* (il me parlait), *i neu parlòvon* (ils nous parlaient).

Je prie mes quatre lecteurs d'en prendre note, car un jour viendra où l'on n'aura plus aucune idée, en France, de ce son si fréquent dans notre patois.

On saura encore comment les diverses langues écrites, issues du latin, ont rendu, par des formes toujours les mêmes, les finales des substantifs latins en *tas*. Les Italiens les ont changées en tà : libertà, vanità, carità ; les Anglais en ty : variety, stupidity, humanity ; les Espagnols en tad ou dad : verdad, trinidad, libertad ; les Français en té : vérité, humilité, rapidité, cherté, charité ; j'omets, pour abréger, les Roumains et les Portugais, les Provençaux et les Wallons.

Mais il n'y aura peut-être que mes lecteurs à savoir comment nos aïeux lyonnais prononçaient ces mêmes finales : *lebartò*, *vanetò*, *véretò* [1].

Les diphtongues *aï*, *eï*, *oï* se prononcent comme

[1] En Bresse on dit : *lebreto*, *vaneto*, *vereto*.

en français dans Sinaï, Séméï; ex. : *troï* (presser la vendange), *véï* (veiller), *caraï* (lancer), *patroï* (faire de la boue). On pourrait écrire également *veilli*, *troilli*, *carailli*, *patroilli*, comme *fille*, *famille* ; cependant je préfère la première de ces deux orthographes, car les mots ci-dessus n'ont aucunement, en patois, le son de *l* mouillé.

R initiale d'un mot, ou placée entre une voyelle et une consonne, se prononce comme en français : *Rendré* (rendre), *arpentò* (arpenter) [1].

Mais entre deux voyelles, généralement, il se prononce presque comme un *z*, mais un *z* tout particulier, qui se forme comme une aspiration, en avançant la langue entre les dents, et qui ressemble étonnamment au son du Δ (delta) ou du Θ (thêta) grec :

Μηνιν αειδε, Θεα... Αθηνη.

On le reproduirait encore par le *th* doux des Anglais : *that is the* question ; *wealthy* ; *birthday*.

Ce dernier étant le plus familier à des oreilles françaises, c'est ce *th* qu'il faudra se rappeler toutes les fois que la lettre *r*, en patois, se rencontrera entre deux voyelles : *Pôre*, *môre* ou *Péré*, *méré* (l'un et l'autre se disent : père, mère), *ura* (heure), *teri* (tirer); prononcez les *r* comme *th* en anglais dans father, mother, rather, et en appuyant de même sur l'avant-dernière syllabe de chaque mot [2].

---

[1] Prononcez *rindré* ou *raindré*, arpintò, et non *randré*, arpantò.
[2] Cette nuance de prononciation n'existe pas en Bresse.

Quand l'*r*, entre deux voyelles, devra conserver le son français, le son dur, j'emploierai deux *r* : *arrindzi* (arranger) *borret* (bure).

Une difficulté grave, c'est de figurer le *q* ou *t* mouillé des adjectifs démonstratifs patois : *chique*, *cheuque*, *cinque* (celui-ci, ceux-ci, cela — je ne m'occupe ici que de la dernière syllabe de ces mots, j'arriverai tout à l'heure à la première —. Le son de ce *que* n'existe pas en français. Mon savant compère et ami, M. Denis Girod, maître èspatois du pays de Bresse [1], écrit *tie*, *cintie*. C'est parfait, à la condition de savoir que *tie* doit se prononcer vivement, s'escamoter pour ainsi dire, et toute la voix porter sur l'*e* muet final. Mais peut-on le deviner si l'on n'a que ses yeux pour guides ? Il est à craindre qu'on n'appuie sur l'*i* comme en français, et que l'on ne dise *cinthie* ou *sentie* ; alors ce n'est plus cela [2].

Je préfère donc écrire *cinque* et *chique* en avertissant, une fois pour toutes, qu'il faut mouiller ce *que* ou ce *qui*, comme en français quille, queue, conquis, requête, et non le prononcer sec et dur comme cacao, conque.

C'est du reste la même règle qu'en français :

---

[1] Et beaucoup plus digne d'un diplôme que moi, car il a observé plus longtemps et *pratiqué* plus assidûment ; M. Girod, en effet, a été instituteur près de trente ans, à Saint-Denis, près Bourg, alors que le savant abbé Gorini y était curé.

[2] Je constate toutefois que l'orthographe de M. Girod se rapproche de celle de Brossard de Montanay, auteur des *Noëls Bressans*, et de *Tivan*, qui écrivait en patois, vers 1675. Dans *Tivan*, je lis *çantie*.

qu se mouille devant un *e* ou un *i*, et sonne sec devant a, *o*, *u* : qui, quel, qualité, quotité ; seulement, en patois *qui* et *que* se mouillent un peu plus et ressemblent à *ti* et *te*.

Notons encore la prononciation du *Dz*, équivalente à celle du Z grec : *Dzé vôleu mendzi* (je veux manger) Εξητει ο Ζευς [1].

Et celle du *ch* qui se retrouve également dans le X doux des Grecs : Αχιλλευς, Achille, et dans le *ch* doux des Allemands.

J'ai quelquefois entendu citer comme échantillon de patois dur et barbare : *Betô don cha chô a chi chu* (mettez donc cette clé à ce clou). Mais les Allemands ne prononcent-ils pas de même : *Ich habe eine eiche*, *Franckreich ist ein reiches Land*, *Es ist nicht sicher ?*

Le *ch* patois est donc l'équivalent du *ch* doux des Allemands.

Et certes il est loin de produire des cacophonies comme leur *ch* dur : *Ach ! es ist noch nicht nacht.*

Arrivons à l'accentuation.

Presque nulle en français, où tout se prononce d'un ton uniforme, elle est aussi marquée, en patois, qu'en italien ou en espagnol, en grec ou en latin, en portugais ou en grec moderne, en roumain ou en provençal, en anglais ou en allemand.

1re Règle. — L'accent, dans les mots terminés

---

[1] M. Girod a l'habitude d'écrire *zje* pour représenter la même articulation : *Zje vu minzgie* (je veux manger). Il écrit aussi l'articulation dure par *sch*, *on schin* : *on schevau* (un chien, un cheval).

par un *e*, porte sur l'avant-dernière syllabe (autrement dit la pénultième), qui se prononce moitié plus lentement que la dernière : *La darrire tsarèta dé piré*[1] (la dernière charette de pierres).

Il en est de même pour les pénultièmes précédant les syllabes finales *an*, *on*, *in*, des verbes à tous les temps, excepté à l'infinitif, au participe passé et à la deuxième personne du pluriel de l'indicatif présent : *Dz'ôme*, *t'ômé*, *il ômé*, *dz'ômon*, *il ômon* (j'aime, tu aimes, etc.); exceptez aussi le futur simple et le conditionnel à toutes leurs personnes.

2e Règle. — L'accent porte sur la finale : 1° dans les infinitifs et les participes passés : *cutsi* (coucher), *cutchà* (couché) *volò*, (voler, ou volé) ; 2° dans les deuxièmes personnes du pluriel de l'indicatif présent : *voz omò*, *vo voli* (vous aimez, vous voulez); 3° au futur simple et au conditionnel, dans toutes leurs personnes : *dz'oméri*, *t'oméré*, etc. (j'aimerai, tu aimeras, etc.), *dzé vedrain*, *té vedrô*, *i vedre*, etc. (je voudrais, tu voudrais, il voudrait) ; 4° dans la plupart des noms propres : *Cozon* (Couzon), *Trévu* (Trévoux), *Môcon* (Mâcon), *Tsôlon* (Chalon), *Sorman* (Saint-Romain) , *Rotsetailla* (Rochetaillée) , *Chiru* (Fleurieu), *Sathonâ* (Sathonay), *San-Dédi*[2] (Saint-Didier), *San-Dzarman* (Saint-Germain), *Dèni* (Denis), *Leuï* (Louis), *Modélon*, *Gothon*, *Parnon*, *Françon*,

[1] En patois bressan : *La derrire scharéta dé piarré ;* il y a donc des différences légères dans le corps des mots, mais l'accentuation et, comme on le verra plus loin, les règles générales de la grammaire sont identiques.

[2] En bressan *Senedié.*

Sezon (abréviations de Madeleine, Marguerite, Pierrette, Françoise, Suzanne). Cependant l'accent est sur la pénultième dans *Pierre*, *Pierréta*, *Luize*, *Dzôna* (Pierre, Pierrette, Louise, Jeanne) ; dans *Nuvèle* (Neuville), *Caluiré* (Caluire), *Cuiré* (Cuire), *San-Cyreu* (Saint-Cyr) [3], *Vâsa* (Vaise), *la Crui-Rossa* (la Croix-Rousse), *Velafrantse* (Villefranche), et en général dans tous les mots géographiques ou patronymiques terminés par un *a* ou par un *e* (ou *eu*) muet.

Cette succession ou cette alternative de brèves et de longues, jointe aux déclinaisons féminines, aux imparfaits en *ôva*, *ôvi*, etc., sur lesquels la cadence de l'antépénultième est si marquée, donne à certaines phrases françaises une ressemblance frappante avec l'italien. Exemple :

La Dzôna é la Rosa, dué bellé fillé, passôvon en barca a coutò de la tsapèla nouva ; tsoquena portòvé dué marguérité u sein e ina colomba su lé spallé. Teuté dué dedjan : Teuta la via i neu saran fedèle !

Traduisez en italien :

La Giovanna e la Rosa, dué bellé ragazzé, passavano in barca accanto alla capella nuova ; ciascuna portava dué mergherité al sen ed una colomba sullé spallé. Tutté dué dicevano : Tutta la vita ci saranno fedeli. (J'ai mis l'accent aigu sur les *e* muets italiens pour mieux montrer la ressemblance ; celle-ci sera encore plus frappante, si comme cela se pratique en poésie, on supprime l'*o* final de passavano, dicevano, saranno.)

---

[3] En bressan *Sain-Cyrou*.

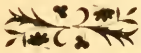
Puis voyez combien sont faciles, en patois, les ïambes (alternative d'une longue et d'une brève), qui sont l'essence de la versification allemande ! Exemple :

Pé le*u* brotch*au* qué dj*a* brond*a*ïé
Vin, N*a*nné, ent*e*ndré le*u* ceni ;
Y s*au*té, i ts*ô*rtsé, i *sé* bar*a*ïe
Pé *ad*zenc*i* son *pe*te *ni*.
Yét *en*trem*i* lé hi*au*té br*an*tsé
Qué le*u* tsant*ou* va *dé*morô ;
I *sa* qué l'*é*gue en *a*val*an*tse
Va b*en*tout cou*a*vi te*u*t leu prô.

Dans ces vers j'ai souligné toutes les longues. Voici maintenant la traduction :

« Par le brotteau qui déjà verdoie, viens, Anne, entendre le pinson ; il saute, il cherche, il se démène pour agencer son petit nid. C'est au milieu des hautes branches que le chanteur va demeurer ; il sait que l'eau en avalanche va bientôt balayer tout le pré. »

Le mètre de la poésie italienne serait également facile à transférer dans le patois ; mais à quoi bon ?



CHAPITRE II

Article

Devant un mot commençant par une consonne, l'article masculin est *le* (prononcez *leu)*; il ne change pas au pluriel. Exemple : *le tsa*, *le tsin* (le chat, le chien, ou les chats, les chiens) [1].

Si le mot commence par une voyelle, l'article masculin est *l'* au singulier, *leuz* au pluriel : *l'ôneu, leuz ôneu* (l'âne, les ânes); *l'ami, leuz amis.*

L'article féminin est — comme en italien — *la* ou *l'* au singulier, *lé* ou *léz* au pluriel : *la féna*, *lé féné* (la femme, les femmes); *l'ôma*, *léz ômé* (l'âme, les âmes); *l'etchella*, *léz etchellé* (l'échelle, les échelles).

On met, comme en grec et en italien, l'article devant les noms propres : *leu Josè Velafrantse* (Joseph Villefranche); *la Luisé Décrand* (Louise Décrand); *la Toinon de la Luisé* (sous entendu fille, c'est-à-dire : Antoinette, la fille de Louise; voilà du

---

[1] En Bresse, on dit : *lou* au lieu de *leu*, soit au singulier, soit au pluriel : *lou tsin, lou caïon.*

pur athénien !) ; *la Yaudena se môrié avoua l'Andri* (Claudine se marie avec André) [1].

L'article composé *des* se rend par *du* ou *duz* et *au* ou *aux* par *u* : *Le tsemin duz ôneu* (le chemin des ânes) ; *fôtazi u caïon* (jette-le au cochon) ; *u pâssons* (aux poissons) ; *uz âjau* (aux oiseaux).

Mais ces articles composés n'existent que pour le masculin.

Au féminin pluriel tous les articles se décomposent ; *des* se rend par *dé lé*, et aux par *a lé* : *parlò mé dé léz etâlé* (parlez-moi des étoiles) ; *dz'écriveu a lé fillé* (j'écris aux filles).

---

[1] En Bresse, l'article ne se met pas devant les noms propres masculins, mais seulement devant les féminins : *Ye Flebar que dansche avoué la Liauda* : C'est Philibert qui danse avec Claudine.

CHAPITRE III

Nom ou Substantif

Il y a deux genres seulement, et deux nombres, comme en latin, en italien et en espagnol.

1re Règle.— Tout nom masculin est invariable dans les deux nombres. Exemple : *On tsa*, *dou tsa*[1] (un chat, deux chats); *on monchu*, *dou monchu* (un monsieur, deux messieurs); *mon garçon*, *meu garçon* (mon garçon, mes garçons); *notron râ*, *netreu râ* (notre roi, nos rois).

Les noms masculins ont, du reste, comme en français, toutes les terminaisons imaginables : *on ju*, *dé ju* (un œil, des yeux); *on grani*, *des grani* (un grenier, des greniers); *on solò*, *dé solò* (un soulier, des souliers); *l'oradzeu*, *leuz oradzeu*, etc.

Les pluriels en *aux* ne font jamais *al* au singulier : *on tsevau*, *dé tsevau* (un cheval, des chevaux).

2e Règle. — Tout nom féminin se termine au singulier par *a* ou par *e* muet : *ina fille*, *ina rosa*, *la pira de la périre* (la pierre de la carrière : pronon-

---

[1] En Bresse on dit *on sé*.

cez les *r* comme le *th* anglais, ainsi qu'il a été expliqué au chapitre Ier).

On change au pluriel cet *a* ou cet *e* muet en *é* fermé (comme en italien) : *Dué fillé*, *dué rôsé ; lé piré dé lé periré* [1].

3e Règle. — Si, par une rare exception, le nom féminin singulier se termine autrement qu'en *a* ou en *e* muet, il reste le même au pluriel, comme s'il était masculin : *la né*, *lé né* (la nuit, les nuits) ; *ina groussa nui*, *dué groussé nui* (une grosse noix, deux grosses noix) ; *ma mâson*, *mé mâson* ; *ta râson*, *té râson ; la porssechon*, *lé porssechon* (la procession, les processions); *la seur*, *lé seur* [2] ; etc.

Notez cependant que *ua* (œuf) au singulier, fait *ué* au pluriel, quoique masculin, *on grouz ua*, *dou grouz ué*.

Les substantifs sont de même genre en patois qu'en français.

Exceptions : les noms suivants, masculins en français, sont féminins en patois : *la sô* (le sel), *la sôbla* (le sable); *ina segôla* (un cigare), *la soin*, en bressan *la senou* (le sommeil), *ina livra* (un lièvre), *ina djomaine* (un dimanche), *ina sarpen* (un serpent), *ina parvèla* (un épervier), *ina mensondz* (un mensonge), *la frâ* (le froid), *la carinma* (le carême).

---

[1] En Bresse, le pluriel féminin a pour terminaison un e muet ou presque muet, et non l'*é* ouvert de l'italien et du patois de Couzon. Ainsi les Bressans disent : *Na fena*, *dé féne* (une femme, des femmes), *na feïe*, *dé feïe* (une fille, des filles).

[2] Frère et sœur diffèrent suivant qu'ils expriment des liens de parenté ou des liens religieux. Dans le premier cas, c'est *frôre* et *suer ;* dans le second, *fréré* et *seur*. Exemple : *Ma suer va à l'écoula vô lé seur* (ma sœur va à l'école chez les sœurs).

Les suivants sont masculins en patois et féminins en français : *on vipéré* (une vipère), *on noviau* (une nouvelle), *qué bon noviau neuz appourté ti ?* (quelle bonne nouvelle nous apporte-t-il)[1] ? *chi grou borè* (cette grosse bure), *il a aviu on bon idé* (il a eu une bonne idée).

NOMS DE NOMBRE

Comme en latin, les noms de nombre sont indéclinables, à l'exception de un et deux.

Un, lorsqu'il précède le substantif, se dit *on* au masculin, *ina* ou simplement *na* au féminin ; mais s'il remplace le substantif sous-entendu, on le rend par *yon* au masculin et *yéna* au féminin. Exemple : *On caïon, ina caya* (un porc, une truie). *Voli-veu ina treffa ? — Neu, dz'en ai djà yéna* (voulez-vous une pomme de terre ? — Non, j'en ai déjà une.)

Note. — En Bresse, on n'emploie jamais *ina*, mais uniquement *na* ; ainsi l'on ne dit jamais *ina fena*.

Deux se rend au masculin par *dou* ou *douz* si le mot suivant commence par une voyelle, et *dué* ou *duéz* au féminin. *Douz effan gardôvon dué fayé* (deux enfants gardaient deux brebis).

3 trà	indéclinable	8 ouèt	indéclin.	13 trézé	indéclinab.
4 quatreu	—	9 nu	—	14 quatôrzé	—
5 cin	—	10 di	—	15 quinzé	—
6 si	—	11 onzé	—	16 sézé	—
7 sè	—	12 dozé	—	17 dix-set	—

[1] Cependant en Bresse on dit *na nouvala*.

18 diz-ouet	indécl.	40 quaranta	indécl.	80 octanta	indécl.
19 diz-nu	—	50 cinquanta	—	90 nonanta[1]	—
20 vin	—	60 soissanta	—	100 cent	—
30 trenta	—	70 septanta	—	1000 mele	—

Tous prennent le *z* euphonique devant un mot commençant par une voyelle : *trézé z ami* (treize amis) ; *ouéz effants* (huit enfants) ; *quatre z ôffeci* (quatre z-officiers, comme dans la chanson de Marlborough); *on pôre pu norri dozéz effan, é dozéz effan no poïon pô norri on pôre !* (Un père peut nourrir douze enfants, et douze enfants ne peuvent nourrir un père !)

Tous ces noms de nombre exprimant une idée au pluriel et le son *z* étant en français la marque du pluriel, une de mes plus grandes difficultés, en apprenant le français, a été de me déshabituer de ce *z* euphonique patois, et de cesser de dire *quatre-z-offeci.*

---

[1] Remarquez ces septante, octante et nonante, beaucoup plus logiques et plus simples que les soixante-dix, les quatre-vingts et les quatre-vingt-dix du français. Pourquoi, en effet, ne pas achever la série en ante, après 30, 40 et 50 ? Pourquoi surtout cette complication de soixante et dix qui renferme deux idées, là où l'on n'en cherche qu'une ? et *quatre-vingt-dix* qui en renferme trois ? Si l'on disait de même *trente et dix* pour 40, *quarante et dix* pour 50, *trois vingt* pour soixante et *trois vingt et dix* pour 70, cela paraîtrait absurde. Quatre-vingts et quatre-vingt-dix ne sont pas plus raisonnables ; mais on y est habitué.

CHAPITRE IV

L'Adjectif

Les adjectifs au masculin ont toutes les désinences possibles et sont invariables : le pluriel pour eux ne se distinguant pas du singulier.

Exception : *teu* (tout), fait au pluriel *tui* (tous). *E y é teu feni, i son tui môr !* (C'est tout fini, ils sont tous morts !)

Au féminin, les adjectifs comme les noms se terminent en *a* ou en *e* muet au singulier, et en *é* au pluriel. Exemples :

Adui (perdu ou perdus, fini ou finis), *aduite* (perdue), *aduité* (perdues).

Barfoïn ou *barfoillu* (barbouillé, sale), *barfoïllusa* (plur. *usé*).

Bôgreu, *bôgra*, *bogré* [1].

---

[1] Adjectif ou exclamation intraduisible en français, où le mot équivalent n'a pas droit de cité. — *Cha bogra-qui* se rendrait par *cette coquine-là*, ou *cette friponne-là*. *Bogreu! te tè motsé -po du ôdeu !* (En vérité, tu ne te mouches pas du coude !) *Bogreu* est donc plus civilisé en patois qu'en français.

Bon (bon ou bons), *bonna* (bonne), *bonné* (bonnes) [1].

Brioudi (polisson), *brioudire*, *brioudiré*, en Bresse, *briodi* [2].

Brôveu (brave ou braves), *brôva* (brave), *brôvé* (braves) [3].

Capon (lâche), n'a pas de féminin [4].

Cinquiémeu (cinquième).

Concheu, *a*, *é* (gonflé), de *concha* (gonfle).

Darri (dernier ou derniers), *darrire* (dernière), *darriré* (dernières) [5].

Dijeumeu (dixième), *ma*, *mé*.

Drôleu (drôle et drôles), *drôla* (drôle), *drôlé* (drôles) [5].

Essui (sec, secs), *essuite* (sèche), *essuité* (sèches) [6].

Fotu (perdu ou perdus, fini ou finis), *fotua* (perdue), *fotué* (perdues) [7].

---

[1] On dit aussi *bena* et *bené*.

[2] Tire son origine des gens de Brioude (Haute-Loire), qui travaillaient jadis par centaines dans les carrières et, étrangers chez nous, n'y apportaient ou n'y conservaient pas, généralement, les bonnes mœurs de leurs pays.

[3] On remarquera que ces mots n'ont pas le même sens qu'en français. *Drôleu*, à Couzon et dans tout le massif du Mont-d'Or, signifie joli : *Qué drôla féna !* (Quelle jolie femme !) En Bresse et en Dauphiné, c'est par *brôve* que se rend la même idée : *Qué brôva femèla !* (Quelle belle femme !)

Autre observation : *femèla* est plutôt un adjectif qu'un substantif et signifie femme sans aucune intention malveillante.

[4] Ce mot doit venir de chapon ; il a formé le verbe *caponô* (caponner) reculer.

[5] Ne pas perdre de vue la prononciation de l'*r* entre deux voyelles, comme le *th* anglais doux ; elle a été expliquée déjà, mais on ne saurait trop y revenir.

[6] D'où Montessuy (Montsec).

[7] *Adui* et *Fotu* ont le même sens, qu'on rendrait assez bien par le français foutu, foutue, si ce mot n'était considéré comme grossier.

Fou (fou, fous), *fôla* (folle), *fôlé* (folles).

Garseni, *ire*, *iré* (hardi comme un garçon), ne s'emploie guère qu'au féminin.

Garudi (mal soigneux, débraillé), *garudire*, *garudiré* [1].

Grô (gras), *grôssa* (grasse), *grossé* (grasses).

Grou (gros), *groussa* (grosse), *groussé* (grosses).

Hiau, *hiauta* (haut, haute), féminin pluriel *hiauté*.

Malin (méchant, méchants), *malena* (méchante), *malené* (méchantes) [2].

Mauvé (mauvais), *môvéze* (mauvaise), *môvézé* (mauvaises).

Mou (mûr et murs), *moura* (mure), *mouré* (mures).

Nâ (noir et noirs), *nâre* (noire), *naré* (noires).

Premi (premier et premiers), *premire* (première), *premiré* (premières) [3].

Prion (profond et profonds), *prionda* (profonde), *priondé* (profondes).

Quatriémeu (quatrième).

Rion (rond, ronds), *rionda* (ronde), *riondé* (rondes).

Rognu (taquin, de méchante humeur), *usa*, *usé*.

Rou (roux), *rossa* (rousse), *rossé* (rousses) [4].

Sadzeu (sage, sages), *sadze* (sage au féminin), *sadzé* (sages au féminin plur.).

---

[1] De *garude*, vieille galoche que traînent les pieds des mendiants.

[2] Encore un mot qui n'a pas le même sens en patois qu'en français.

[3] Voir la note 5 de la page précédente.

[4] D'où Croix-Rousse ; la croix qui a donné son nom à ce vaste faubourg était rousse, en pierre de Couzou, sur un côté de la grand'-place dont le nom change si souvent.

J'ai salué cette croix cent fois dans mon enfance. Elle a été enlevée en 1881 ou 82. L'étymologie qu'elle rappelait lui donnait pourtant une valeur historique.

Sarvadzeu (sauvage), *sarvadze*, *sarvadzé*

Segon (second), *segonda*, *segondé*.

Sijeumeu (sixième).

Tebeu, *téba*, *tébé* (plein, rassasié, cogné comme dans un tube).

Teu (tout et, par exception, *tui* (tous), *teuta* (toute), *teuté* (toutes).

Trâjeumeu (troisième).

Varnedzeu (froid), *varnedze*, *varnedzé* [1].

Varrô (gâté, en parlant des fruits), *varrôta*, *varrôté*.

Vert (vert et verts), *varda* (verte), *vardé* (vertes).

Vintièmeu, *centièmeu*, *millièmeu*, *ma*, *mé*, etc.

Viu (vieux), *vieille* (vieille), *vieillé* (vieilles).

Etc., etc.

J'ai cité de préférence les adjectifs qui ont une physionomie nettement extra-française; la plupart des autres ne se distinguent de leurs correspondants français que par des nuances légères : *sôleu*, *sôla* (sâle), *fâbleu*, *fâbla* (faible) ; *rapedeu*, *da* (rapide) ; etc.; pluriel féminin *sôlé*, *fâblé*, *rapedé*. La similitude entre les deux idiômes est particulièrement accentuée dans les adjectifs terminés au singulier par un *e* muet, qui, en patois, se prononce *eu*.

Certains qualificatifs, participes plutôt qu'adjectifs, ayant une forme féminine au masculin, n'ont qu'une désinence au singulier, quoique cette désinence ne soit pas en *e* muet. Exemple : *Ennoya*

---

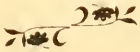
[1] Se dit des terrains insuffisamment ensoleillés ; n'existe pas en français.

(du verbe ennoï), *il èt ennoya* (il est ennuyé) ; *embarracha* (embarrassé) ; *el èt embarracha* (elle est embarrassée) ; *atrapò : ellé fu grou atrapò quand ellè sé vi sarrò défou* (elle fut bien attrapée quand elle se vit fermée dehors).

Mais au pluriel, ils ont quelquefois, rarement, un féminin : *Qu'élé serian don ennoyé, sé...* (qu'elles seraient donc ennuyées, si...).

Argotò (hardi, espiègle), *ensorbéya* (entêté, inintelligent), *engnorçò* (imbécile), quoique purs adjectifs, restent invariables comme la plupart des adjectifs-participes : *Vtra fille ét in'argotò ; vez été don ensorbéya, qué vo né voli pô comprendré ? — Ah ! leu pourreu engnorçò !*

Je rangerai parmi les adjectifs *coquon* (quelqu'un), inusité au féminin ; *tsòquon, tsoquena* (chacun, chacune) ; et *dzin dé*, (aucun de, point de) ; indéclinable : *qué tsoquon travaïé* (que chacun travaille) ; *i n'a dzin déz effan* (il n'a point d'enfants) ; *e gn'en a dzin* (il n'y en a point) ; *el ayan tsoquena on davanti dé soi* (elles avaient chacune un tablier de soie).



CHAPITRE V

Le Pronom

1° PRONOMS PERSONNELS

Il faut distinguer s'ils sont sujets ou compléments directs, ou compléments indirects d'un verbe, ou compléments d'un adverbe.

Premier cas. — Sujets d'un verbe, *je* s'exprime par *zé* ou *dzé* ; *tu* par *té* ; *il* par *i* ou *il*, selon que le mot suivant commence par une voyelle ou par une consonne : *I vu mé féré pou* (il veut me faire peur) ; *i vòlon neu féré pou* (ils veulent nous faire peur) ; *il a feni* (il a fini) ; *il an feni* (ils ont fini).

Elle se rend au singulier par *el* ou *èla*, au pluriel par *el* ou *élé*, toujours selon que le mot suivant commence par une voyelle ou par une consonne : *El è seuletta* (elle est seule), *élé serà contenta* (elle sera contente), *él attendon* (elles attendent), *élé veindran* (elles viendront). Elle, sujet du verbe, mais placé après lui, dans la forme interrogative, se rend aussi par *ïe*. Exemple : *Qué vu-t-ïe* ou *qué vu-t-èla ?* (que veut-elle ?)

Nous se rend par *dzé*, quelquefois par *neu*, *vous* par *veu*.

Deuxième cas. — Employés comme compléments direct d'un verbe, les pronoms personnels sont *mé*, *té*, *sé*, *la*, *neu*, *veu*, *leu*, *lé*. Exemple : *Attendi mé don* (attendez-moi donc), *dze té crieu* (je t'appelle), *dze la vaïeu* (je la vois), *i se puzaïe* (il s'ôte ses puces), *él sé pegné* (elle se peigne), *avezo-neu* (regardez-nous), *vtcha vtré polaïé*, *préni-lé* (voilà vos poules, prenez-les), *vtcha vtreu lapin*, *empôrto-leu* (voilà vos lapins, emportez-les), *chèta-té* (assieds-toi), *chetò-veu* (asseyez-vous).

Troisième cas. — Compléments indirects d'un verbe, *lui*, dans le sens de *à lui*, *à elle*, se rend par *li* ou *liz*, et *leur*, dans le sens de *à eux*, *à elles*, par *lu* ou *luz* : *Dze li parlôve* (je lui parlais), *vo luz-y derâ* (vous leur direz), *te luz-y obaïéré* (tu leur obéiras). Les autres pronoms personnels gardent la même forme que dans le deuxième cas.

Quatrième cas. — Employés comme complément d'un adverbe, les pronoms personnels sont *mâ*, *tâ*, *sâ* (prononcez l'*â* très ouvert), *lui*, *èla*, *neu* ou *neu-zôtreu*, *veu* (rarement *vozôtreu*), *èleu* (masculin), *èlé* (féminin). Exemples : *Porla don pé mâ* (parle donc pour moi), *i* ou *él ne sondzé qu'a sâ* (il ou elle ne pense qu'à soi), *il étchan davan neu* (ils étaient devant nous), *dzé modi avoua èleu* (je partis avec eux), *avoua èlé* (avec elles).

Le dans le sens de *ceci*, *cela*, se rend par *i* ou *y*. Exemples : *Dz'i vôleu*, *dzé n'i voleu po* (je le veux,

je ne le veux pas), *el n'i fara plu* (elle ne le fera plus), *i vâ-te voré ?* (le vois-tu maintenant ?) [1].

2° PRONOMS POSSESSIFS

SINGULIER

Mon, *ton*, *son* : comme en français : *mon pani* (mon panier), *ton couaveu* (ton balai), *son davanti* (son tablier).

Ma, *ta*, *sa*, *lu* (leur) : *ma faqua* (ma poche), *lu polaï* (leur poule), *lu effan* (leur enfant).

PLURIEL MASCULIN

Meu, *teu*, *luz* ou *meuz*, *teuz*, *luz* : *meu garçons* (mes garçons), *teuz effan* (tes enfants), *lu cologné* (leurs quenouilles), *luz ami* (leurs amis).

PLURIEL FÉMININ

Mé, *té*, *sé* ou *mez*, *tez*, *sez* : *mé rôbé* (mes robes), *tez anïé* (tes béquilles), *séz amïés* (ses amies).

SINGULIER

Netron, *vetron*, *lu* (au masculin) : *netron rà* (notre roi).

Netra, *vetra*, *lu* (au féminin) : *vetra repebleca* (votre république), *lu pachence* (leur patience).

PLURIEL

Netreu, *vetreu*, *lu* (au masculin) : *netreu caïon* (nos porcs), *netreuz anchen* (nos ancêtres).

---

[1] Cette locution patoise est une de celles dont, enfants, nous avions le plus de peine à nous défaire.

Netré, *vetré*, *lu* (au féminin) : *netréz alagnés* (nos noisettes).

3° PRONOMS DÉMONSTRATIFS

Chi (masc. sing.), *cha* (fém. sing.), *chi* (masc. pluriel), *ché* (fém. pluriel) signifient ce, cette, ces. Je rappelle à nouveau que ces *ch* se prononcent comme le *ch* allemand dans *eiche*, *reich*, *licht*. Exemple : *Chi sauzeu* (ce saule), *cha colu* (cette couleur), *ché colu* (ces couleurs).

Pour *celui-ci*, *celle-ci*, *ceux-ci*, *celles-ci* et *celui-ci*, *celle-ci*, *ceux-ci*, *ceux-là*, de même qu'on y ajoute, en français, *ci* ou *là* à *celui*, *celle*, etc. ; de même, en patois, on ajoute *que* à *chi*, *cha*, etc., et l'on dit : *chique*, *chaque*, *cheuque*, *chéque*. (Voir à la page 5 la prononciation de ce *que*). *Chi ronssegnou tsanté miu qué chique* (ce rossignol chante mieux que celui-là); *dze n'ômeu pô ché cheur*, *baï mé chéque* (je n'aime pas ces fleurs, donnez-moi celles-ci).

On dit aussi *sti*, *stia* : *pôssa de sti lò* (passe de ce côté).

Ceci, *cela*, ça se rend par *cenque* : *Voli-veu cenque ?* (voulez-vous ça ?) — Le pronom dans le sens de *ceci*, *cela*, par *i* ou *y* : *ouâ*, *dz'i vôleu* (oui, je le veux); *neu*, *dz'n'i voleu pô* (non, je ne le veux pas).

Ce ou *il*, dans le même sens, se rend par *è* ou *ay*. *È y é provò* (c'est prouvé), *è y é sartin* (il est certain) ; *e gné pô vrâ* (il n'est pas vrai ou ce n'est pas vrai) ;

e y é fotu, gnen a qué sé dzeinnon pô (c'est décidé, il y en a qui ne se gênent pas); *ey étché à péna dzeur* (c'était à peine jour). Je citerai encore ces deux vers proverbe :

E gna pô bordzoi de Lyon
Qué n'ayé sa vegne à Cozon.

En signifiant *de cela* est toujours précédé d'un *n* ou d'un *z* : *Baille me n'en* ou *baillé me z'en* (donne m'en) [1].

4° PRONOMS ADJECTIFS POSSESSIFS

MASCULIN SINGULIER ET PLURIEL

Le mainneu (le mien ou les miens), *le tainneu* (le tien), *le seinneu* (le sien). — (Prononcez comme dans les mots français *main*, *teint*, *sein*.)

FÉMININ SINGULIER

La meinna (la mienne), *la teinna* (la tienne), *la seinna* (la sienne). — Même observation que ci-dessus.)

FÉMININ PLURIEL

Lé meinné (les miennes), *lé teinné* (les tiennes), *lé seinné* (les siennes). — (Même observation que ci-dessus.)

MASCULIN SINGULIER ET PLURIEL

Le netreu (le nôtre ou les nôtres), *le vetreu* (le vôtre ou les vôtres), *le lu* (le leur ou les leurs).

---

[1] Encore une locution qui nous a valu plus d'un sarcasme de l'instituteur, avec accompagnement de *pensum*.

FÉMININ SINGULIER

La netra (la nôtre), *la vetra* (la vôtre); *la lu* (la leur).

FÉMININ PLURIEL

Lé netré (les nôtres), *lé vetré* (les vôtres), *lé lu* (les leurs).

Suivis du *z* euphonique quand il y a lieu. Exemple : *Vetreuz effan né valon pô mé qué leu netreu, è y è tui dé polisson* (vos enfants ne valent pas plus que les nôtres; ce sont tous des polissons); *vetré sapené son mé grandé qué lé lu* (vos sapines sont plus grandes que les leurs) [1].

PRONOMS INDÉFINIS

On se rend, comme en latin, par le pluriel de *il* (sous-entendu les gens, les hommes). — Notez en effet que ce mot, en français, est une corruption de *homines*.

Exemple : *I djon qué Napoléon n'è pô môr* (on dit que Napoléon n'est pas mort) [2]. *Din cha mâson, i fan teu leu dzeur la repebleca :* dans cette maison on fait tout le jour la république (on y vit dans l'anarchie et la paresse, on s'y cogne ferme) [3].

---

[1] Bateau en sapin qu'on charge de pierres pour Lyon.

[2] Que de fois j'ai entendu répéter cette phrase par les vieux du premier Empire !

[3] Je prie mes quatre futurs lecteurs de l'an de grâce 2.500 de vouloir bien m'en croire sur parole quand je leur affirme que cette locution proverbiale n'est pas de mon invention, mais qu'elle est familière à nos paysans, même à ceux qui se disent républicains.

Dépi cha repebleca, i ne volon dzin mé dé bon Dju. E y é vrâ, mé il an le phylloxerra é bein d'ôtreu z-agremen. (Depuis cette république, on ne veut plus de bon Dieu. C'est vrai, mais on a le phylloxéra et beaucoup d'autres agréments).

CHAPITRE VI

Le Verbe

Le verbe patois a ses personnes, ses temps et ses conjugaisons, comme le verbe français. Ne nous arrêtons pas aux définitions générales; bornons-nous à conjuguer et commençons par les auxiliaires *Etre* et *Avoir*.

AVOIR

Indicatif présent

Dz'â
T'ô
Il ou el a.
Dz'an (ou nos an).
Vos avi (en Bresse, vous ête).
Il ou ell' an.

Imparfait [1]

Dz'ayain (bressan, dz'ave).
T'ayo — t'ave).
Il ou el aye (bressan, il ave).
Dz'ayan — nous avin).
Vos ayo — vous avô).
Il ayan — il avin).

Passé défini

Dz'ussi ou dz'avi.
T'ussi.
Il u.
Nos usson.
Vos uté.
Il âveron.

[1] J'écris indifféremment aïan ou ayan, aïo ou ayo; mais il faut prononcer aï, presque comme paille, canaille.

Passé indéfini

Dza aviù (bressan, avu).
T'o aviu —
Il a aviu —
Dzan aviu —
Vos avi aviu —
Il an aviu —

Passé antérieur

(Peu usité.)

Plus que parfait

Dz'ayain aviu.
T'ayo aviu.
Il ayé aviu.
Dz'ayan aviu.
Vos ayo aviu.
Il ayan aviu.

Futur simple

Dz'avri (bress., dz'are).
T'aré [1].
Il arâ.
Dzaran.
Vos ari.
Il aran.

Futur antérieur

Dz'avri aviù.
T'aré aviù.
Il arâ aviù.
Dz'aran aviù.
Vos ari aviù.
Il aran aviù.

Conditionnel présent

Dz'arain [1].
T'aro (ou t'ario).
Il arè.
Dz'arian.
Vos aro (ou vos ario).
Il arian [2].

Conditionnel passé

Dz'arian aviù.
T'aro aviu.
Il are aviu.
Dzarian aviu.
Vos ario aviu.
Il arian aviu.

Impératif

2e pers. sing. Aïe.
Id. plur. Aï.
1re pers. plur. Ayain.

Subjonctif présent

Qué dz'ayeu.
Qué t'ayé.
Qu'il ayé.
Qué dz'ayan.
Qué vos ay.
Qu'il ayan.

---

[1] Se rappeler la prononciation de cet *r* entre deux voyelles (*th* doux des Anglais).

[2] Ici deux personnes semblables, la 1re et la 3e du pluriel.

Imparfait du subjonctif

Qué dz'avesseu.
Qué t'avessé.
Qu'il avessé.
Qué dzavessan.
Qu'il avessan.

Parfait du subjonctif

Qué dz'aïeu aviu.
Qué t'ayé avieu.
Qu'il ayé aviu.
Qué dz'ayan aviu.
Qué vos ay aviu.
Qu'il ayan aviu.

Subjonctif plus que parfait

Que dz'eusse aviu.
Que t'eussé aviu.
Qu'il eussé aviu.
Qué dz'uchan aviu.
Que vos usseté aviu.
Qu'il uchan aviu.

Infinitif présent

Avà.

Infinitif passé

Avà aviu.

Participe présent

Ayan.

Participe passé

Aviu (bressan avu).

ÊTRE

Indicatif présent

Dzé si.
T'é.
Il ou el é.
Dzé son (bressan, nos sin).
Vos été.
I son.

Imparfait

Dzétchain (bressan, dz'éra).
T'étcho — t'ére).
Il ouel étché — il ére).
Dzétchan — nous erain).
Vos étcho (b ressan, vous éro)
Il ou el étchan — il érin).

Passé défini

Dzé fe (ou fu).
Té fu.
I fu.
Dzé feron.
Vos feté.
I feron.

Passé indéfini

Dza éto.

T'o éto.
Il a éto.
Dzan éto.
Vos avi éto.
Il an éto.

Passé antérieur

Dzusseu éto.
T'eussé éto.
Il eusse éto.
Dzuchan éto.
Vos ucho éto.
Il uchan éto.

Plus que parfait

Dzaïain éto.
T'ayo éto.
Il ayé éto.
Dz'yan éto.
Vos ayo éto.
Il ayan éto.

Futur simple

Dzé sari [1] (bressan, dzé sere).
Té saré.
I sarà.
Dzé saran.
Vo sarà.
I saran.

Futur antérieur

Dz'avri éto.
T'aré [1] éto.
Il ara [1] éto.
Nos aran éto.
Vos ari éto.
Il aran [1] éto.

Conditionnel présent

Dzé sérain [1].
Té sério.
I sére.
Dzé sérian.
Vo sério.
I sérian.

Conditionnel passé

Dzé sérain éto [2].
Té sério éto.
I séré éto.
Dzé sérian éto.
Vo sério éto.
I sérian éto.

Impératif

Sa (bressan, saïa).
Sayan.
Saï (bressan, saïo) [3].
Qu'i sayan.

---

[1] *R* entre deux voyelles, toujours prononciation du *th* doux des Anglais.

[2] On dit aussi avec *avaï* : *dz'arian éto*, *t'ario éto*, etc.

[3] Prononcez comme Sinaï.

Subjonctif présent

Qué dzé saïeu (ou sayeu).
Qué té sayé.
Qu'i sayé.
Qué dzé saïan.
Qué vo saï.
Qu'i saïan.

Imparfait

Qué dzé fesseu [1].
Qué té fessé.
Qu'i fessé.
Qué dzé fessan.
Qué vo fesso.
Qu'i fessan.

Parfait

Qué dzé saïeu éto.
Qué té saïe éto.
Qu'i saïe éto.
Qué dzé sayan éto.
Qué vos saï éto.
Qu'i saïan éto.

Plus que parfait

Qué dzé fesseu éto.
Qué té fessé éto.
Qu'i fessé éto.
Qué dzé fessan éto.
Qué vo fesso éto.
Qu'i fessan éto.

Infinitif

Etré, avâ éto.

Participe

Etchan, étô.

Il n'est pas facile de grouper les verbes patois, car parmi eux les irrégularités et les exceptions sont nombreuses. Je les partage en cinq conjugaisons, après avoir beaucoup réfléchi, comparé, combiné. Plût au ciel qu'il me fut possible d'ajouter : « D'autres grammairiens feront mieux ! »

---

[1] L'accent est sur la première syllabe dans *fesseu, fessé;* le son *fe* est absolument muet quoique prolongé.

PREMIÈRE CONJUGAISON

Elle a l'infinitif, le participe passé et la deuxième personne de l'impératif en *ô* [1], l'imparfait en *ôveu* (bressan *ova*), le futur en *éri* et le conditionnel en *érain*.

Indicatif présent

Dz'ômeu.
T'ômé.
Il ou el ômé.
Dz'ômon (ou nos ômon).
Vos ômo [1].
I ou el ômon.

Imparfait

Dz'ômôveu.
T'ômôvé.
Il ou el ômôvé.
Nos ou dz'ômôvon.
Vos ômôvi.
Il ômôvan.

Passé défini

Dz'omi.
T'omi.
Il omi.
Dz'ômeron.
Vos ômeté.
Il ômeron.

Passé indéfini

Dzâ omo.
T'ô omo.
Il a omo.
Dzan omo.
Vos avi omo.
Il an omo.

Passé antérieur

Dz'usseu omo.
T'eussé omo.
Il eusse omo.
Dz'uchan omo.
Vos ucho omo.
Il uchan omo.

---

[1] L'accent, à la deuxième personne du pluriel de l'indicatif présent, porte vivement sur la dernière syllabe ; de même à toutes les personnes du futur et du conditionnel ; cette dernière syllabe représenterait en musique un temps double des autres. Partout ailleurs l'accent porte sur l'avant-dernière syllabe ; ainsi dans *dz'ômôveu*, *mô* est aussi long à lui tout seul, que *dzo* et *veu* ensemble. C'est comme en italien.

Plus que parfait

Dzaïan (ou nos aïan) omo.
T'aïo omo.
Il aié omo.
Nos ayan omo.
Vos aïo omo.
Il aïan omo.

Futur simple

Dz'ôméri.
T'ôméré.
Il ôméra.
Nos ou dz'oméran.
Vos ôméra.
Il ôméran.

Futur antérieur

Dz'ari omo.
T'aré omo.
Il ara omo.
Nos ou dz'aran omo.
Vos arâ omo.
Il aran omo.

Conditionnel présent

Dz'omérain.
T'omério.
Il ômére.
Dz'ômerain.
Vos ômerio.
Il ômérain.

Conditionnel passé

Dzarain omo.
T'ario omo.
Il are omo.
Nos ou dz'arian omo.
Vos ario omo.
Il arian omo.

Impératif

Oma.
Omo.
Qu'il ômé.
Qu'il oman.

Subjonctif présent

Qué dz'ômeu.
Qué t'ômé.
Qu'il ômé.
Qué dz'oman.
Qué vos ômo.
Qu'il oman.

Imparfait

Qué dz'ômasseu.
Qué t'omassé.
Qu'il omassé.
Que dz'omachan (ou omassan)
Qué vos omassi.
Qu'il omassan.

Parfait du subjonctif

Qué dz'aïeu omo.
Qué t'aié omo.
Qu'il aié omo.
Qué dz'aïan omo.
Qué vos aïo omo.
Qu'il aïan omo.

Plus que parf. du subjonct.

Qué dz'avesseu (ou qué dz'usseu) omo.
Qué t'avessé (ou qué t'eussé) omo.
Qu'il avessé (ou qu'il ussé) omo.
Qué dz'avessan (ou qu'il ussan) omo.
Qué vos avesso (ou qué vos usso) omo.
Qu'il avessan (ou qu'il ussan) omo.

Infinitif

Omo, ava omo.

Participe

Oman, omò.

Ainsi se conjuguent tous les verbes en *ò* (et, comme les verbes français en *er*, ce sont les plus nombreux). Du reste, les deux conjugaisons correspondent l'une à l'autre. Exemple : *Senò* (sonner), *copò* (couper), *betò* (mettre), *tsantò* (chanter), *débregò* (bressan, *devorò* (déchirer), *pussò* (pousser), *abontò* (diminuer, en parlant du prix d'une marchandise), *plemò* (plumer), *racontò* (raconter), *arrevò* (arriver), *modò* (partir) [1], *buchò* (brûler), *essartò* (piocher), *assevò* (nourrir, gaver un enfant), *bolegò* (tourmenter) ; (bressan, *boulingò*), *rabatò* (dégringoler), *tsaplò* (frapper), etc.

Observations. — Il y a plusieurs de ces verbes qui, à l'indicatif présent, n'ont pas la même pénultième (avant-dernière syllabe) qu'à l'infinitif, sauf cependant à la deuxième personne du pluriel où cette pénultième reparaît ainsi que l'accent sur la finale. Exemple : *Amasso*, fait à l'indicatif présent

[1] Ce verbe se conjugue avec l'auxiliaire être, comme partir en français, *dz'etchain modo*, j'étais parti ou partie ; cependant les Bressans disent *dz'avà modo*.

dz'amôsseu, t'amôssé, il amôssé, nos amôsson, vos amassò, il amôsson. — *Volò* (voler) : *dzé vôuleu, té vôulé, i vôulé, dzé vôulon, vo volò, i voulon.* — *Dzélo* (geler) : *dzé dzileu, té dzilé, etc.* — *Avezò* (regarder) : *dz'avizeu, t'avizé, il avizé, dz'avizon, vos avezò, il avizon.* — *Colò* (couler, glisser) : *dzé couleu, té coulé, i coulé, dzé coulon, vo colò, i coulon.* — *Bramò* (crier, pleurer) : *dzé brômeu, té brômé, etc.* — *Amolò* (aiguiser), *dz'amouleu, t'amoulé, etc.* — *Avalò : dz'avoleu, t'avolé, etc.* — *Sarrò* (fermer) : *dzé sòrreu, té sòrré, etc.* — *Razo* (raser) : *dzé ròzeu, té ròzé.* — *Abozò* (écrouler) : *dz'abouzeu, t'abouzé.* — *Parò* et *apparò* (attendre pour éviter, écarter), *dz'apòreu, t'appòré, etc.*

DEUXIÈME CONJUGAISON

La deuxième conjugaison a l'infinitif en *i*, le participe passé en *a* et, à la deuxième personne de l'impératif, le singulier en *e* et le pluriel en *i* ; pour tout le reste elle est semblable à la première.

Indicatif présent

Dzé prieu.
Té prié.
I prié.
Nos ou dzé prion.
Vos prio.
I prion.

Imparfait

Dzé prioveu.
Té priové.
I priové.
Dzé priovon.
Vo priovo.
I priovon.

Passé défini

Dzé prïi.
Té prïi.
I prïi.

Dzé prieron.
Vo priete.
I prieron.

Passé indéfini

Dzâ pria.
T'o pria.
Etc.

Passé antérieur

Dz'eusseu pria.

Plus que parfait

Dz'aïain pria.
T'aïo pria.
Etc.

Futur simple

Dzé priéri.
Té priéré.
I priéra.
Dzé prieran.
Vos prierâ.
I priéran.

Futur antérieur

Dz'ari pria.
T'aré pria.
Etc.

Conditionnel présent

Dzé prierain.
Té priério.
I priere.

Dzé prierain.
Vo priério.
I priérain.

Condidionnel passé

Dz'arain pria.
T'ario pria.
Etc.

Impératif

Sing. 2e personne. Prie.
Plur. id. Prii.
Qu'i prié.
Qu'i prian.

Subjonctif présent

Qué dzé prieu.
Qué té prié.
Qu'i prié.
Qué dzé prian.
Qué vo prïi.
Qu'i prïian.

Subjonctif imparfait

Qué dzé priasseu.
Qué té priassé.
Qu'i priassé.
Qué dzé priassan.
Qué vo priassi.
Qu 'i priassan.

Parfait du subjonctif

Qué dz'aïeu pria.
Etc.

Plus que parf. du subjonctif

Qué dz'usseu pria.
Qué t'ussé pria.

Infinitif

Prii, avâ pria.

Participe présent

Prian.

Participe passé

Pria.

Ainsi se conjugent tous les verbes en *i* qui ont cet *i* précédé d'une voyelle ou d'une *r* douce (à prononcer comme le *th* anglais). Exemple : *Veri* (virer, tourner), participe passé *veria* ; *essaï* (essayer), p. p. *essaya*; *baraï* (tourner et retourner), p. p. *baraïa* ; *trébii* (flageoler sur ses jambes), p. p. *trebïa* ; *caraï* (lancer), p. p. *caraïa* ; *envii* (envoyer), p. p. *envia* ; *dzoï* (jouer), p. p. *dzoïa* ; *secoï* (secouer), p. p. *secoïa* ; *teri* (tirer), p. p. *teria* ; plus un certain nombre d'autres verbes en *i* : *pétsi* (pêcher), participe passé *pétcha* ; *empétsi* (empêcher), p. p. *empêtcha* : *annonci* (annoncer), p. p. *annoncha* ; *prétsi* ou *prédzi* (prêcher), p. p. *prédja* ; *tsortsi* (chercher), p. p. *tsortcha* ; *embrassi* (embrasser), p. p. *embracha* ; *avanci* (avancer), p. p. *avancha* ; *ceri* (cirer), p. p. *ceria*, etc.

Observations. — *Veri* fait à l'indicatif présent *dzé vireu*, *té viré*, *i viré*, *etc.*, et *ceri* : *dzé cireu*, *etc.*

TROISIÈME CONJUGAISON

Elle comprend des verbes en *i* et en *re* et se distingue des deux premières par le présent de l'indicatif en *âtseu*, l'imparfait en *âtchan*, le passé défini

en *âtsi*, le futur en *âtri* et le conditionnel en *âtrain*; (pour toutes ces désinences l'accent est sur la pénultième).

Le participe passé a des désinences variées.

Indicatif présent

Dzé fenaïtzeu (je finis).
Té fenâ.
Il ou elé fenâ.
Nos ou dzé fenâtson.
Vos fenâtsi.
I ou ellé fenâtson.

Imparfait

Dzé fenâtchan.
Té fenâtchô.
I fenâtché.
Dzé fenâtchan.
Vo fenâtcho.
I fenâtchan.

Passé défini

Dzé fenâtsi.
Te fenâtsi.
I fenâtsi.
Dzé fenâtseron.
Vo fenâtseté.
I fenâtseron.

Passé indéfini

Dzâ feni.
T'o feni.
Il a feni.
Etc.

Plus que parfait

Dzaïain feni.
T'aïo feni.
Etc.

Futur simple

Dzé fenâtri.
Té fenâtré.
I fenâtra.
Dzé fenâtran.
Vo fenâtrô.
I fenâtran.

Futur antérieur

Dzari feni.
T'aré feni.
Etc.

Conditionnel présent

Dzé fenâtrain.
Té fenâtrio.
I fenâtre.
Dzé fenâtrain.
Vo fenâtrio.
I fenâtrain.

Conditionnel passé

Dzarain feni.
T'aro feni.
Etc.

Impératif

Fenâ.
Qu'i fenâtsé.
Fenâtsi.
Qu'i fenâtchan.

Subjonctif présent

Qué dzé fenâtseu.
Qué té fenâtsé.
Qu'i fenâtsé.
Qué dzé fenâtchan.
Qué vo fenâtsi.
Qu'i fenâtchan.

Subjonctif imparfait

Qué dzé fenâtsesseu.
Qué té fenâtsessé.
Qu'i fenâtsessé.
Qué dzé fenâtsechan.
Qué vo fenâtsechò.
Qu'i fenâtsechan.

Parfait du subjonctif

Qué dz'aïeu feni.
Qué t'aïé feni.
Etc.

Plus que parf. du subjonctif

Qué dz'avesseu feni (ou qué dz'eusseu feni).
Etc.

Infinitif

Feni, avâ feni.

Participe

Fenâtchan.
Feni.

Ainsi se conjuguent *counâtre* (connaître), *meri* (mourir), participe passé *môr*, *mourta*[1]; *peri* (périr), *cuï* (cueillir), p. p. *cuï*; *blantsi* (blanchir), *parâtré* (paraître), p. p. *paru*; *gari* (guérir), p. p. *gari*; *veti* (vêtir), p. p. *vetu*; *crâtre* (croître), p. p. *cratsu*; *réussi* (réussir), p. p. *réussi*; *mezi* (moisir), p. p. *mezi*; *charvi* (servir), p. p. *charvi*; *avorri* (renier, rejeter un enfant), p. p. *avorri*.

---

[1] Les temps composés de *meri* se conjuguent avec l'auxiliaire être : *dzé si môr*, ou *mourta* (je suis mort ou morte), etc.; au féminin pluriel *mourté : ellé son mourté*, conformément aux règles du participe.

QUATRIÈME CONJUGAISON

Elle comprend des verbes en *i* ou en *re* qui se distinguent par leur présent de l'indicatif en *egneu*, leur imparfait en *egnan*, leur futur et leur conditionnel en *aindri* et *indrò* et leur participe présent en *egnant* (accent sur la dernière syllabe à l'imparfait, au futur et au conditionnel).

Participes généralement en *u*. — Passé défini également variable.

Indicatif présent

Dzé vegneu (je viens).
Té vein.
I ou ellé vein.
Neu ou dzé vegnon.
Vo véni.
I ou elé vegnon.

Imparfait

Dzé vegnain.
Té vegno.
I vegné.
Dzé vegnan.
Vo vegno.
I vegnan.

Passé défini

Dzé vinci.
Té vinci.
I vinci.
Dzé vinceron.
Vo vinceté.
I vinceron.

Passé indéfini [1]

Dzé si vénu.
Té vénu.
Il é vénu.
Etc.

Plus que parfait [1]

Dzétchain vénu.
T'étcho vénu.
Etc.

Futur simple

Dzé vindri (ou vaindri).
Té vindré.
I vindra.
Dzé vindran.

---

[1] *Veni*, pour ses temps composés, prend l'auxiliaire être ; c'est une exception.

Vo vindro.
I vindran.

Futur antérieur

Dzé seri vénu.
Té saré vénu.
Etc.

Conditionnel présent

Dzé vindrain.
Té vindrio.
I vindre.
Dzé vindrain.
Vo vindrio.
I vindrain.

Conditionnel passé

Dzé serain vénu.
Té sario vénu.
Etc.

Impératif

Vin
Qu'i vegné.
Véni.
Qu'i vegnân.

Subjonctif présent

Qué dzé vegneu.
Qué te vegné.
Qu'i vegné.
Qué dzé vegnan.
Qué vo vegni.
Qu'i vegnan.

Imparfait

Qué dzé vegnasseu (ou qué dzé vinsseu).
Qué té vegnatsé.
Qu'i vegnatsé.
Qué dzé vegnatzan.
Qué vo vegnatzi.
Qu'i vegnatsan.

Parfait

Qué dzé saïeu vénu
Qué té saïé vénu.
Etc.

Plus que parfait

Qué dzé fesseu venu.
Qué té fessé vénu
Etc.

Infinitif

Véni, étré vénu.

Participe

Vegnan, vénu.

Ainsi se conjuguent *aparténi* (appartenir), participe p. *aparténu*; *manténi* (maintenir), p. p. *manténu*; *reténi* (retenir), p. p. *reténu*; *prindré* (prendre),

p. p. *prâ* (et ses dérivés comprendre, apprendre) ; *craindré* (craindre), p. p. *crain; dzoindré* (joindre), p. p. *dzoin.*

Note. — Pour simplifier, je rattache à cette quatrième conjugaison un certain nombre de verbes en *re* ou en *i* qui ne font à l'indicatif présent ni *âtseu*, ni *egneu*, mais qui ont leur futur en *aindri* et leur conditionnel en *aindrain :*

Indicatif présent

Dzé rendeu.
Té ren (ou rin).
I ren.
Dzé rendon.
Vo rendi.
I rendon.

Imparfait

Dzé rendjain.
Té rendjo.
I rendjé.
Dzé rendjan.
Vo rendjo.
I rendjan.

Passé défini

Dzé rendi.
Té rendi.
I rendi.
Dzé renderon.
Vo rendeté.
I renderon.

Passé indéfini

Dzà rendu.
T'o rendu.
Etc.

Futur simple

Dzé rendri.
Té rendré.
I rendra.
Dzé rendrain.
Vos rendrâ
I rendran.

Conditionnel présent

Dzé rendrain.
Té rendrio.
I rendre.
Dzé rendrain.
Vo rendrio.
I rendrain.

Subjonctif présent

Qué dzé rendeu.

Qué té rendé.
Etc.

Infinitif

Rendré, avâ rendu.

Subjonctif imparfait

Qué dzé rendesseu.

Participe

Rendjan, rendu.

Ainsi se conjuguent *chorti* (sortir), indicatif présent *dzé chorteu*, *té chor*, *i chor*, *dzé chorton*, p. p. *chorti* ; *entendré*, prononcez *intindré* (entendre), p. p. *entendu* ; *dz'entendeu*, *t'enten*, *il enten* ; *fouire* (courir), *dzé fouieu*, *té foui*, *i foui*, p. p. *foui* ; *couâré* (cuire), *dzé couaïeu*, *té couâ*, p. p. *couâ* : *derrontré* (défricher), p. p. *dérontu* : *dzé derronteu*, *té dérron*, *i dérron*.

CINQUIÈME CONJUGAISON

Elle comprend les verbes dont l'infinitif est en *â*. Tous sont plus ou moins irréguliers. Nous avons déjà conjugué *avâ* (avoir). Esquissons rapidement :

SAVA (savoir, presque semblable à avâ).

Indicatif présent

Dzé sâ.
Té sô.
I sa.
Dzé san.
Vo savi.
I san.

Imparfait

Dzé saïain.
Té saïo.
I saïé.
Dzé saïan.
Vo saïo.
I saïan.

Passé indéfini

Dzâ su (ou saviu).
T'ô su.
Etc.

Futur simple

Dzé sari.
Té saré.
I sarà.
Dzé saran.
Vo saro.
I saran.

Conditionnel présent

Dzé sarain.
Te sariô.
I sare.
Dzé sarain.
Vo sario.
I sarain.

Impératif

Satse.
Qu'i satsé.
Satsi.
Qu'i satchan.

Subjonctif présent

Qué dzé satseu.
Qué té satsé.
Qu'i satsé.
Qué dzé satsan (ou sachan).
Qué vo satsi.
Qu'i satsan (ou sachan).

Qué dz'aïeu su.

Qué dz'eusseu su.

Infinitif

Savâ, avâ su.

Participe présent

Satchan.

Participe passé

Su ou saviu.

VA (voir)

Indicatif présent

Dzé vaïeu.
Té vâ.
I vâ.
Dzé vaïon.
Vo vaï (bressan, vou vate).
I vaïon.

Imparfait

Dzé véjain (bress., nou vezin).
Té véjo.
I véjé.
Dzé véjain.
Vo véjo.
I véjan.

Passé défini

Dzé vi (bressan, dzé véji).
Té vi.
I vi.
Dzé veron.
Vo veté.
I veron.

Passé indéfini

Dzâ viu.
T'ô viu.

Futur simple

Dzé varri [1] (bress., dzé vere).
Té varré.
I varrà.
No varran.
Vo varro.
I varran.

Conditionnel présent

Dzé varrain [1].
Té varrio.
I varre.
Etc.

Plus que parfait

Dz'arain viu.
Etc.

Impératif

Vâ.
Qu'i vaïé.
Vayen.
Vaï
Qu'i vaïan.

Subjonctif présent

Qué dzé vaïeu.
Qué té vaïé.
Etc.

Infinitif

Vâ, avâ viu.

Participe

Vaïan.
Viu.

PEVA (pouvoir)

Indicatif présent

Dzé poïeu (bres., dzé pouvou).
Té pu.
I pu.
Dzé poïon.
Vo poï (ou povi).
I poïon.

Imparfait

Dzé poïain (bres., dzé pouvin).

---

[1] Deux *rr*, pour exprimer un son dur, et non le *th* anglais.

Té poïò.
I poïé.
Dzé poïan.
Vo poïo.
I poïan.

Passé indéfini

Dzâ pu (ou povu)
T'o pu.
Etc.

Futur simple

Dzé porri.
Té porré.
I porra.
Etc.

Conditionnel

Dzé porrain.
Té porrò.
Etc.

(Pas d'impératif)

Subjonctif présent

Qué dzé poïeu.
Qué té poïé.
Etc.

Infinitif

Pevâ, avâ pu.

Participe

Poïan, pu (ou povu).

VOLA (vouloir)

Indicatif présent

Dzé vôleu (bressan, dzé vu).
Té vu.
I vu.
Dzé vôlon.
Vo voli.
I vôlon.

Imparfait

Dzé voïain.
Té voïo.
I voïé [1].
Etc.

Futur

Dzé vodri (ou vedri).
Té vodré.
Etc.

Conditionnel présent

Dzé vodrain (ou vedrain).
Té vedro.

---

[1] En bressan, *dzé veliva*, *té velive*, etc., presque l'italien *io voleva*, *etc.*

I vedre.
Etc.

Plus que parfait

Dzaiain volu.
Etc.

Subjonctif présent

Qué dzé vôleu.
Qué té vôlé.
Qu'i vôlé.
Etc.

Infinitif

Volà, avâ volu.

Participe

Volan, volu.

RECÉVA (recevoir)

Indicatif présent.

Dzé reçaïveu.
Té reçâ.
I reçâ.
Dzé reçâvon.
Vo recévi.
I reçâvon.

Imparfait

Dzé recéviain.
Vô recévio.
Etc.

Futur simple

Dzé recévri.
Té recévré.
I recévra.
Etc.

Conditionnel présent

Dzé recévrain.
Etc.

Impératif

Reça, récevi.
Qu'i reçaivé, qu'i reçâvan.

Subjonctif présent

Qué dzé reçâveu.
Qué té reçâvé.
Etc.

Infinitif

Recevâ, avâ reçu.

Participe

Recevian, reçu (ou rechu).

FALA (falloir unipersonnel)

Indicatif présent

E fô.

Imparfait

E faïé.

Passé indéfini

E y a falu.

Futur simple

E faudra.

Conditionnel

E faudre.

Subjonctif présent

Qu'è fayé (ou faïé).

Participe passé

Falu.

Je rattache encore à cette cinquième conjugaison l'impersonnel *plòvré* (pleuvoir), *è plò* (il pleut), *è plovié* (il pleuvait), *è plovra* (il pleuvra), *è y a plovu* ou *ploviu* (il a plu), *qu'è plòvé* (qu'il pleuve), *qu'è ayé ploviu* (qu'il ait plu).

Et les très irréguliers verbes *alò* (aller) et *féré* (faire).

ALO (aller)

Indicatif présent

Dzé voui (bressan, dzé va).
Té vé — té vo).
I va — i vo).
Dzé van — nouz alain).
Vos allo.
I van.

Imparfait

Dz'allôveu.
T'alôvé.
Etc.

Passé défini

Dz'ali.

T'ali.
Etc.

Passé indéfini

Dzé si allo.

Futur simple

Dz'éri (bress., dz'iré).
T'éri.
Il érà.
Dz'éran.
Vos éro.
Il éran.

Conditionnel

Dz'érain.
T'ério.
Il ère.
Etc.

Impératif

Va.
Qu'il alé.
Alin (Allons).
Alo (Allez).
Qu'il alan.

Subjonctif

Qué dz'aleu.
Qué t'alé.

Qué dz'alesseu.
Qué t'alessé.

Qué dzé saïeu alo.
Etc.

Qué dzé fessu alo.
Etc.

Infinitif

Alo, étré alo.

Participe

Alan, alo.

FÉRÉ (faire)

Indicatif présent

Dzé foui (bressan, dzé fé).
Té fé.
I fa.
Dzé fan [1].
Vo fété.
I fan.

---

[1] *Fan* et *van*, *fon* et *von* sont plus naturels, selon moi, que faisons et allons. Ils me rappellent ce dialogue raconté, je crois, par le marquis de Ségur. C'était dans la campagne de Russie : « Où est-ce que nous *von* ? lui demandait un soldat natif des bords de la Saône. — Je ne sais, répondit le marquis, mais je trouve que nous *fon* beaucoup de chemin !

Imparfait

Dzé féjain (bress , dzé fazé).
Té féjo.
I féjé.
Dzé féjan.
Vo féjo.
I féjan.

Passé défini

Dzé fi.
Té fi.
I fe.
Dzé feron.
Vo feté.
I feron.

Passé indéfini

Dzà fa (bress., dza fé).
T'o fa.

Futur simple

Dzé fari.
Té faré.
I fara.
Etc.

Conditionnel

Dzé farain.
Té fario.
I fare.
Etc.

Impératif

Fé ou fa.
Qu'i fassé.
Fété.
Qu'i fassan.

Subjonctif

Qué dzé fasseu.
Qué té fassé.
Qué dzé fesseu.
Etc.
Qué dz'aïeu fa.
Etc.

Infinitif

Féré, avâ fa.

Participe

Féjan (faisant).
Fa (fait) (bressan fé).

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

SUR LES VERBES

1° Les première et troisième personnes du pluriel sont les mêmes dans tous les temps.

2° Dans beaucoup de villages au lieu de *dzé* on dit *zé : zé si* (je suis), *z'omeu* (j'aime), et au pluriel *neu* ou *neuz : neu fan*, *neuz omon* (nous faisons, nous aimons).

3° L'accent est sur la dernière syllabe à la 2e personne du pluriel de l'indicatif, aux deux premières de l'impératif, à toutes les personnes du futur et du conditionnel simples, à l'infinitif et aux participes présent et passé.

Partout ailleurs l'accent est sur la pénultième, ou avant-dernière syllabe.

4° Ne pas oublier que les *r* des futur et conditionnel de la 1re et de la 2e conjugaison, étant entre deux voyelles, se prononcent comme le *th* doux des Anglais ; mais ceux de la 3e et 4e conjugaison ont bien le son de l'*r* français.

CHAPITRE VII

Participe

Le participe présent est invariable, comme en français.

Le participe passé, pour les genres et les nombres, suit les règles de l'adjectif, car il est un véritable adjectif, quoique dérivé d'un verbe. Exemple : *môr*, *mourta*, *mourté* (mort ou morts, morte, mortes) ; *feni*, *fegna*, *fegné* (fini ou finis, finie, finies) ; *chorti*, *chortua* ou *chôrta*, *chortué* ou *chôrté* (sorti et sortis, sortie, sorties) ; *vénu*, *vénua*, *vénué* (venu et venus, venue, venues). *Netra bia è fegna* (notre lessive est finie) ; *netron rôpi è feni* (notre piquette est finie), etc.; (en bressan ou dit *netra bevanda est assuite*).

Exemple encore ces vers qui ont été exacts jusqu'à l'établissement des chemins de fer :

Teuta la vela de Lyon
E chôrta dé netré périré ;
Leuz entreprenou dé mâson
Arian viteu feni dé rire
Sén lé sapené dé Cozon.

Mais tous les participes passés de la première

conjugaison et beaucoup de la seconde [1] sont invariables. Exemple : *Mon garçon est enromô, ma féna est enromò, mé fillé son enromò, dzé son tui prâ. — Lé femèle lé miu habillà ne son pò toudjeur lé mé estemò. — Il è teu veria, el è teuta veria* (il est tout tourné, elle est toute tournée, ce qui veut dire résolu : il ou elle est d'une seule pièce).

---

[1] Notamment, les participes en *ïa* formés des verbes en *ïi*.

CHAPITRE VIII

Adverbe

La terminaison adverbiale *ment* du français est remplacée par *men* (prononcez main) ; *passôblamen*, passablement ; *tarreblamen*, terriblement; *sôlamen*, salement; *chamen* (prononcez comme le *ch* allemand dans *eiche*), seulement (en bressan, *lamen); étrandzemen, rapedamen, râsenôblamen*, etc.

Prequà ou *perquà*, pourquoi ? *Comé ?* comment ? *Comé va-t-è ?* comment cela va-t-il ?

On ? ou ? *D'on ?* d'où ? *On allo-veu ? d'on veni-veu ?* où allez-vous ? d'où venez-vous ?

Prou, assez (en bressan *prò)*; *mé*, plus : *N'en avï vo prou ? n'en voli veu mé ?*

Mé, pour exprimer plus du tout, s'ajoute à *dzin*, aucun ; ou à *ren* (rien, prononcez rein) : *E gnen aïé dzin mé*, il n'y en avait plus du tout ; *vô n'i vaï ren mé*, vous n'y voyez plus rien [1].

---

[1] Je laisse à plus savant que moi le soin d'expliquer cet énigme : Comment se fait-il que *mé, mai, maï,* signifiant *plus* se trouve dans presque toutes les langues filles du latin, alors qu'il ne se trouve

On ? où ? (bressan *uvò* qui rappelle l'italien *dove?)* *Vtchà* (bressan *vetià)*, voilà; *ique* ou *itie*, ici.

Voici quelques adverbes tout à fait particuliers au patois : *Dèrrieu*, quelquefois aussi *desendé*, de suite : *derrieu i sé fotsé*, tout de suite il se fâche. *Maneveu*, complètement, en plein : *i vo copè la parola maneveu*, il vous coupe net la parole; *grou*, beaucoup : *il étché grou ennoya*, il était bien ennuyé.

Arrimé est intraduisible; il signifie tantôt par hasard, tantôt comme à l'ordinaire : *il etché arrimé barfoïu*, il était barbouillé au visage comme il l'est habituellement. En bressan, habituellement se rend par *d'avrè*.

Oui ou *udzordui*, aujourd'hui (en bressan, *sti oui*, ce jour d'hui). *Ui* ou *oui* est le mot racine, en français comme en patois. Espagnol, *hoy*, *ahoy*.

Voré, *vorindrà*, *drâ voré*, maintenant, juste en ce moment-ci.

Là-haut, se rend par *lò-mou ;* là-bas, par *lò-ver*. *Lò* signifie côté : *dé chi lò* ou *dé sti lò*, de ce côté; *il è delâ*, il est là, c'est-à-dire pas ici. Mais pourquoi *mou* (mûr), pour le côté haut et *ver* (vert), pour le côté bas ? Peut-être parce qu'en haut mûrissent les raisins, et en bas verdoient les prés. *Sômou*, ici en

---

pas dans la langue mère ? Exemple le proverbe des habitants de Bucharest sur leur petite rivière la Dombovitza :

Dombovista apa dulce.

Tchi ne bea non mai se duce.

C'est presque l'italien :

..... *Aqua dolce, chi ne beve non mai se duce.*

Et du latin du ve siècle, mais avec *plus* au lieu de *mai*.

..... *Aqua dulcis, qui de eâ bibit non amplius se ducit.*

Français : Eau douce; qui en boit ne s'en arrache plus.

haut; *sôver*, ici en bas; *pretchaver*, par là-bas. En Bresse on dit *laliovan*, pour là-bas.

Djamé, jamais; *miù*, mieux; *ïau é farmeu*, haut et ferme; à *l'azor*, au hasard; à *noviau*, de nouveau.

Bentout, peut-être, et non bientôt (en bressan, bientôt se rend par d'*asteu*).

Défou, *dihors*, dehors. *A l'assouta*, à l'abri.

Le patois ne redouble pas, comme le français, la négation et je l'en félicite. Le français dit *ne pas*; le patois se contente de *pô*, comme le latin de *non*, l'allemand de *nicht*, etc. C'est plus bref, plus vif et aussi clair; par conséquent c'est plus logique. Ainsi quand Racine, usant d'une licence poétique, dit dans *Esther* : « Suis-je pas votre frère? » Ou Lafontaine dans la fable du Lièvre et de la Tortue : « Avais-je pas raison? » Cela ne vaut-il pas mieux que « Ne suis-je pas votre frère? » et « N'avais-je pas raison? »

Patois : *Vo dérindzi pô*, ne vous dérangez pas. *Dzé vôleu pô*, je ne veux pas.

CHAPITRE IX

Préposition, Conjonction, Interjection

PRÉPOSITIONS

Celles qui diffèrent du français sont : *pé* ou *pré*, pour ; *avouâ*, avec ; *entré* ou *entremi*, entre ; *sô*, *dessô*, sous, dessous ; *su*, *dessu*, sur, dessus ; *contra*, contre ; *vô*, chez (en bressan, *vé*) ; *montéré-te vô mâ ?* monteras-tu chez moi ? *môgrô*, malgré ; *sen*, sans (prononcez *sein*) ; *sen dòta*, sans doute.

Tan qué, jusques : *Nos éran tant qu'à Lyon.*

CONJONCTIONS

Celles qui diffèrent du français sont *sé* : *Sé vô voli, vo povi*, si vous voulez, vous pouvez ; *qué*, que : *Voli-vô qué dzé vo dïeu ina mensondze ?* voulez-vous que je vous dise un mensonge ?

Tan qu'à, quant à : *Tan qu'à avâ pou de lui...*, *dze l'attendeu*, quant à avoir peur de lui..., je l'attends.

Pi (en bressan, *pite)*, *puis*, *et*. *La Liauda pi sé vatse*, Claudine et ses vaches.

Pér ainsi (bressan, *dinse)*, ainsi donc.

INTERJECTIONS

Les interjections particulières au patois sont : *Poura lôssa !* pauvre diable, pauvre malheureux ! (en bressan, on dit simplement *lôssa !)*

Mano ! je te plains, ou je le, les, vous plains.

Malapesta ! Malacardi ! Borreu ! Malpeste ! en vérité ? *Borreu, i sé son po fotu dé tà*, certes, ils ne se sont pas moqué de toi [1] !

Ma fon neu, m'narga vouâ ! ma foi non ! sur mon âme, oui.

Dju marci, grâce à Dieu.

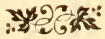
Quand on parle d'un défunt, on ajoute, comme une parenthèse, après son nom : *Dju leu repousé ! Dju aïé sen ôma*, Dieu le repose ! Dieu ait son âme ! *Mon pour omeu (leu bon Dju leu repousé)*, *mé recommandové toudzeur*, *quant i vivié...* Mais ce pieux usage de nos aïeux commence à se perdre. Nous avons découvert, parait-il, que nous n'avons

---

[1] *Borreu* et *fotu* sont des mots proscrits en français par quiconque se respecte ; en patois, ils choquent moins ; on peut dire qu'ils n'ont pas droit de cité, mais simplement droit de village.

pas d'âme et qu'il n'est pas certain qu'il existe un Dieu...

Pour finir, je rangerai parmi les interjections des mots dans lesquels se condense une phrase entière : *Méci*, *grammaci*, merci, grand merci ; *bondzeur*, *bonsâ*, bonjour, bonsoir ; *adju*, *adjò*, *adjadjò*, adieu ; *à ta revoyance* ou *u revâ*, au revoir.



CHAPITRE X

Syntaxe

J'ai déjà noté, à propos des pronoms, des adjectifs, etc., les règles qui s'écartent du français et qui nous valaient, à l'école, tant de mauvaises notes. Exemples :

Dz'i saïeu (j'y sais, pour je le sais).

Dze n'i â po viu (je n'y ai pas vu, pour je ne l'ai pas vu).

Dze n'en vôleu (je n'en veux, pour j'en veux).

Baï me zen (donne moi-z-en, pour donne m'en).

E y aïé dé quâ n'en riré (il y avait de quoi n'en rire, pour en rire).

E gnen a dzein mé (il n'y en a plus mais, pour il n'y en a plus).

Dzé si grou fôtcha (je suis gros fâché, pour bien fâché).

Dzéri tan qu'à Môcon (j'irai tant qu'à Mâcon, pour jusqu'à Mâcon.

Exception à la règle d'accord du verbe avec son sujet : *Ei yé* (ou *E yé*) signifiant c'est, reste tou-

jours au singulier quand même le sujet est au pluriel. *E y é léz aiqué qu'on entrainno chi sauzeu.* Ce sont les eaux qui ont entraîné ce saule. Je citerai encore ce proverbe ancien :

Ah! qué t'é bien gauno, qué t'é drôla, Sezon !
Avouà lé Sarmagnôlé é lé Chirudé môda
Sén craindre la comparason ;
Ey é lé bôïé de Cozon.
Qué su la Sôna fan la môda.

Ah ! que tu es bien nippée, que tu es jolie, Suzon !
Avec celles de Saint-Romain et de Fleurieu pars
Sans craindre la comparaison :
Ce sont les filles de Couzon
Qui font la mode sur la Saône

Ce qui aurait pu être vrai si la Saône n'eût pas dépassé Collonges d'un côté et Curis de l'autre.

Mais que sont devenues les modes villageoises ? Les fameuses *coiffes montées* de Couzon et le *chapeau à cheminée* des Bressanes et des Mâconnaises ont disparu avec le patois, même un peu avant lui. *On qué lé son, lé nédzé de l'an passò ?* Où sont les neiges d'antan ?

Encore une différence qui me paraît en faveur du patois : la règle des participes passés.

Le participe passé s'accorde avec son sujet toutes les fois qu'il est joint à l'auxiliaire être ; quand il est joint à l'auxiliaire avoir, il reste invariable, comme le participe présent.

Dz'à feni m'n ouvra[1] ; *l'ouvra qué dz'â feni ; men*

---

[1] *Ouvra*, ouvrage est féminin.

ouvra è fegna ; n'trèz ouvré son fegné ; ten ouvra dzé l'â feni.

Qui nous délivrera, en français, des exceptions et des sous-exceptions dans lesquelles les grammairiens eux-mêmes finissent par se perdre ?

CHAPITRE XI

Origines du Patois Lyonnais

Mes quatre lecteurs, quatre, n'est-ce pas trop dire ? les trois quarts de mon effectif de départ doivent m'avoir faussé compagnie depuis longtemps déjà, sur cette aride route, et qui sait si je ne reste pas seul avec mon jargon ?... Mon dernier lecteur, dis-je, car je dois m'en supposer au moins un pour que le dialogue soit possible, mon dernier, unique et très patient lecteur va être récompensé de sa persévérance.

J'arrive au chapitre le plus intéressant — ou le moins dénué d'intérêt, de tout cet ouvrage.

D'où vient notre patois, et comment s'est-il formé ?

Il vient surtout du latin ; c'est évident pour qui compare le nombre immense de mots latins qui lui sont communs avec le français, et il ressemble beaucoup à l'italien et au provençal, ses compagnons d'origine ; exemple, les conjugaisons, particulièrement les imparfaits de la première.

Exemple encore les féminins pluriels. Je crois

avoir déjà fait les rapprochements suivants : patois, *pôla rosa*, et au pluriel *pôlé rosé ;* latin, italien et roumain *pallida rosa* au singulier, *pallidé rosé* au pluriel, dans les trois langues ; les latins écrivaient *pallidæ rosæ*, mais la prononciation est identique.

Toutefois, plus que l'italien et le provençal, et au moins autant que l'espagnol, le portugais et le roumain, le patois me parait avoir mêlé à son latin beaucoup d'éléments étrangers, très probablement celtiques.

Par malheur je ne connais pas le celtique et n'en ai aucune idée.

Je laisserai donc à plus savant que moi le soin d'approfondir la question et, modestement, je me bornerai à relever ici les mots purement patois, et non français, en les distribuant en trois catégories : 1° ceux qui viennent du latin ; 2° ceux qui se rapprochent davantage de l'italien ; 3° ceux dont j'ignore l'étymologie.

MOTS PATOIS D'ORIGINE LATINE

Il s'agit, je le répète, de mots qui n'existent pas en français ou qui n'y présentent pas une marque d'origine aussi frappante : j'aurais trop à faire si je m'occupais des autres.

Les pronoms démonstratifs *chique*, *chaque* et *sti* viennent évidemment des pronoms démonstratifs latin *hic*, *hæc* [1] et *iste ;* et l'adverbe *que*, ici de *hic*. *Iqué è vetra corena, hic est vestra corona.*

---

[1] Observez l'aspiration marquée par l'*h* initale de *hic*, aspiration que reproduit le *ch* de *chique* si on le prononce bien.

De même *il*, *èla* viennent de *ille*, *illa*.

De même encore, en bressan, l'imparfait du verbe être *dz'eri*, *t'era*, latin, *eram*, *eras*.

Aigue ou *egue*, pluriel *égué*, eau, vient de *aqua*, *aquæ* (italien *aqua*, espagnol *agua*, roumain *apa*, etc.)

Aiguedi, conduit pour l'eau, évier, de *aquæductus*.

Aranda ou *eranda*, hirondelle; de *hirundo* : *Léz arandé son arrevô*, les hirondelles sont arrivées.

Avia, pluriel *avié*; abeille, de *apis* [1].

Bénô, substantif masculin, *béna*, substantif féminin, me paraissent avoir une origine identique à celle de *tena* : *On bénô est ina peteta béna*, un beneau est une petite benne. Lamartine dit *baignoire* en décrivant les vendanges du Mâconnais; c'est en effet dans les vendanges que ces récipients portatifs sont le plus usités. En Bevermont on dit *bannoire*.

Cabra, chèvre, de *capra*; on dit aussi *on cabri*, un chevreau : *Vtcha dué cabré, tsoquena avouâ son cabri*, voilà deux chèvres, chacune avec son chevreau.

Cadetta ou *cadéta*, dalle. Ce substantif qu'il ne faut pas confondre avec l'adjectif français cadet, cadette, vient-il de *cadere* ? C'est probable : les chutes des enfants les plus remarquées des mères,

---

[1] Le *b*, le *v* et même le *p* se confondent souvent; ainsi *caballo*, *caballero* (espagnol), cheval, chevalier; *sapor* (latin), saveur, etc., etc.

Les Gascons et les Basques font sans cesse cette confusion. De là le proverbe épigrammatique : « Le Basque boit tout ce qu'il voit. » De là aussi une autre locution populaire absurde : « Parler français comme une vache espagnole », locution, qui, à l'origine, avait un sens des plus raisonnables : « Parler français comme un Basque espagnol ».

sont celles qu'ils font sur les dalles, parce que ce sont celles qui font le plus mal.

Carne, chair, viande, de *caro*, *carnis*.

Défou, dehors, en bressan *défeur*, *foris* en latin, *fuori* en italien : *Dzé oui vo betô défou*, je vais vous mettre dehors.

Lô, singulier masculin, coté, de *latus* [1].

Merainna, l'après-dînée, de *meridiana*.

Mondò et *remondò*, nettoyer ; se disent, le premier en parlant des noix, du blé ; le second en parlant du velours que le canut ébarbe en le fabriquant ; de *mundus*, *mundare*.

Onché, oncle, de la finale d'*avunculus* petit grand-père.

Paré, singulier féminin, en bressan *la para*, en espagnol *la pared*, en roumain *pérel*, etc.; de *paries*, mur.

Pédze, singulier féminin, poix, de *pix*.

On perou, singulier masculin, une branche à fruit, de *parere*.

Pertse, pêche, substantif féminin ; *persaï*, pêcher ; masculin, de *persica*.

On pôt, *ina potò*, *ina pochon*, pot, potée, potion. de *potus*, boisson.

Queri, chercher, de *quærere*.

Radze, pluriel *radzé* ; racine, racines, de *radix*, *radicis*.

Remuna, aumône, peut-être de *remunerare*, récompenser: plus probablement *munus*, don.

---

[1] *Chlian* qui a le même sens, doit venir de flanc : *Cheto-veu à chlian de mâ* ou *a couto de mâ*. Ne pas perdre de vue la prononciation de *ch* comme dans l'allemand *Mädchen*, *Gretchen*.

Riu, ruisseau ; espagnol, *rio*, de *rivus*. *Su la barma du riu*, sur la berge du ruisseau.

Sarraï, serrurier, singulier masculin ; *saraï*, serrure.

Sèla, chaise ; de *sella*, abréviation de *scabellum*, escabeau, en bressan, *challa : N'an dzein de sèlé, è fôdra neu chétò à bô*, nous n'avons point de chaises, il faudra nous asseoir à *bas* (par terre) [1].

Serra, scie, exactement le mot latin ; *acutæ lamina serræ*, dit Virgile ; *la lôma de la serra égueja*, la lame — ou tranchant — de la scie aiguisée, aiguë.

Serva ou *sarva*, substantif féminin, réservoir où l'eau se conserve, de *servare*.

Sò, loge à porcs ; de *sus*, porc.

Tena, cuve, pluriel *tené*, cuves, doit venir d'un mot de la basse latinité (je n'ai malheureusement pas le *Glossaire* de Ducange, ni aucun autre sous la main). Italien, *tina*. De là *ténaï*, cellier, appartement où l'on tient les cuves : *Combén de tené dé chi ténaï ?* combien de cuves dans ce caveau ?

Traïveu ou *trâveu*, substantif masculin, rencontre de trois chemins, en latin *trivium*, de *tres viæ*. *I danson su leu traveu*, on danse sur le....., le mot n'existe pas en français, car son analogue carrefour signifie la croisée de quatre chemins [2].

Trambutsi, tomber au loin en faisant la culbute ;

---

[1] Locution plus explicable que celle des Anglais qui, même quand on a une chaise, disent *sit down*, asseyez-vous en bas ; comme si on pouvait s'asseoir en haut !

[2] A propos de *tres* et d'étymologie, *Trévoux* doit venir de *tres voltæ*, à cause des trois contours de la Saône sous cette ville.

bressan, *trambeche* ; du latin *trans* et d'un autre mot dont l'origine m'est inconnue.

Tronsenò, retentir au loin, du latin *ultra sonare* ou *trans sonare*.

Tsampaï, paître, de *campus*.

Tsâré, tomber, de *cadere* [1].

Ula, marmite, en patois bressan *ôla*, vient du latin *olla*, qui a le même sens.

On vardi, un verger, de *viridis*.

Vendaïmi ou *vendâmi*, vendanger ; *la vendâme*, *lé vendâmé*, la vendange, les vendanges ; *leu vendâmou*, le ou les vendangeurs ; tout cela vient de *vindemiare*, vendanger ; d'où la première République française avait tiré *vendémiaire* [2].

Veri, tourner, quelquefois en bas français *virer*, de *vertere* : *O-te assé veria?* as-tu assez tourné ?

---

[1] J'ai souvent entendu reprocher à notre patois la dureté du participe passé de ce verbe : *tchou, tchouta, ta suer è tchouta su la cadêla*, ta sœur est tombée sur la dalle. Comparez-le, je vous prie, à cet extrait de patois bas-normand : *Qu'al' a qu'a crie ? — Al' a qu'al a tchu* ! (Qu'a-t-elle, qu'elle crie ? — Elle a qu'elle est tombée.) En patois lyonnais : *Qu'a t' ïe qu'elé crié ? — El a qu'él è tchouta.*

[2] L'avouerai-je ? malgré son origine, je regrette ce mot et ses congénères brumaire, frimaire ; thermidor, messidor, fructidor ; germinal, floréal, prairial ; nivôse, ventôse, pluviose. C'était exact, mélodieux et classé par saisons, dont chacune avait sa rime ; c'était donc préférable à janvier (mois de Janus), février (mois des fièvres), mars (mois de Mars), souvenirs païens qui ne nous disent plus rien ; préférable surtout à septembre, octobre, novembre, décembre, mots qui signifient 7e, 8e, 9e et 10e mois de l'année et qui marquent en réalité les 9e, 10e, 11e et 12e mois. Puis, quelle idée saugrenue de placer un mois de vingt-huit jours (février) entre deux de trente et un ! — La première République avait corrigé ces erreurs ; ce qui ne veut pas dire que je regrette le reste de son calendrier, la décade par exemple, ni tant d'autres folies souvent criminelles.

Ina courla, une vrille ? corne de la vigne, de *volvere*.

En patois lyonnais les noms de la semaine, également latins d'origine, sont tournés comme en provençal, au rebours du français ; *di* ou *de*, latin *dies* commence le mot au lieu de le terminer.

Delon, lundi ; *lunæ dies*, jour de la Lune.

Demor, mardi ; *Martis dies*, jour de Mars.

Demacreu, mercredi ; *Mercurii dies*, jour de Mercure.

Dedju, jeudi ; *Jovis dies*, jour de Jupiter.

Devendreu, vendredi ; *Veneris dies*, jour de Vénus.

Desandeu, samedi ; *Saturni dies*, jour de Saturne.

Djomainne, dimanche ; prononcez *main* comme en français main. Ce mot conserve mieux que le français *dimanche* la trace de son origine latine : *dies dominica*, jour du Seigneur.

Faut-il terminer par un verbe de mauvaise odeur ? *Cacò* ; cherchez dans le latin *cacare*, je n'écrirai pas ici l'équivalent français.

MOTS SE RAPPROCHANT DE L'ITALIEN

J'ai donné déjà, au chapitre premier (accentuation) un échantillon des similitudes du patois lyonnais et de l'italien :

Tsapèla, chapelle, pluriel en *é*, comme en italien.
Spala ou *espala*, épaule — —
Barca, barque — —

Voici quelques autres rapprochements :

Bequò (prononcez *b'kò*); *bocquo*, baiser ; *imboquo*, nourrir un oiseau ou un enfant en lui mettant la nourriture dans la bouche, de *bocca*, bouche.

Borlò, moquer, italien, *burlare* : *I se borlôve de mâ* ; italien, *si burlava di me.*

Borron, âne ; à rapprocher d'Aliboron et de l'espagnol *burro.*

Campan-na, cloche, italien *campana*. (Saint Paulin, qui passe pour avoir inventé les cloches, était évêque de Nole en Campanie.)

Corti, substantif masculin, de l'italien *cortile*, signifie cour : *Lé polaïé son dén leu corti*, les poules sont dans la cour. Origine : *Corte* [1].

Cutron, substantif masculin ; *cutre*, substantif féminin ; coussin, oreiller, de l'italien *coltro.*

Echappeu, *echappa*, adjectif qualificatif, sauvé ; de *escapare*, échapper : *I va miu*, *mé i n'é pô oncoré échappeu*, il va mieux, mais il n'est pas encore hors d'affaire.

Forma, *Fromadze*, fromage, de *formaggio.*

Góla, substantif féminin, une gueule, un trou ; de l'italien *gôla*, qui lui-même vient du latin *gula.* On emploie aussi en patois le diminutif *golet* ou *golè*, masculin, accent sur la dernière syllabe. En vieux français, un goulet, d'où la Goulette, devant Tunis,

---

[1] Je ne serais point étonné que l'origine première eût été *corte*, *cour*, dans le sens d'entourage des rois, et que l'on ait appelé ainsi d'abord la réunion de serviteurs et de flatteurs, d'exploiteurs attendant le maître pour le saluer, ensuite le lieu de cette réunion, c'est-à-dire les abords de l'entrée du palais.

le Goulet devant le port de Brest.) *Il a pardu sa piretta dén chi golè*, il a perdu sa bille dans ce trou.

Graffenò, égratigner, de *sgraffiare*.

Grollò, secouer ; italien, *crollare : grollò on porni pé féré tsaré les porné ;* secouer un prunier pour faire tomber les prunes.

L'utcha, l'*huis*, la porte ; d'*uscire*, sortir.

Mariadzeu, mariage, de *maritaggio*.

Mensondze, substantif féminin, mensonge ; *ina mensondze, dé groussé mensondzé;* italien, *una menzogna*, etc.

Môla, meule ; italien, *mola*.

Moulô, verbe actif ou neutre, lâcher, mollir ; italien, *mollire*, du latin *mollis*.

Pindzon, pigeon, de *piccione*.

Secoï, secouer, de *scuotere ;* d'où encore *secoïou*, panier à salade et *scossa*, secousse, mot absolument identique en italien et en patois.

Travaï, travailler, de *travagliare* (espagnol, *trabagar ;* portugais, *travalhar ;* provençal, *trebailla*).

Tsa ou *ça*, chat ; italien, *gatto*.

Tsemin, chemin, de *camino*.

Tsémenò, cheminée.

Tsevau, cheval, de *cavallo*. De ce mot on a fait encore *sé cavalò*, se mettre à cheval : *I s'étché cavalò su ina meraille*.

Tsusa, chose ; bressan, *tseuza*, *tsouza ;* italien, *cosa*.

Tsortsi, chercher, de *cercare*.

MOTS ÉTRANGERS AU LATIN ET A L'ITALIEN

C'est ici que l'auteur s'embarrasse.

Nombreux sont les mots patois qui ne viennent du latin ni directement, ni par l'intermédiaire de l'italien.

D'où viennent-ils donc ?

Un certain nombre du français, directement. Comment les déterminer ? Les deux idiômes étant d'une égale antiquité, comment démêler ce qui est entré dans le français par la porte du patois, et ce qui est entré dans le patois par la porte du français ?

Ma prédilection pour le pauvre déshérité dont je suis l'insuffisant avocat ne m'aveugle pas au point de me faire croire que la quantité des mots introduits dans le français par le patois puisse égaler celle des mots introduits par le patois dans le français. Le vieux français possédait un domaine territorial intérieur beaucoup plus vaste; il avait des relations extérieures beaucoup plus étendues; enfin, il a été cultivé beaucoup plus tôt, ou pour mieux dire il a été seul cultivé, son humble concurrent restant à l'état de lande inculte et sauvage.

La réponse à faire se perd donc dans la nuit des temps. Ne nous attardons pas à la chercher.

Bornons-nous à noter que plusieurs mots patois nous arrivent de l'allemand :

Brandevin, eau-de-vie, de *brandwein* (vin brûlé).

Bretsa, brêche, de *brechen*, briser.

Caffor, hanneton, cafard ; de *kœffer*.

Dzardin, jardin, *garten;* anglais, *garden ;* italien, *giardino ;* roumain, *gredina ;* les autres langues conservent la racine latine que nous gardons nous-mêmes dans *horticulture;* piémontais, l'*ort*, *hortus.*

Grefa, griffe, de *greifen*, saisir; d'où en français griffon, griffer.

Rôtreu, reître, soldat mal équipé, de *reiter*, cavalier, qui lui-même vient de *reiten*, monter à cheval; anglais, *rider*, *to ride.*

Rossa, rosse, vieille bourrique, de *ross*, en allemand cheval de bataille; d'où Rossinante. — On voit que nos aïeux avaient en piètre estime la cavalerie allemande, et l'immortel Cervantès paraît avoir pensé comme eux sur ce point.

Trinquò, trinquer, de *trinken*, boire; l'usage de trinquer en buvant serait donc d'origine tudesque.

Parmi les mots patois, plus rares encore, qui viennent de l'anglais je ne noterai que :

Kani, *canif*, de *knife*, petit couteau.

Et peut-être *gamin*, de *gaming*, jouant, participe présent de *to game.*

Parmi ceux qui viennent de l'espagnol :

Matafan, galette, matefaim, de *matar*, tuer, et de *fan*, faim (ce verbe *matar* se retrouve dans beaucoup de mots très connus : Matamore ou *matamoros*, tueur de Maures ; *matador*, et aux échecs, échec au roi et *mat*).

Patroïe, boue, et *patroï*, être boueux, de *patrulla*, patrouille ou garde ambulante qui piétinait dans la boue.

Et *savata*, savate, ce qui rappelle le mauvais état fréquent des *zapatos*, souliers des anciens soldats espagnols (prononcez *savatos*).

Parmi les mots originaires (probablement) du provençal, je citerai :

Pata, chiffon, de *pata*, lambeau.

Patoi, patois, de *pati*, pays natal.

Tsassi, chasser, de *cassar*.

Tsanie, chenille, de *canilla*.

(Voir au chapitre suivant l'observation sur le C initial des mots racines.)

Enfin parmi ceux venus du grec :

Tsénéveu, chanvre, de Κάννα(ις (prononcez kannavis); provençal *caneve*.

Tsaretò, charité, de Χάρις, Χάριτος.

Othé, athée, *a* — θεος, sans Dieu, etc.

Je m'arrête et pour cause. Là où il n'est ni latin, ni français, ni italien, ni allemand, ni anglais, ni espagnol, notre idiôme doit être antérieur à toutes ces langues; il doit être celtique.

Mais le celtique m'échappe complètement.

Que dire de nos origines indiennes? Rien non plus.

Le sanscrit, cet immense et antique réservoir, est la source première et commune de toutes nos langues gréco-latines; il est donc aussi, par suite, une des grandes sources du patois; mais cette

source lointaine n'a coulé jusqu'à nous que par le canal du latin et du français.

Rien non plus, et pour le même motif, de nos mots d'origine hébraïque (par exemple *alphabet*). Ces mots-là, c'est évidemment par le latin ou par le français qu'ils sont arrivés jusqu'au patois.

Abrégeons : pour la catégorie beaucoup trop longue des mots dont j'ignore l'origine, je me bornerai à renvoyer mon lecteur au petit vocabulaire final qui sera le couronnement de sa patience.

CHAPITRE XII

Formation du patois lyonnais

Mes observations, si incomplètes qu'elles soient, permettent de formuler quelques règles assez générales.

1° *A* initial ou dans le corps des mots, en passant du latin dans le patois, se change ordinairement en *au*, *eu*, *ô* (avec un son très ouvert). Exemple : *Anima*, âme est devenu *ôma*; *asinus*, âne, *ôneu*; *lardus*, lard, *lôrd*; *malum*, mal, *mô*; *sal*, sel, *sô*; *nasus*, nez, *nô*; *pars*, part, *pôrt*; *pallidus*, pâle, *pôleu*; *masculus*, mâle, *môleu*; *grassus*, gras, *grô*; *Matisco*, Mâcon, *Môcon*, etc., etc.

Exceptions : *brachium*, bras, a fait *brè*; *lac*, lait, *lé*; *carduus*, chardon, *tsardon*, etc.

Alt, *alb*, *ald*, *aln*, *alv*, se sont transformés de même en *ò*, ou *au*, aussi bien dans le français que dans le patois. Exemple : *alter*, autre, *ôtreu*; *saltare*, sauter, *sautò* (ou *sôtò*); *alnus*, aulne, *auneu* [1]; *salvare*, sauver, *sauvò*; *calvus*, chauve, *tsauveu*; *malva*,

[1] En patois, pour aulne on emploie généralement *verne* ou *varneu*.

mauve, *môva; altus*, haut, *hiaut; alba spina*, aubépine, *épena blantse; calidus*, chaud, *tsô* [1], etc. — Exceptions : *Alpes, alveolus*, conservent *al* en français, et *altare*, autel, se dit en patois *outò*.

Are finale de verbe latin ou italien à l'infinitif est devenu en français *er* et en patois *ò* (toujours avec l'accent très prononcé et un son très ouvert). Exemple : *amare*, aimer, *ômò ; separare*, séparer, *séparò ; lavare*, laver, *lavò ; gridare* (ital.), crier, *criò ; fabricare*, fabriquer, *fabrecò; illuminare*, allumer, *allenò; seminare*, semer, *sénò* [2], etc., etc.

Il y a pourtant de ces verbes en *are* qui font l'infinitif patois en *i : travagliare* (ital.), travailler, *travaï; balneare* (ital., *bagnare*), baigner, *bagni ; spoliare*, dépouiller, *dépoï*; *signare*, marquer, *segni* [3]*; conciliare*, concilier, *concelïi*, etc., etc.

A, désinence latine des substantifs ou adjectifs féminins, a été rejeté partout par le français qui a changé cet *a* en *e* muet.

Le patois tantôt a imité le français : *ina fille, filia, d'égue, aqua; ina lordze fortse*, une large fourche ; tantôt a imité l'italien et conservé l'*a* : *ina bona féna, bona femina ; ina scossa tarrebla*, une secousse

---

[1] On est étonné que *calidus* en latin (*caldo* en italien, *cald* en roumain) signifiant chaud, *halt* en allemand et *cold* en italien signifient froid. La racine de ces derniers mots est évidemment tudesque.

[2] De *seminare* et d'*illuminare* comme de *femina*, femme, *fëna*, le français a rejeté l'*n* et gardé l'*m;* le patois a fait l'inverse : il a rejeté l'*m* et gardé l'*n*.

Voilà au moins des mots dont on ne dira pas qu'ils ont passé par le français pour arriver du latin au patois.

[3] *Segni* signifie exactement épier ; signer se rend par *sinò*.

terrible; *la terra è préchusa u païsan*, *terra pretiosa est paganis* [1] ; *groussa fôta*, grosse faute, etc., etc.

Mais au pluriel patois ces mots originairement en *a* ont conservé, comme en italien, la terminaison latine en *é*, lors même que leur singulier est en *e* muet : *groussé fôté*, grosses fautes; *lordzé spallé*, larges épaules; *scossé effraïanté*, secousses effrayantes.

2° *B*, *p*, *v* et quelquefois *g* se confondent à tel point que, dans les diverses langues issues du latin, on voit ces lettres prises indifféremment l'une pour l'autre.

C'est ainsi que, dans notre patois, l'imparfait *amabam*, *amabas*, *amabat* est devenu *dz'omôveu*, *t'omôvé*, *il omôvé*, etc. (italien, *amava*; espagnol, *amaba*, etc.). Autres exemples : *habere*, avoir, *avâ* (esp., *haber*: italien, *avere)*; *sapere*, savoir, *savâ* (esp., *saber* ; ital., *sapere)* ; *sapiens* sage, *sadzeu* (ital., *savio)* ; *vasco*, gascon (esp., *vasco)* : *pauper*, pauvre, *pouvreu* (ital., *povero* ; esp., *pobre)* : *sapo*, savon (ital., *sapone* ; roumain, *sapoun)*; *apis*, abeille, *avia*: *crepare*, crever, *crevò* ; *rapa*, rave, *rôva* : *gubernare*, gouverner, *govarnò*, etc., etc.

Le grec, frère du vieux latin puisque l'un et l'autre sont nés du sanscrit, n'a même pas la lettre V et la remplace par Υ ou par *B*. Il écrit Δαβιδ (Dabid); et prononce *David* ; Βαρβαρος (Barbaros) et prononce *Varvaros* ; Σταυρος et prononce *Stavros*.

(Voir aussi la note au bas la page 73.)

---

[1] Ce mot *paganus* signifie païen aussi bien que paysan : il rappelle que le village fut le dernier refuge de l'idolâtrie romaine. Rome et les villes de quelque importance étaient chrétiennes depuis longtemps quand saint Benoît renversa, dans les Apennins, les dernières idoles,

3° *C* initial des mots latins ou autres est devenu *ts* en patois et *ch* en français. Exemples : de *canis*, le premier a fait *on tsin*, le second un chien ; de *caritas*, *tsaretò*, charité ; de *capillus*, *on tséveu*, un cheveu ; de *caballus (caballo* en esp.), *on tsevau*, un cheval ; de *cercare* (ital. qui se prononce *tchercare)* ; *tsortsi*, chercher ; de *cantare*, *tsantò*, chanter ; de *cadere*, *tsare*, choir ; de *calor*, *tsalu*, chaleur ; de *carbo*, *tsarbon*, charbon ; de *carduus*, *on tsardon*, un chardon ; de *camino* (ital.), *on tsemin*, *ina tsemenò*, un chemin, une cheminée ; de *cosa* (ital.) ; *ina tsusa*, une chose ; de *Carolus*, Charles, *Tsôrlé* ; de *Cabillonum*, Châlon, *Tsôlon* ; etc., etc. — Exceptions : *corona*, *corena* : *cauda*, queue, *cona*, etc.

En Bresse, au lieu de *ts*, on dit *ç*, en avançant la langue entre les dents : *ou çemin*, *na çemenò*.

4° *Cl* ou *fl* initial s'est changé dans notre patois en *ch* (prononciation du *ch* allemand dans *ich erreiche)*. Exemple : *clavis* est devenu *ina chò*, une clé ; *claritas*, *ina chartô*, une clarté ; *clavus*, *on chu*, un clou [1] ; *claudere* (ou *clavus)*, *chutrô*, clouer ; *flos*, *ina cheur*, une fleur ; Fleury (nom propre), *Cheri* ; Fleurieu (nom propre), *Chiru* ; flanc, *chan*, etc., etc.

En Bresse, au lieu du *ch* c'est une *l* mouillée équivalant au *gli* des Italiens dans *figlio*, *figlia*, *moglie*, et à l'*l* redoublée des Espagnols dans *llano*, *llave*, *lleno*. Exemple : *on lieu*, un clou, *na lieuta*, une flûte [2] ; *la Liaudena*, Claudine, etc., etc.

---

[1] Ne pas confondre avec *on tchu*, un chou.

[2] Nous avons déjà noté qu'en Bresse on ne dit jamais *ina* mais *na*.

5° *D* quelquefois devient *Dj* : *Deus*, Dieu, *Dju*; *Dies Dominica*, dimanche, *djomainne*; *jam*, déjà, *dedja*; mais il y a de nombreuses exceptions. — En Bresse et en Dombes, Dieu se rend ou se rendait par *Di* [1].

6° *Er* est devenu assez fréquemment *a* en patois : *convertere*, convertir, *convarti*: *terminus*, terme, *tarmeu*; *nervosus*, nerveux, *narvu*; *Bernardus*, *Barnord*, etc.

Ere, finale de verbe latin de la troisième conjugaison (*e* bref), devient généralement *iré* en patois : *Legere*, lire, *liré*; *ducere* et ses nombreux dérivés produire, conduire, induire, *produiré*, *conduiré*, *induiré*; *struere* et ses dérivés construire, détruire, *construiré*, *détruiré*; *currere*, courir, *fouiré* (si tant est que *fouiré* ait avec *currere* un autre rapport que celui de la signification); *dicere*, dire, *diré* ou *deré*, etc. Nombreuses sont les exceptions.

Si la finale *ere* appartient à la deuxième conjugaison latine (*e* long), elle se change tantôt en *i* : *tenere*, tenir, *teni*; tantôt en *â* : *debere*, devoir, *devâ*. Il y a également des exceptions.

7° *J*, *g* ou *z* se sont, en patois, changés en *dz*. Exemple : *Gigas* a fait *on dzaïan*, un géant; *judex*, *on dzedzeu*, un juge; *Dies jovis*, jeudi, *dedzu*; *jejunare*, jeûner, *dzounò*; *gelu*, gelée, *dzélò*; *zelus*, zèle,

---

[1] L'expression *Mon Di* se rencontre cent fois dans l'*Enrôlement de Tivan*, comédie bressane, écrite vers 1675, par Brossard de Montarnay, conseiller au présidial de Bourg, publiée en 1783, et réimprimée avec annotations en 1870, par Philibert Le Duc. J'aurai à citer cet ouvrage plus d'une fois encore.

dzèleu; giardino (ital.), *dzardin*, jardin; *formaggio* (ital.), *fromadzeu*, fromage; *maritaggio* (ital.), mariage, *mariadzeu; juvenis*, jeune, *dzouneu;* etc.

8° *Ire*, finale de verbe latin devient *i* en patois. *Finire*, finir, *feni; venire*, venir, *veni; dormire*, dormir, *dremi; perire*, périr, *péri; aperire*, ouvrir, *ouvri* ou *ovri*, etc.

Je ne connais pas d'exception à cette règle.

9° S initial devient quelquefois *ch*. Exemple : *Servire*, servir, *charvi;* sortir, *chorti;* mais les exceptions sont nombreuses.

Une règle plus absolue est celle qui transforme en *chon* les finales *sio* et *tio* dont le français a fait *sion* et *tion*. Exemple : *Passio, pôchon*, passion ; *lectio, lechon*, leçon; *missio, mechon*, mission ; *devotio, dévochon*, dévotion ; *electio, elecchon*, élection, etc.

10° *Sc, sp* et *st*, en patois comme en français, se sont changés en *esc, esp, est*, ou simplement en *é*, après retranchement de l's. Exemples : *Scribere* a fait *escriré* ou *écriré*, écrire ; *schola, écoula*, école ; *sciurrus, esquerion*, écureuil, etc. — *Spiritus*, esprit; *spatium, espôça*, espace ; *spica, espi*, épi ; *sponsa, esposa*, épouse : *sperare, esperò*, espérer. — *Stomachus, estòma*, estomac : *stabulum, étrobla*, étable ; *statio, estachon*, station. — Et parmi les dérivés de l'italien *straniero, estrandzi*, étranger ; *spada, espé*, épée ; *spala, espala*, épaule, etc.

11° *U*, que les Latins comme les Italiens, les Espagnols et les Portugais d'aujourd'hui prononçaient

ou, est généralement resté *ou* en français, mais est devenu *eu* en patois (comme on le prononce en anglais). Exemple : *Turris*, tour, *teur*; *tussire*, tousser, *tessi* ou *teussi*; *duplex*, double, *deubleu*; *surdus*, sourd, *seur*; *furnus*, four, *feur* ou *fueur*; *lupus*, loup, *leu*, etc.

Exceptions : *tubus*, tube, *tebeu*; *tegula*, tuile, *tiela*, etc.

12° Observation générale importante. — Les syllabes brèves qui formaient la terminaison des mots latins s'entendaient à peine, tant on appuyait sur la voyelle ou syllabe longue qui les précédait; aussi le patois, comme le français, a-t-il supprimé la plupart de ces terminaisons. Il a négligé le *re* de *finire* et d'*amare* et de tous les verbes du même type; ainsi encore il a fait de *brachium*, bras, *brè*; de *corvus*, corbeau, *crô*; de *campus*, champ, *tsan*; de *corpus*, corps, *côr*; de *tempus*, temps, *tin*; de *malum*, mal, *mô*; de *latus*, côté, *lô*; de *pratum*, pré, *prô*; d'*amarus*, amer, *amôr*; de *fœnum*, foin, *fin*; de *fames*, faim, *fan*; de *casus*, cas, *cô*, etc. Les finales *re*, *lum*, *tus*, *pus*, *tum* ont complètement disparu, au moins en patois, car en français il reste des *l*, des *t*, des *s* qui, ne se prononçant pas, chargent et compliquent l'orthographe sans autre avantage que de rappeler l'étymologie latine [1].

---

[1] On agite en ce moment un projet de simplification de l'orthographe française. J'avoue en être partisan.

Quelle chinoiserie d'écrire j'épèle avec un *p* et une *l* et j'appelle avec deux *p* et deux *l*; j'achète avec un *t* et je jette avec deux ! — Imbécile n'a qu'une *l* bien que dérivé d'*imbécillis* qui en a deux;

13° Aujourd'hui, un nombre considérable de mots patois ne se distinguent de leurs correspondants français que par leurs terminaisons. Sortis ensemble d'une source commune, car il n'y a pas de raison pour donner à l'une des deux langues la priorité sur l'autre, leur physionomie est presque identique.

Il est évident toutefois que, à partir de leur formation, l'influence réciproque des deux langues ne saurait être comparée. La langue lyonnaise n'a presque rien prêté à celle de la capitale, et celle-ci lui a donné ou imposé beaucoup. La seconde était respectée et fixée; la première, déconsidérée et marchant à l'aventure, gravitait vers l'autre et s'en rapprochait autant qu'elle le pouvait, si bien qu'elles auraient fini par se confondre dans quelques siècles, si la grande dame, par ses écoles obligatoires, ses régiments et ses chemins de fer, n'eût abrégé la vie de la pauvre vagabonde.

Voici donc, sur la différence des terminaisons en patois et en français, quelques observations à ajou-

---

pourquoi n'écrirait-on pas de même tranquile, vile, en réservant les deux *ll* pour les mots qui se prononcent comme mouiller, famille, fille, pillage ?

« L'écriture doit conserver les traces de l'étymologie » tel est le grand argument de ceux qui ne veulent rien changer.

Soit ; mais il faudrait au moins, d'après ce principe, faire disparaître les complications de lettres qui, précisément, jurent avec l'étymologie. *Roma*, Rome, n'a qu'une *m* en français comme en latin ; somma, *summa*, en a deux ; c'est logique. Mais pourquoi en mettre deux à homme qui vient d'*homo ;* à pomme, de *pomum ;* à comme, de l'ital. *come ?*

L'espagnol et l'italien s'écrivent à peu près comme ils se prononcent ; qui sait les parler, sait les écrire. Chez nous, au contraire, que de temps on perd à apprendre l'art d'écrire sa langue maternelle !

ter à celles que j'ai faites plus haut sur les finales des verbes et sur celles des substantifs ou adjectifs féminins qui font *a* en latin.

Les terminaisons en *an*, *in* et *on* sont communes au latin et au français. Quand elles existent dans un idiôme, on les retrouve dans l'autre. Exemple : *On pâsson*, un poisson; *on peson*, un pilon; *dé tsarbon*, du charbon; *meuz effan*, mes enfants; *le davan*, le devant; *dé vin*, du vin; *vin râsin*, vingt raisins. Exceptez cependant les mots français en *ien* qui font *in*; *on tsin*, un chien. Proverbe : *An de fin, an de ren*; année de foin, année de rien.

Les désinences françaises en *ier* sont toutes en *i* en patois : *Dé papi*, du papier; *fameli*, familier; *dé femi*, du fumier; *on farmi*, un fermier; *on porti*, un portier; *dé gravi*, du gravier; *on pomi*, un pommier; *darri*, dernier.

Celles en *ère* ou *aire* sont en *ire* si le mot est féminin : *ina farmire*, une fermière; *ina périre*, une carrière; *darrire*, dernière; *premire*, première; etc. Cependant pierre fait *pira* et terre *terra* (bressan, *tarra*); père, mère, affaire font *péré*, *méré*, *afféré*, etc. [1]

Mais si le mot est masculin, *ère* devient *éreu* : le *tenéreu*, le tonnerre; le *Calvéreu*, le Calvaire; *on mistéreu*, un mystère; *on verreu*, un verre, etc.

Ce qui finit en *eu*, *eux*, *euse*, *euses*, en français, finit en *u*, *usa*, *usé*, en patois : *Graciu*, *graciusa*, gracieux, euse; *gloriu*, *usa*, glorieux, euse; *qué ché*

---

[1] Nos anciens disaient *pore*, *more*, *afforé*.

fillé son don orguiusé! que ces filles sont donc orgueilleuses ! — Et parmi les mots qui ne sont pas des adjectifs : *Monchu*, monsieur ; *dé ju*, des yeux ; *dé lechu*, du lessieu.

Ce qui finit en *oi* en français, finit généralement en *â* ; (*â* très ouvert) en patois : *On râ*, un roi ; la *sâ*, la soif ; *on sâ*, un soir ; *dé pâ*, des pois ; *nâ*, noir.

Mais les exceptions sont nombreuses. Ainsi *patois*, *loi*, *voix*, sont identiques à Couzon et à Paris ; *on bou* à Couzon est un bois à Paris ; *ina crui*, une croix ; *ina nui*, une noix.

Les verbes français en *oir* sont tous en *â* en français : recevoir, *recévâ* ; avoir, *avâ* ; voir, *vâ* ; vouloir, *volâ*, pouvoir, *pevâ*.

CHAPITRE XIII

Petit Vocabulaire

DES MOTS PATOIS DISSEMBLABLES DU FRANÇAIS

La justice et la reconnaissance m'imposent de commencer ce chapitre par des remerciements. Je n'y ai pas travaillé seul, à ce petit vocabulaire; si incomplet qu'il soit, nous nous sommes mis à quatre pour le faire.

Que dis-je à quatre ? nous nous sommes mis à six et à huit.

Pour rédiger la grammaire, j'ai dû rester seul et ne codifier que l'idiôme de Couzon et des villages voisins ; si j'avais consulté en Bresse et en Beaujolais jamais je ne fusse arrivé à formuler des règles : elles eussent été ensevelies sous le nombre des exceptions.

Il n'en était pas de même pour le vocabulaire.

Je remercierai donc en premier lieu mon vieil ami et compatriote M. Remond (Isaac), propriétaire à Couzon et à Marlieux, qui non seulement a collaboré à la rédaction, mais encore a bien voulu m'of-

frir de contribuer pour moitié aux frais d'impression de la présente *Grammaire*, laquelle eût manqué, sans cela, au bonheur de mes contemporains : ensuite M. Denis Girod, déjà nommé (page 5) ; mon collaborateur au *Journal de l'Ain*, M. Marion ; l'éminent agronome M. Berthelon, maire à Chaneins ; M. l'abbé Fray, ancien aumônier de l'Ecole normale d'instituteurs de Bourg; ma plus jeune sœur, Mme Gorel et ses filles qui sont peut-être ou seront les dernières *patoisantes* de Couzon ; M. l'abbé Vial, vicaire à Marboz, etc.

Je prie ensuite mes courageux lecteurs de ne pas chercher ici tous les mots qui entrent ordinairement dans un dictionnaire. Je n'ai accueilli dans le mien que ce qui s'écarte notablement du français ; autrement il aurait fallu porter à 700 ou 800 pages un volume qui, dans ses proportions actuelles, en a déjà 150 de trop.

Donc toute expression qui manquera ici devra être présumée se confondre, à quelques nuances près, avec l'expression française ayant le même sens.

J'ouvre au hasard un dictionnaire de l'Académie. Je tombe sur la lettre *l*. Il faudrait, pour être complet, faire défiler à la queue-leu-leu, en les habillant à la paysanne, la moitié ou tout au moins le tiers des 500 mots que j'y trouve :

Laboriu, laborieux; *laboradseu*, labourage; *laborò*, labourer ; *lacé*, lacet ; *lotseu*, lâche ; *lôisi*, lâcher ; *la*, lac ; *lôdreu*, lâdre ; *laïqueu*, laïque ; *laicetò*, laïcité ; *lé*, lait ; *lâdeu*, laid, etc., etc.

Mais à quoi bon ? Ces mots sont du mauvais français, du français corrompu, plutôt que du patois, et si ce dernier n'avait rien de plus original, jamais nul n'aurait songé à lui reconnaître une personnalité et à l'honorer d'une grammaire et d'un vocabulaire.

Je ne mentionnerai donc que les termes dont la physionomie s'écarte notablement de leurs synonymes français.

Encore si je les pouvais inscrire tous !

Mais il en est beaucoup que ma mémoire et celle de mes bienveillants collaborateurs a laissé échapper, ou qu'elle ne retrouvera que trop tard, après l'impression du livre ; beaucoup aussi que nous ne connaissons plus, quoiqu'ils fussent familiers à nos pères. Le patois s'est francisé depuis soixante ans ; il n'a cessé de graviter, avec une accélération croissante, vers le gouffre qui le devait engloutir.

Enfin, je réclame l'indulgence des *patoisants* qui ne reconnaîtraient pas absolument tous les mots de mon petit vocabulaire. Je l'ai observé déjà : tel mot change parfois d'un village à un autre, ou d'une génération à la génération suivante, c'est le malheur de tout idiôme non fixé par des modèles, de flotter ainsi. Exemple : on dit *presena* pour personne, à Couzon, et *parsena* ou *parsuna* à Saint-Cyr et à Collonges, villages limitrophes. Autre exemple : *Defou*, dehors, pour *dihor*, et *betò* pour *mettré* sont tellement tombés en désuétude qu'un jour que ma grand'mère disait à un groupe de galo-

pins qui jouait avec moi : *Dzé oui vo betò défou*, je vais vous mettre dehors ; l'un d'eux, ne la comprenant pas, lui répondit irrespectueusement : *Défou ? tò dé fou ? Vo nos appélo tò dé fou ; é si on vos appélôvé fôla ?*

A

Abadò, verbe actif, débonder, lâcher : *Il an abadò le lavou !* On a lâché la bonde du lavoir. Egalement faire sortir le bétail de l'étable : *Abadò lé vatsé*, faites sortir les vaches.

Abardzi, en patois francisé aberger, v. a., mettre à l'abri ; de là, le Grand-Abergement, Petit-Abergement, en Bugey ; Abergement-Clémenciat, en Dombes, etc., noms de villages.

Abarmò, v. a., faire une berge. (V. *Barma.)*

Aberò, v. a., abreuver le bétail.

Abimò, v. a., endommager.

Abladzi, v. a., cribler de pierres, lapider : *Abladzi on noï pé avâ lé nui ; ablazi quoquion dé sottisé.*

Abocco, v. a., *abouco*, donner la becquée. (V. *Imbocco.)*

Abotsi (S'), v. n., se pencher ou tomber en avant *(à botse*, à bouche ; ital. a *bocca). A botson*, adv., sur le devant : *Cutsi à botson*, coucher sur le ventre. — S'aboucher existe aussi en français, mais n'a pas du tout le même sens.

Abouidzi (S') ou *s'abouiji*, v. pronominal, s'amuser, perdre son temps. — Employé aussi comme verbe actif.

Abouyé, v. a. (V. *Emboï.*)

Abozò, v. a. et neutre, écrouler, s'écrouler : *Palatras ! la cabourna abozi ! — Vo voli don abozo ma mâson ?* (V. page 39.)

Achétò, v. a., asseoir; ne pas confondre avec *assto* ou *atseto*, acheter. — *Achétou*, s. m., trépied pour une cuve; à Villeneuve, Guéreins, Montmerle on dit *étassa* ; autour de Bourg, *esseppa*.

Acheuta, s. f., fin de la pluie; *acheuté*, v. n., en Bresse, cesser de pleuvoir.

Acquetò et *acutò*, v. a., écouter, de l'ital. *ascoltare*.

Aculi, v. a., jeter; ne se dit qu'en Bresse.

Adé, adv., tout récemment.

Aduiré, verbe neutre, détruire : *Mon cabot est aduit*. En Dombes (Saint-Trivier-s.-Moignans), amener, du latin *adducere : aduiré dé triolé pé lé vatsé*.

Affanò, v. a., gagner; d'où, en Dombes, *affanura*, s. f., paiement en blé des moissonneurs et batteurs sur le produit du battage.

Affétie, v. a., balayer, ne se dit qu'autour de Bourg et en Bugey; à Couzon en Beaujolais, et à Trévoux, *couavi*.

Affolò, v. a., blesser, meurtrir.

Afforro, v. a., garnir un râtelier de fourrage.

Affreco (S'), v. n., se réjouir.

Agasi, adj., se dit du pain non levé.

Aggrepò, v. a., saisir vivement.

Agonisi, v. a., accabler: *El m'a agonija dé sottisé.*

Agorrò, v. a., tromper : *Ah ! dzé mé si ben agorro !* A Saint-Trivier-s.-Moignans, *s'ingorro*, qui signifie aussi manger avec excès.

Agotò, v. a., égoutter; *agotchau*, substantif masculin, pelle creuse employée pour jeter l'eau hors des bateaux. A Trévoux, *agotiau*.

Aigrò, s. m., degré d'escalier.

Aigue, s. f., eau ; *aiguedi*, s. m., éviter. (V. p. 73.) A Verjon, *lavia*.

Aiguò, v. a., accommoder, arranger (probablement d'*aigue*). *Ina sauça bien éguo.* — *Aigua té comé té vedré*, arrange-toi comme tu voudras. — De là, *déséguò*, v. a., déranger, qui s'applique surtout aux foulures et luxations de membres.

Ailleton ou *agleton*, du latin *agglutinare*, subst. masc., fruit de la bardane; on dit aussi : *Arrôpaman*, parce qu'il s'attache aux mains.

Aimeu, s. m., esprit. (V. *Emeu*). Bressan, *aimou*.

Aiseu ou *aisou*, s. f., satisfaction, plaisir : *D'aisou netreu môton chautôvon* (chanson bressane de la *Liaudinna*). *Aiseu*, *aisou*, adj., satisfait.

Aitre, s. m., hangar formé par l'avant-toit du bâtiment de ferme, du latin *atrium*. Le hangar isolé se dit *chapetet*; il est habituellement couvert en paille.

Ajau, s. m., oiseau. En Bresse, *uisé;* à Saint-Trivier-sur-Moignans, *uisau*.

Alagne, s. f., noisette; *alagni*, s. m., noisetier.

Ali, s. m., traîneau.

Aloyon, s. m., ansérine blanche (*chenopodium album*), plante.

Amadzi ou *amage*, v. a., tremper la lessive; en patois francisé, *emmaizer*.

Amandre, s. f., amande ; en Dombes, carpe de trois mois.

Ambassaï, v. a., faire tomber, se dit surtout en parlant de la pierre dans les carrières.

Ambossou, s. m., entonnoir ; bressan, *ambouc'hò* ; en Dombes, *imbocho*.

Ambreu, s. m., osier ; en Bresse, *villon*.

Ameilli, mettre en meule ; de *meïe*, meule de blé.

Amolandi, s. m., rémouleur.

Amolò, v. a., aiguiser : *Amolò ina goïa*, aiguiser une serpe. (V. p. 39.) *E fau veri on amolò*, proverbe pour dire qu'il ne faut pas rester oisif.

Amouellò, v. a., entasser ; de *mouet*, tas.

Anchèla, s. f., cigale.

Andi, s. m., chenet surmonté d'un côté d'un porte-pelle rond où l'on suspend aussi les instruments de travail et où les vieillards aimaient à poser leur écuelle : *Ah ! qu'è fa don bon mindzi sa sopa su l'andi, à chan* (bressan, *en chlian*) *du foâ !*

Ania ou *anilla*, s. f., plus usité au pluriel *anillé*, béquilles.

Apintzi, v. n., tâter, examiner minutieusement : *Comince don ; è y é ben prò apintcha!*

Apparò, v. a., présenter, tendre à quelque chose ; n'a pas d'équivalent en français : *Apparò vetron devanti, dze voui veu caraï dé pomé :* Tendez votre tablier, je vais vous jeter des pommes ; du latin *ad parare*. (V. p. 39 et, pour la prononciation, p. 3.)

Applaï, v. a., mettre à l'ouvrage ; bressan, *appléïé*, se dit spécialement de la mise des bœufs sous le joug : *Va don appléïe.*

Appli, s. m. pluriel, les gros instruments de l'agriculture : charrues, tombereaux, etc.

Appondré, v. a., ajouter (du latin *ad ponere*; j'ai oublié ce mot à la page 73) ; *apponceu*, appendice, rallonge à une table ; *appondre* signifie aussi atteindre.

Aranda, s. f., hirondelle (v. p. 73.) ; en Bresse on dit aussi *aigreta*. Pour la prononciation, v. p. 3.

Arbépin, s. m., aubépine ; ce mot désigne l'arbre, non la fleur.

Archebau, s. m., du latin *scabellum ;* se dit surtout du banc vers la cheminée.

Ardeille, s. f., argile.

Argalesse (prononcez *argal'ce)*, v. *Regalece.*

Argotò, adjectif dont le féminin est identique au masculin ; espiègle, hardi. (V. p. 21.)

Armandie, s. f., germandrée, plante médicinale.

Arrapo, coller, s'attacher; en bressan, *aglieto : La pôta arropé à la man.* De là le substantif *arropaman.*

Arreirou, s. m., charrue, du lat. *aratrum.*

Arrimé, adverbe, aussi, également. (V. p. 60.)

Arson, s. m., sorte de peigne recourbé à angle droit et placé sur la faulx, pour coucher le blé à mesure qu'on le coupe. — Claie semi-cylindrique dont on couvre les berceaux d'enfants.

Arvou, s. m., trouble ronde à long manche, employée pour la pêche dans les étangs de Bresse.

Asseu, s. m. (V. *Sô.)*

Assouta (A l'), adv., à l'abri de la pluie; à Chaneins, Montmerle, Saint-Trivier, etc., à *l'accué.*

Assuire, v. a., finir.

Atarro, v. a., presser contre terre.

Atson, s. m., petite hache.

Aura, s. f., vent, air; du latin *aura*; bressan, *eura;* à Villeneuve, *ura*, vent et orage.

Avaï, v. a., arracher; bressan, *aveillé : Aveillé lou chevenou*, arracher le chanvre.

Avezò, v. a., regarder en face, *ad visum*. (V. p. 39.)

Avia, s. f., abeille; en Bresse, *avuilla*. (V. p. 73.)

Avinto, v. a., attraper un objet placé haut, le décrocher.

Avorri, v. a., renier, abandonner; se dit d'un père ou d'une mère pour un enfant : *L'ajau a avorria son ni.*

Avouïeu, s. m., *avouïe*, aveugle; de *a* ou *ab* (prononcez *av*), marquant privation et du latin *oculus*, œil (sans œil); bressan, *avelio, avuliou.*

Ayan, s. m., bressan, *glian*, gland.

B

Bagnon, singulier masculin, baquet; de *bagni*, baigner.

Baï, verbe actif, donner; bressan, *baille;* en vieux français bailler.

Balandran, s. m., manteau; de l'italien *palandrano;* le vieux mot français *balandras* se trouve dans Lafontaine, fable de *Phébus et Borée.*

Baloffa, s. f., balle du blé; matelas fait avec cette balle.

Bantsé, s. f., planches servant à faire le pisé ; *Bantsia*, volume de pisé compris entre deux *bantsé*.

Baraguin, s. m., alphabet des enfants (de *baragoin ?*) On disait aussi autrefois *la Crui dé Dju*, la Croix de Dieu, parce que ce petit livre commençait par une croix.

Barbélein-na, s. f., verveine commune, plante officinale.

Barchelon ou *bartselon*, s. m., sarcloir. A Feillens (Ain), *bessélon*.

Bardana, s. f., punaise ; à Montrevel, *penou*.

Bardo, *barda*, adj., bariolé blanc et roux : *Na vatse barda*.

Barfoïu, fém. *barfoïusa*, barbouillé qui a le visage malpropre ; d'où *barfoï*, barbouiller, v. a., et *débarfoï*, v. a., débarbouiller. Dans les cantons de Trévoux et de Saint-Trivier-sur-Moignans on dit *bardeillo*.

Barma, s. f., berge : *Su la barma du riu*, sur la berge du ruisseau.

Barracan, s. m., grosse fourche pour retourner le foin.

Barradré, v. n., s'agiter, remuer.

Barragnon ou *bérégnon*, s. m., fossé de séparation ou pour l'écoulement des eaux. A Saint-Trivier-sur-Moignans, bordure en herbes d'une terre ou d'un fossé.

Barraï, verbe neutre, remuer ; *sé baraï*, se trémousser.

Barro, s. m., tombereau (à Reyrieux).

Basato, v. n., haleter, respirer précipitamment : se dit des chiens fatigués ou qui ont trop chaud.

Bassoï, v. n., faire clapoter l'eau ; d'où *bassôïe*, s. f., boue. V. *Patróïe. Leuz effan ômon tui à bassoï ;* en Bresse et en Dombes, *gassoille.*

Bataï, v. a., batailler et aussi baptiser ; participe passé *bataïa.*

Batchasse ou *bachasse,* en Dombes canal intérieur du *thou.*

Batillon, s. f., battoir de laveuse : en Bresse, *peletta : Elé lavôvon la bia é féjan mé dé bri avouâ lu lingué qu'avoua lu batillon*, elles lavaient la lessive et faisaient plus de bruit avec leurs langues qu'avec leurs battoirs. — Egalement morceau de bois pour entraver les vaches, parce qu'il leur bat aux jambes.

Bayor, s. m., civière.

Bedeau, s. m., un imbécile, sens tout différent de celui du français, bedeau.

Bega, s. f., perche.

Begouti, adj., qui se sert de la main gauche.

Belatò, v. a., soupirer, désirer (bêler doucement, de *bèlò). L'an belatovan d'aise* dans le *Noël de Bourg* qui commence par ces vers :

Noié, Noié é vénu,
No faran la beurdifaille.

Belin, s. m., cabri ; *belina*, petite chèvre ; terme d'amitié qu'on adresse aux enfants.

Bêlo, v. a., bêler, pleurer crier.

Bénau, s. m. ; *béna*, s. f., benne. (V. p. 73.) *Benno*, s. f., le contenu d'une benne.

Benon, s. m., corbeille pour mettre le pain en pâte.

Bentou, adverbe, peut-être (et non bientôt, excepté pourtant à Châtillon-les-Dombes et à Saint-Trivier-sur-Moignans) ; à Trévoux, *bentoubin.*

Bequô (prononcez *b'co)*, v. a., baiser, s. f., becquée. (V. p. 78.)

Berou, s. m., voiture à deux roues; fém., *berouta*, petite voiture.

Beta, s. f., petite charrue; *bétutsi*, labourer avec la *beta.* (A Villeneuve (Ain), Guéreins, Trévoux, etc.)

Betcha, *betia* ou *bêcha*, s. f., becquée.

Betò (prononcez *b'to*), v. a., mettre; vieux français *bouter;* dans l'*Enrôlement de Tivan*, scène première : *butré.*

Betsé (prononcez *b'tsé)*, en patois francisé *bichet*, ancienne mesure pour le blé; c'était la quantité nécessaire pour ensemencer *na betséro.*

Betséro (prononcez *b'tséro)*, en patois francisé bicherée, ancienne mesure agraire de dimensions très variables; en lyonnais et à Trévoux, 12 ares 87 centiares; en Dombes et en Bresse (Villars, Montluel, Meximieux), 10 ares 55. En Bresse (Bourg, Chalamont, Montrevel, Pont-de-Veyle, Châtillon-sur-Chalaronne, etc.) on comptait par *coupées :* 6 ares 59. La coupée de Belleville-sur-Saône faisait 7 ares 25; celle de Thoissey, 7 ares 91; celle de Saint-Julien (Jura), 6; celle du Mâconnais et du Charolais, 3 ares 95; celle de Treffort (Ain), 7 ares 69, et celle de Pont-de-Vaux, 9 ares 61, etc. Ailleurs on comptait par *journaux*, *mesures*, *ouvrées*, *seytives.* V. les *Coutumes et Usages des étangs de Dombes et de Bresse*, par M. Truchelut.

Bétsi, v. a., mordre, mordiller en parlant du poisson qu'on pêche à la ligne : *Eh ben, meuz ami, bétsé-t-è?* Eh bien, mes amis, ça mord-t-il? — En patois francisé, ça biche-t-il ?

Bétsi, v. a., bêcher; à Trévoux, *biarçò;* à Guéreins et à Bourg, *berço;* dans le canton de Montrevel, *fousséro.*

Bevanda. (V. *Ropi.*)

Bi, s. m., ruisseau; d'où l'on a fait *bief*, mot employé dans le même sens.

Bia ou *buya*, s. f., lessive. *Bio*, v. a., lessiver.

Biau, *bella*, adj., signifie haut, grand. Un homme de haute taille est *biau;* un joli homme est *broveu.*

Biga ou *bigue*, s. f., pioche pour la vigne.

Bio, s. m., bouleau.

Biou ou *billou*, féminin *biouda*, vendangeur, geuse : *Quand dzétchain pete, en 1840, leu biou gognovon dé yon a dou fran pé dzeur, é, quand i portovon la béna su léz epalé, tra fran : lé bioudé étchan paya quinzé sou, leuz effan dé ein à di sou.*

Biqueu, s. m., on appelait ainsi à Couzon tout ouvrier étranger au pays; fém. *biquâre* et non *biqua*, s. f. qui signifie chevrette, biquette, ou qui a le sens de *pina.*

Bise, s. f., vent du nord.—Le vent du midi se nomme simplement *leu vè* ou *leu ven;* celui de l'Est *la traversa du matin;* celui de l'Ouest *la traversa du sâ.*

Biseu, *bisa*, adj., gris, grise.

Blintséï, v. a., défoncer un terrain.

Bloda, s. f., blouse, veste du dimanche : *Na bloda nouva*, une veste neuve.

Bloï, v, a., en Bresse; *bluï*, teiller le chanvre.

Blondouno, s. m., mélange de blé et de seigle.

Blossor ou *blossard*, s. m., renouée persicaire *(polygonum persicaria)*, plante très commune dans les fossés et terres humides.

Blouschété ou *blesette*, s. f. pluriel, ciseaux. *Blouschetò*, v. a., couper avec des ciseaux. — A Couzon, Anse, Villefranche, Trévoux, *dé cejau*.

Boaïnno (prononcez *boïain-no)*, v. n., se dit de fils inégalement enroulés sur une bobine, une toupie, un fuseau, et dont les tours chevauchent et débordent.

Bôba, s. f., moue, grimace. *T'o biau féré la bôba, t'ôbaieré;* tu as beau faire la moue, tu obéiras.

Boccon, s. m., poison; *embocconò*, v. a., empoisonner : *Il embocconé*, il sent bien mauvais.

Bofaron, s. m., petit crapaud noir des mares.

Boïa, s. f., jeune fille; se trouve dans l'*Enrôlement de Tivan* et dans la chanson la *Cozenasa*, mais ne s'emploie plus à Couzon, que dans un sens épigrammatique : Jeune beauté prétentieuse. — En Bresse, *boille*.

Boigni ou *boigne*, v. a., remuer; usité en Bresse : *I né pu po sé boigne*, il ne peut pas se remuer. — A Couzon, *budzi*.

Boisse, *boâsse* ou *boicha*, s. f., fagot d'herbes.

Boleguò, v. a., remuer fortement : *Dze n'étchain teu boleguò*, j'en étais tout ému. — En Bresse, *bolingo*, remuer, taquiner.

Bordèla, s. f., bressan, *bourdeille*, hanneton.

Bordon, s. m., cage portative à claire voie pour la volaille. En Bresse, *boidon* ou *boëdon*.

Borgnon (A), adv., à l'aveuglette.

Borla, s. f. (V. *Crôca* ou *Crôqua.)*

Borlò, v. n., moquer. (V. p. 78.) Ce verbe signifie aussi pleurer à haute voix, se lamenter, beugler. — En Bugey, *boueulà*.

Bornu, adj., creux, creuse.

Borron ou *borru*, s. m., âne. (V. p. 78.) — Paquet de paille destiné à lier le blé.

Borra, s. f., buse.

Borré, s. m., bure : *Leu caban de netreuz anchen étchan dé soledeu borrè*, les blouses de nos aïeux étaient de solide bure. — *A la tsandala leu borrè semblé dé tâla.*

Borreu, *borra*, adj., *borreu*, interjection. (V. p. 17 et 64.)

Borriau, s. m., bourreau ; d'où *borriaudò* ou *borriadò*, v. a., bourreler, tourmenter.

Borset, s. m. (V. *Fardzena.)*

Bossoir, s. m., le seuil d'une porte.

Botasse, en patois francisé boutasse, s. f., réservoir, généralement dans un jardin et pour l'arrosage.

Botchorda, s. f., fauvette ; désigne aussi un marteau à plusieurs pointes pour aplanir la surface des pierres de taille.

Botchu ou *batchu*, s. m., bateau réservoir pour conserver le poisson vivant.

Bôté, s. m., diminutif de *bô*, *bât* ; bourrelet qu'on

se met sur le cou ou sur les épaules pour porter des fardeaux.

Bouireu, s. m., beurre; *borri*, s. m., vase de terre où l'on met la crême avant de faire le beurre ; *borrire*, baratte ; *bouirò* ou *boro*, s. f., petit lait issu du beurre.

Bourrainna (prononcez *bourrain-na)*, s. f., gros nuage annonçant la pluie.

Bozon, s. m., diminutif de *merda*, mot qu'il serait superflu de définir. — *A-caca-bozon*, locution adverbiale : sur pied, les jarrets pliés. On dit plus élégamment *à croupeton.* — A Montrevel, *bouzon* s'applique à tout ce qui est petit et dédaigné.

Bramò, v. n., crier, pleurer : *Brâma bien, è pordze*, pleure bien, ça purge.

Brandevin, s. m., eau-de-vie, de l'allemand *brandewin;* ne se dit qu'en Bresse et en Beaujolais. — Dans le canton de Saint-Trivier-sur-Moignans on dit eau-de-vie, et *brandeveni*, s. m., désigne le brûleur de *gêne* et non l'eau-de-vie. *Y a dé brandeveni qué fan dé bien meillo eau-de-vie qué leuz ôtreu.*

Branlire, s. f., balançoire ; berceau suspendu.

Branlò, v. n., flâner. En Bresse, balancer, mouvoir.

Brâza, s. f., miette, petite quantité, un peu ; en Bresse, *bréza.*

Brazo, s. f., averse.

Brecola, s. f., chose sans importance. *Brecolò*, v. n., courir la pretentaine, vagabonder ; faire un travail insignifiant, pour s'occuper ; troquer un objet contre un autre ; en patois francisé bricoler.

Brecu, s. m., primevère dans les cantons de Trévoux et de Saint-Trivier. (V. *Coquemèla.)*

Breda ou *brida*, s. f., ruban de bonnet; en Bresse les jeunes filles portent des brides rouges; après le mariage, elles les prennent blanches et leur donnent le nom de *cornettes*.

Bredin, *bredena*, adj. qualif., niais, un peu idiot, usité surtout dans Saône-et-Loire.

Bregellie, s. m., tablier de cuir.

Brelat, s. m., râteau de bois sans dents pour écraser les mottes de terre. *Brelatò*, v. a., ameublir la terre à l'aide d'un brelat.

Brelo, v. a., remuer, bouger.

Brené, s. m., grapin.

Brequa, s. f., tranche plate de pain pour faire une tartine.

Breshon, s. m., cruche. (V. *Dita.)*

Bretaï, v. n., bégayer; bressan, *bretayé*.

Brétò, v. n. et actif, tourner, faire tourner.

Bretsi, v. n., heurter, broncher.

Bretselon, s. m., traçoir, instrument de jardinage. (A Guéreins, *béquella.)*

Brevi, s. m., barre de bois servant à porter les bennes.

Brindevelo, v. n., perdre son temps, lanterner (Guéreins, Belleville-sur-Saône).

Brioudi, adj. qual., polisson, tapageur. (V. p. 18.)

Brô, s. m., bourgeon; d'où *Brotchau* s. m., brotteau, bois de saule dans les îles: *brondjau* et *bronda*, s. m., branche; *brondaille*, s. f., jeune pousse, quel-

quefois broussaille. Tous ces mots, d'où vient aussi le français brouter, paraissent dériver du celtique.

Broncò, v. a., heurter.

Brotson, s. m., brindille; *brotsenò*, v. a., ramasser des brindilles, glaner.

Brouia ou *brouille*, en Bresse, plantes qui tapissent la surface des étangs et dont le bétail est très avide : *In étan brouïu vau dou prô; i norri vatsé é passon.* Les herbes qui portent le nom général de *brouille* sont la *festuca fluitans*, le fenouil d'eau ou ciguë aquatique, *phallandrium aquaticum*, et la renoncule blanche, *ranunculus aquatilis.*

Broveu, *brova* ou *braveu*, *brava*, adj. qual., beau, belle. (V. p. 18, note 2 : *Oh! la brova femèla!* oh! la belle femme!)

Broze, s. f., averse, à Montmerle, Chaneins, Saint-Trivier, Belleville, etc.; à Bourg, *na batrasse.*

Buchò, v. a., brûler les soies ou les plumes d'un animal, *buchò on caïon.* (Voir, pour la prononciation, p. 6.) En Bresse on dit *buglio.*

Buge, s. f., bauge; de *bos*, bœuf.

Bugne ou *begne*, s. f.; plur., *begné*, beignet.

Buza ou *buja*, écurie des bœufs et des vaches; celle des chevaux s'appelle *écurie;* celle des porcs *sô* ou *seu*, de *sus*, porc. — *Buza*, à Trévoux, fiente de vache ou de bœuf; *Bôza* à Saint-Trivier-sur-Moignans.

C

Caban, singulier masculin, blouse, roulière.

Cabourna, s. f., maisonnette de pierres sèches. *S'è plò su la montagne, on n'é po fotcha d'ava na cabourna pé sé forro à l'assouta.* — A Montmerle, à Chaneins, à Saint-Trivier, *cadola*.

Cabouta, s. f., sabot, en Bresse; près de Montrevel, *sabout*. On dit aussi *Cabeux*.

Cabra, s. f., chèvre; *cabri*, singulier masculin, chevreau. (V. p. 73.)

Cabrou, s. m., écrevisse. En bressan, *cambrou*.

Cacò, v. a. (V. p. 77.)

Cadala, s. f., remise couverte en paille.

Cadetta, s. f., dalle. (V. p. 73.)

Caffa, s. f., poche, en Bresse; à Couzon et à Poncin en Bas-Bugey, on dit l'inverse, *facca*.

Cafi, adj. qual., garni, plein : *Leu tsemin étchan cafi dé fraizé.*

Caillat, s. m., lait caillé.

Caïon, s. m., porc; *caïa*, s. f., truie; *qué grou caïon!* — *Caïoni*, s. m., le berger chargé des porcs.

Cajau, s. m., vessie; bressan, *conlia*, s. f.

Calamor, s. m., en Dombes, brochet de moyenne grandeur.

Caletre, s. f., maillet de bois; *caletsi*, marteler le chanvre.

Caleto, v. a. (V. *Colo.*)

Calò, v. a., glisser en dessous, mettre à l'abri;

étymologie *còla*, cale, abri; d'où La Calle en Algérie et probablement Calais. — Par extension, celui qui est à l'abri du besoin : *Y et in omeu bien calo*, c'est un homme riche.

Calôta, s. f., soufflet, giffle. — *Calotto*, v. a., souffleter.

Camion, s. m., fromage blanc délayé.

Campana, s. f., cloche. (V. p. 78.) Prononcez *campan-na*. — On dit aussi *chiotze* ou *gliousse*.

Cancouarneu, s. m., hanneton.

Canò, v. n., faiblir, se dérober lâchement; contraction de *caponò*; en patois francisé, caner.

Canquemella, s. f., espèce de champignon vénéneux.

Canu, s. m.; fém., *canusa*; tisseur, tisseuse; peut-être de *canna*, *cannetta*, bobine creuse à l'intérieur autour de laquelle s'enroule la soie.

Capon, adjectif, lâche; *capono*, v. n., faiblir. (V. p. 18.)

Caquelion, s. m., petit tonneau.

Caraï, v. a., jeter, lancer : *Caraïe mé dé bou pé la fenètra*, jette-moi du bois par la fenêtre. En Bresse, *cartò* ou *catto* : *Cate mé dé beu pe la fenétra*. — En Dombes, *carreyer*, transporter dans un char.

Carcan, s. m., vieux cheval, rosse.

Carcassi, v. n., tousser constamment ; à Bourg, *carcavalo*.

Çarcheu, s. m., cercle.

Carmintran, s. m., carnaval; étymologie, *carême entrant*. *Cheu qué fan leu carmintran né fan pô tui la carainma*.

Carne, s. f., viande. (V. p. 74.)

Carra, s. m., en Bresse, garçon déjà fort, commençant à travailler.

Carron, s. m., carreau de brique; *carreno*, v. a., carreler; *caronnire*, s. f., fabrique de carreaux et de tuiles. — Carreau de vitre se dit *carriau*.

Câsi (sé), v. n., se taire; bressan, *sé caje*. *Caje-té*, tais-toi. Dans *Tivan*, act 1er : *Coiso-vo*, taisez-vous.

Casse, s. f., poêle; *casseta*, s. f., casserolle.

Casson, s. m., plate-bande : *On casson dé poueur*.

Catié, v. a. (V. *Dégatie*.)

Cato. (V. *Caraï*.)

Caton, s. m., agglomération restée sèche dans de la farine insuffisamment délayée.

Catrouille, s. f., en Bresse, pomme de terre.

Catrouilli, plante de pommes de terre; *catrouillire*, terre ensemencée en pommes de terre.

Catson, s. m., noyau ; à Trévoux, *sarniou* ; dans le canton de Saint-Trivier-sur-Moignans, *sournion*.

Cavala, s. f., cavale est le seul mot usité pour jument. — *Sé cavalò*, v. refl., se hisser à cheval sur un mur, sur une branche d'arbre : *lé vatzé sé cavalovon*, c'est-à-dire se hissaient les unes sur les autres de leurs jambes de devant; étymologie *caballus*, cheval, dans la basse latinité.

Cavet, s. m., *caveta*. s. f.; on appelle ainsi en Bresse les habitants du Revermont, et en Dombes les vignerons du Lyonnais.

Cejau, s. m. plur., ciseaux; en Bresse, *blochettes*.

Cempôta, s. f., un baril de cent pots, environ cent litres ; en Bresse, *na feilletta*.

Ceni, s. m., pinson.

Cevire, s. f., civière; à Couzon, *bayor*. — *Ceveria*, brouettée.

Cevolé, s. f., usité seulement au pluriel, ciboule.

Cezampa, s. f., bise.

Chado ou *sado*, s. m., en Bresse, cheptel.

Chaio, v. a., sarcler. (V. *Saillo.*)

Chala, s. f., en Bresse, chaise; à Couzon, *sella*.

Chamorra, s. f., en Dombes, purée épaisse de courge, de pommes de terre, etc.

Chénévou, *chevenou*, s. m., chanvre. (V. *Tsénéveu.*)

Chereta, s. f., *sereta*, scie, usité seulement en Bresse; à Ars, Villeneuve, etc., *sarta*, qu'il ne faut pas confondre avec *tsacréta*, charrette.

Cheti, *chetite*, adj., autour de Bourg, hargneux, querelleur, avare; ailleurs chétif, misérable, mal portant.

Cheuma ou *Sôma*, s. f., ânesse.

Chi, *cha*, *ché*, pronom démonstratif, ce, cette, ces. (V. p. 26 et, pour la prononciation, p. 6.)

Chiapon ou *cliapon*, s. m., sabot d'un porc.

Chiavalire, s. f., à Bourg, *prechereta*, vrille en patois francisé, percerette.

Chintre, s. f., chemin ou simplement espace non cultivé à travers les terres ou entre les cultures et la haie; *chintrii*, garder les vaches dans les chintres.

Chioppa, e. f. (prononcez comme le *ch* allemand dans *reichlich*), jambe; en Dombes, *choppa*. — D'où en français chopper, heurter du pied et achoppement.

Chique, *chaque*, pron. démonst., celui-ci, celle-ci. (V. p. 6, 26, 72.)

Choua, s. f., grosse corde à lier sur une voiture le foin, le bois, la paille, etc.

Coiré, v. a., cuire. (V. p. 47.)

Coiti (sé). v. n., se hâter. Dans *Tivan*, scène v, *Né vò coitié po tan*, ne vous hâtez pas tant.

Coiti, s. m., fourreau dans lequel les faucheurs tiennent leur meule à aiguiser.

Coleu, s. m., passoire pour le lait.

Colò, v. a. et neutre, couler, glisser : *Se colò su la yatse*. (V. p. 39.) En Bresse, *se caléto*. (V. *Gû*.)

Cologne, quenouille, s. f., *lé cologné pôsson de môda*, les quenouilles passent de mode.

Comagnin (A), adv., sur l'épaule : *Portò in effan à comagnin*.

Comolieta, s. f., instrument en fer à deux crochets pour porter les marmites ; on dit aussi *sarvinta*.

Concheu, *concha*, adj., gonflé, ée ; *conchò*, v. a., gonfler (italien, *goufiare*).

Cougneu, *cougna*, adj., paresseux, pauvre, misérable ; à Bourg, obséquieux, chien couchant.

Conlio, prononcez *con-yò*, v. a., lapider, cribler de pierres ; même sens qu'*abladzi*. *A chi qué conlié* (ou plutôt *con-yé*), *sé la pira li tsé su leu nô, è y est ben fa*.

Conzière, s. m., amas de neige à Reyrieux ; *concire* à Bourg : du lat. *congeries*.

Copo ou *coupée*, s. f. (V. *Betséro*.)

Copon, s. m., assiette creuse ; se dit en Bugey (à Hauteville) ; de coupe.

Coquo, v. a., baiser.

Corati, adj., coureur, inconstant ; cochon non

destiné à l'engraissement; en patois francisé, couratier.

Corato, v. n. et actif, vagabonder, poursuivre, parcourir.

Corgnolon, s. m., ou *corgnoula*, s. f.; en bressan, la *corgneula*. l'œsophage.

Corla, s. f., courge, gourde; bressan, *creda;* d'où les verbes *corlò*, *corlassi*, boire à pleine gourde.

Corò, s. f., poumon.

Côrré. (V. *Queri.)*

Cortau, s. m., petit doigt du pied (court, courtaud); en Bresse on dit *lou guinguin*.

Corti, s. m., cour. (V. p. 78.); en Bresse, *lou curtil* désigne le jardin.

Cotreta, s. f., garniture de lit d'enfant. (V. *Cutron.)*

Cotreu ou *couatreu*, s. m., soc de charrue, matelas de plumes.

Cottâria, s. f., longueur de bras d'un fil; probablement de *cottair*, s. m., réunion de femmes qui cousent... et causent sur la porte de l'une d'elles. La *cottaria* exprime ce qu'on peut user de fil dans une séance de *cottair*. Etymologie : *Cudré en plin air*, coudre en plein air.

Cottevè, s. m., nuque; à Anse, Trévoux, Ars, etc., *cottion*.

Cou, s. m., fois. En Bresse, *co;* ainsi dans l'*Enrôlement de Tivan*, poëme bressan de Brossard de Montanay (1675), on lit :

A de co qu'on n'y va rin qué l'edie é lo ciar.

Coua, s. f., queue; bressan, *cova*, d'où *covatò*,

remuer la queue. Ainsi dans l'*Enrôlement de Tivan*, scène II : *La balenna venivo covatan.*

Couâcha, s. f., couvée ; en Bresse, *na couacha de pezins*, une couvée de poussins. — *Couâché* ou *couâchi*, faire couver.

Couaveu, s. m., balai ; en Bresse, *ran*. De *couaveu* on a fait le verbe *couavi* que les Bressans remplacent par *affetie*. Ainsi à Couzon on dit : *Prin leu couaveu é va couavi ;* en Bresse : *Prin lou ran é va affétie.* — En Bugey on dit également *on couava*, quoique le verbe soit *affatio.*

Coucou, ou *cocu*, s. m., et *coquemella*, s. f., primevère. *La vra coquemella n'a qu'ina cheur pé pécou ; u printen seu drôleu motset canari s'épandon su l'arba qué comencé a vardaï, uteur de Lyon é su lé barmé dé Sôna ; mé en Dombé, passo Velor, on n'en trouvé dzin mé.* La véritable coquemelle n'a qu'une fleur par pédoncule ; au printemps, ses jolies touffes jaune canari s'étalent dans l'herbe qui commence à reverdir, autour de Lyon et sur les rives de la Saône ; mais en Dombes, passé Villars, on n'en trouve plus.

Couercheu, s. m., couvercle.

Couerta ou *couarta*, s. f., couverture.

Cové, s. m., chauffe-pieds.

Cozi, adv., quasi, presque.

Cramailla. (V. *Ecramailla.)*

Crâpa, s. f., crèche.

Crappa, s. f., grappe du raisin après le pressage ; *gène*, marc.

Crassu, *crassusa* ou *cressusa*, adj., lâdre, crasseux.

Crâzuer, s. m., lampe, en bressan, *cruijeu*, *craju*, *crozé*.

Creneco. (V. *Crinsi*.)

Crépé, s. f. plur., pissenlit.

Creteu, s. m., vipère; ne se dit guères qu'en Bresse; à Couzon on dit *on vipéré*, s. masc.

Crié, s. m., berceau; bressan, *cre*; anglais, *cradle*; en Bugey, *on bri*.

Crinsi, v. a., brûler une étoffe, roussir. *E sin leu crinsi*, cela sent le roussi; en Bresse on dirait *è sin lou creneco*.

Criò, v. a., appeler.

Crô, s. m., corbeau. (V. *Groilla*.)

Crocon, s. m. (V. *Brequa*.)

Croqua, s. f., bosse, blessure. *Il é tchou su lé cadété é s'é fa na groussa crôqua u fron*; on dit aussi *borla*.

Crosa, en patois francisé, crase, s. f., fond d'une faille, partie basse d'un terrain en pente.

Crossi, v. a., bercer; à Trévoux, *crossou*, berceau. (V. *Crié*.)

Croupeton (A), adv., baissé, replié sur ses jarrets.

Crui, s. f., croix; *crui* ou *corena de saint Barnod*; (à Bourg, de saint Barnabé), arc-en-ciel.

Cruire, s. f., coquille de noix, de noisette.

Curiu ou *queriu*, adj., désireux.

Cutre, s. f.; *cutron*, s. m., coussin; en Bresse, *cœutre*, prononcez *queutre*.

Cutson, s. m., tas, amas.

Czena, *czeni*. (V. *Quezena*.)

D

Dainche, adv., en Bresse, ainsi.

Dar ou *dâ*, singulier masculin, faulx ; en Bugey, *fauci* ou *fiaci* ; à Montmerle et à Saint-Trivier-sur-Moignans, *na docille*.

Darbon, s. m., taupe ; *darbonire*, galerie de taupe, taupinée.

Dardô, v. n., se sauver en dressant la queue et les oreilles avec effroi ; se dit des vaches : *lé vatsé dardon, leu tavan lez an pequo.*

Darri, adverbe, derrière.

Darri, darrire, adjectif, dernier, ière. (V. p. 18.)

Dasteu, adv., bientôt ; dans *Tivan*, scène IV, d'*assitou*.

Davant, prép., devant.

Davanti, s. m., tablier à bavette ; en Bresse, *on déventi* ; en Dombes, à Reyrieux, *on branla-li-devant* : à Guéreins, *on fedò*.

Davogné, s. f., prune.

Davreti, adv., en Bresse, habituellement.

Dé ou *din*, prép., dans. *Dedè*, adv., dedans.

Débarfoï. (V. *Barfoïu.*)

Déblondo, v. a., ôter les branches d'un arbre ou les feuilles d'une branche.

Débrego, v. a., déchirer ; à Bourg, *dévoro* ou *dévouro* ; à Marboz, *brijo* ; en Bugey (Hauteville) *degando*. Dans *Tivan*, scène X, *debryô : Vo mé débryo tota !*

Décapeilli, v. a., démêler le fumier pour l'éparpiller.

Décati, s. m., démêloir. — A Trévoux, *décategni*, *décotina*; en Bresse, *décategna*, v. a., peigner avec un grand peigne. — On dit aussi *décati*, démêler la laine d'un matelas.

Deciza, s. f., descente, du latin *descendere*; ne s'emploie qu'en parlant des bateaux : *Féré na déciza*, faire une tournée sur la rivière.

Défou et *dihôr*, adv., dehors. (V. p. 74 et 98.)

Déjingogno, v. a., disloquer, désarticuler.

Dégabagnò, v. a., dénigrer ; bressan, *dégargagne*.

Dégatii, v. a., chatouiller. Dans *Tivan*, on trouve, scène IV : *I son prou gatilleu*, *chez uti*, ils sont fort chatouilleux, ces outils.

Dégobii, v. a., vomir ; en Bresse, *degabo*.

Délà, adv., là-bas.

Delon, *demor*, *demacreu*, etc., s. m., noms des des jours de la semaine. (V. p. 77.)

Dépecolo. (V. *Pécou*.)

Dépeilli, v. a., défeuiller l'épi du maïs.

Deplaï, bressan, *dépleïe*, v. a., dételer les bœufs; l'inverse d'*applaï*.

Déquegna, adj. des deux genres, dénourri, un gourmand, un sybarite.

Derrapo, v. a., détacher, arracher, l'inverse d'*arrapo*.

Derato, v. a., dégourdir ; même mot, adj. des deux genres : *Fouiré com'on dérato*, *com'ina dérato*, courir comme un fou, une folle.

Dérontré, v. a., défricher. (V. p. 47.) En Bresse,

on dérontay, terre fraîchement défrichée ; à Villeneuve, Ars, etc., *déviarro ;* à Reyrieux, *devierri.*

Derrieu, adv., de suite. (V. p. 60.)

Désandé, adv., tout de suite.

Désémo ou *désaimo*, v. a., épouvanter (étymologie : *dé* exprimant sortir de et *aimeu.)*

Despeto ou *disputo*. v. a., gronder, injurier.

Déssempii, v. a., mettre en désordre, en loques; se dit des vêtements : *Il è teu dessempïa.*

Dessodò, v. a., surprendre, prendre à l'improviste; bressan, *dessoudò* ou *desaimò.*

Détréi, v. a., sevrer.

Détrô, s. f., grande hache, cognée.

Deutô. v. a., enlever, ôter ; le contraire de *beto.*

Dévalo, s. f., descente ; *devalo*, v. n., descendre : à rapprocher du v. français avaler ; seulement l'étymologie de ce v. *ad vallem* est plus judicieuse que celle du v. patois *de valle.*

Déveri, v. a., le contraire de *veri ;* voir ce mot.

Devougré, v. a., en Bresse, égrener le maïs.

Dezé, s. m., pointe d'un aiguillon.

Dita, s. f., cruche dans laquelle on porte à boire dans les champs; en Bresse, *on bresson*, s. m.

Djomainne (prononcez *djomain-ne)*, s. m., dimanche ; bressan *diomainne ;* du latin *dies dominica*, jour du Seigneur.

Doïa ou *doie*, s. f., en Bugey, source, avec et y compris le bassin qu'elle forme avant de s'écouler.

Douré (sé), s'affliger ; de l'italien *duolersi.* Dans *Tivan*, scène Ire : *Voiti-vô, zé mé dou dé labourò la terra.*

Douva, s. f., berge, et aussi tas de terre.

Dreuzi, *dreutselli*, s. m., juchoir; à Thoissey, *deutio*.

Drôleu, *drôla*, adj. qual., joli, e. (V. p. 18.)

Duella, s. f., ridelles du cuvier; bressan, *duallé*.

Duer, s. m., deuil. *Féré leu duer*, porter le deuil.

Dzala, s. f., boue qui s'attache au bas des vêtements : *Liva don ta rôba, té pren la dzala!*

Dzardin, s. m., jardin. (V. p. 81.)

Dzarlô; à Trévoux, Ars, etc., *dzarleu*, s. m., seau en bois.

Dzé, pron. pers., je ou nous. (V. p. 23 et suiv.)

Dzero, v. a., jurer et plus souvent blasphémer. (V. *Sacraë.)*

Dzerla, s. f., cuvier; bressan, *bere* ou *brayo*, s. m. *Quan on fa la bia, on la trempé dé na dzerla;* en Bugey (Hauteville) *saoudzeu*.

Dzin dé, point de, aucun. (V. p. 21.)

Dzingo, v. n., remuer, gigoter; d'où *gigue*, danse anglaise?

E

Echali, s. m., passage étroit et élevé dans une haie.

Echappeu, *échappa* (prononcez comme le *ch* allemand dans *reichlich)*, adj., sauvé. (V. p. 6 et 78.)

Echiappo, v. a. (prononcez comme le *ch* allemand dans *reichlich)*, fendre, mettre en éclats; à Ver-

jon, *elliapo* ; même sens à peu près qu'*étélo*. — Ne pas confondre avec *etsapo*, échapper.

Ecossou, s. m., fléau à battre le blé ; en Bresse *écocheu*, de l'ital. *scuotere;* d'où *écore* ou *équeure*, battre au fléau. *Scossa*, s. f., secousse. (V. p. 79.)

Ecramailla, v. a., écraser. Dans un vieux Noël bressan, le diable s'approche de la crêche pour voir l'Enfant Jésus :

San José dé sa varlopa
Li foti na bardoilla
Qu'el en avé, la salopa (la sâle bête)
Lou groin tot écramailla.

Egrou, s. m., héron.

Eja, adj., aisé ; *moléja*, malaisé ; même désinence au fém. qu'au masc.

Eloidi, v. n. unipersonnel, faire des éclairs : *Ey éloidé, èy eloidové;* en Bresse, *élédo* ; ce mot manque en français.

Embeulo, s. f., une forte poignée, ce qu'on peut tenir avec les deux mains.

Emboï, v. a., embarrasser, gêner, faire perdre du temps : *I neuz embôié!* A Ars et aux environs, *abouyé*.

Embordi, v. a., éparpiller le fumier.

Emeu, s. m., esprit, adresse ; sans doute du latin *anima*. Voici un proverbe dont j'ignore l'origine : *Sé té n'o dzin d'émeu, va-t-in n'en queri à Trévu*, si tu manques d'esprit, vas en chercher à Trévoux.

Enboio, encoblo, engnorso, ensorbéïa. (V. *Incoblo, ingnorso*, etc.)

Ençaplò, v. a., battre une faulx pour l'aiguiser; de *tsaplò* ou *çaplò*.

Encorri (S'), se sauver, en vieux français s'en courir, dans Lafontaine, le *Savetier*.

S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus.

Endourcé, s. f. pluriel, les à-dos par côté d'une voiture; ceux placés en arrière s'appellent *adeu;* ceux en avant *etiebta*.

Engolura, en patois francisé engoulure, s. f. En Bugey, diminutif de gorge, défilé, avec chemin creux.

Engreleu ou *ingreleu*, s. m., houx; bressan, *egrelò*.

Entepeno, adj., enrhumé du cerveau.

Epanto, v. a., étonner, épouvanter; d'où peut-être le mot néo-français épater. Espagnol, *espantar;* ainsi dans Yriarte (fable : l'*Ecureuil* et le *Cheval) :*

Sènor mio,
D'ese brio
Ligereza y destreza
No me espanto,
Que otro tanto
Suelo hacer y acaso mas.

Epanto s'emploie aussi comme adjectif, épouvanté, ée.

Epargoutò, v. a., en Bresse, arracher avec une pioche les pieds de maïs.

Eparmò, v. a., épargner, de l'ital. *risparmiare*. *Etaugi* a aussi le même sens.

Eparron, s. m., *épara;* s. m., bâton avec lequel on serre les cordes d'une charrée de foin.

Epeilli, v. n., éclore en parlant des oiseaux et aussi des fleurs : *Leu blo son épeilla.*

Equevillé, s. m., toujours au pluriel, balayures.

Essartò, v. a., piocher ; en Bresse, *courço.*

Essego, v. a., tirer à qui jouera le premier ; l'équivalent manque en français.

Essubli ou *essublo*, v. a., oublier.

Essui, *essuite*, adj., sec. (V. p. 18.)

Etachetta, s. f., petit clou à large tête dont on garnit le dessous des sabots.

Etampa, s. f., étai, étançon ; *etampò*, v. a., soutenir, étayer.

Etarni, v. a., faire la litière dans une étable, du latin *sternere*, étendre (de la paille).

Etchoula, s. f., tuile ; à Trévoux, Thoissey, etc., *étioles ;* à Montrevel, *tiella*, etc.

Etelle, s. f., fragment de bois. D'où *étélò ;* v. a., mettre du bois en *ételles*, le fendre.

Eteu ou *itou*, adv., aussi. — Proverbe : *L'aimeu est ina londze pachince*, *leu mariadzeu eteu*, le génie est une longue patience, le mariage aussi.

Etre. (V. *Aitre.)*

Etreubla, s. f., terre après la moisson, jachère. — *Etreublon*, s. m., partie de la tige du blé, orge, etc., qui reste après la moisson.

Etrobleu, s. m., écurie.

Etsandré ; à Trévoux, Villeneuve, etc., *échindre*, v. a., réchauffer.

Etsapli, s. m. enclume ; de *tsaplo.*

Evarvelo, v. a., mettre en mouvement : *Evarvélo leu ver.*

Evinto (S'), se détériorer au contact de l'air : *Vtcha na boteuille mo boutcha, élé va s'évinto.*

Evoladzeu, s. m., en Dombes, période pendant laquelle les étangs sont en eau ; l'autre période se nomme l'*assec*.

F

Fâ, s. f., foi : *Il é teut à la bena fà*, il est tout sans façon, ou tout simple.

Fan, s. f., faim.

Faqua, s. f., poche ; en Beaujolais et en Bresse, *cafa ;* Meximieux, *caféta ;* italien, *tasca.*

Fardzena, à Bourg *farda*, s. f.; à Anse, Ars, Villeneuve, etc., *borset*, s. m., besace, pannetière.

Farenò, v. n., achever de mûrir (en parlant des fruits); *farenire*, bahut pour la farine; cachette où l'on place des fruits pour les faire mûrir.

Faron, mèche, s. f. : *Lévò le faron du crazuer*, relever la mèche de la lampe ; à Villefranche, *motse.*

Farrato, v. a., ferrer le chanvre.

Farrou, s. f., verrou ; du latin *ferrum.*

Fati, s. m., gésier, en parlant de la volaille ; bressan *pati.* A Ars, Montmerle, Belleville, *fatire*, poche, de tablier ou d'habit.

Fauta ou *fôta*, s. f., quelquefois faute, plus souvent besoin : *Ant-i pô fôta dé mâ?* n'a-t-on pas besoin de moi ?

Faya, s. f., brebis. — *Faya* signifie aussi une

faille, large fente ou crevasse d'un terrain; à Montrevel, petit tas de fumier.

Fececoua, s. f., forficule ou perce-oreilles; du lat. *fissa cauda*, queue fourchue; en Beaujolais, *fortsecoua*.

Fedo, s. m., tablier. (V. *Davanti.*) *Fedélo*, s. f., charge d'herbes contenue dans un tablier.

Fedzeu, s. m., foie; bressan, *feyou*; en Beaujolais, *feyeu*.

Felet ou *felaton*, en patois francisé filet, filaton, s. m.; en Dombes, petit brochet de la grosseur d'un doigt.

Femétsi (on dit aussi *pessigni*), v. n., pleuvoir faiblement. A Chaneins, *i femessé* pour il bruine; à Sainte-Euphémie, *i femassé*; ailleurs *é brouillasse*.

Femi, s. m., fumier; — *femero*, s. f., purin; — *femò*, v. a, ou v. n., *fumer*; — *femire*, s. f., fumée. (Ce dernier mot est peut-être le seul en *ire* qui ne fasse pas *ère* en français, comme font *ovrire*, ouvrière; *bardzire*, bergère; *ledzire*, légère, etc. V. p. 93.)

Féna, s. f., femme; le mot patois et le mot français viennent l'un et l'autre du latin *femina*; le premier a gardé l'*n* et laissé l'*m*; le second a gardé l'*m* et laissé l'*n*. (V. la note 2, au bas de la p. 86.)

Feur ou *fueur*, s. m., four; d'où *fornaï*, bressan *fornaïé*, cuire au four. — *Fournacha*, feu en plein air pour brûler les mauvaises herbes. — *Fayeu*, s. m., feu de la Saint-Jean. Celui du jour des Rois s'appelle *Bodire*, et celui du premier dimanche de carême *Fauilla*.

Feur-a-tchau, s. m., four à chaux; beaucoup

plus employé comme adjectif : dépensier, noceur, qui brûle son argent et sa santé comme un four brûle la pierre.

Fiadzoula, s. f., haricot ; allem. *fisole ;* bressan *fafieula ;* en Beaujolais, *fiadzule*, et en Dombes, *fiadzula ;* du latin *phaseolus*. (Ce mot aurait dû figurer dans la page 73; je l'ai oublié, ainsi que beaucoup d'autres.) — Le français *flageolet* aurait-il la même étymologie latine, ou ne serait-il que le résultat de la définition drôlatique du haricot : « musique du pauvre ? » Je laisse à d'autres le soin de creuser ce problème délicat.

Fiarda ou *fiorda*, s. f., toupie : *Na fiorda bien lancha dremé en veran, bésondé, pi trebié é s'esbegné :* Une toupie bien lancée dort en tournant, ronfle, puis trébuche et s'échappe.

Fillòtreu, s. m. ; *fillotra*, s. f., gendre, bru (autre fils, autre fille).

Fin ou *fain*, s. f., fin; d'où *feni*, v. a., finir ; en Dombes on prononce *fan; fain*, s. m., *foin*, d'où *faënno*, faire les foins ; en Beaujolais, *fan* et *fenarié*.

Fintouma, s. f., fantôme, mannequin posé dans les champs pour effrayer les oiseaux.

Fivéza, s. f., fougère ; bressan, *fiœuze*.

Flô, s. m., nœud; Beaujolais, *floc*. — *Floquet*, s. m., nœud de rubans.

Flôtta, s. f., petit écheveau.

Foliéta, s. f., petit pot à anse pour mettre du vin. — *Feliéta*, futaille d'un hectolitre et quelques litres.

Foua (prononcez *foâ)*, de l'italien *fuoco*, s. m., feu. — La foi, s. f., se dit *la fâ*.

Forma, s. f., fromage.

Formeron, s. m., grosse hirondelle noire des mers qui, en compagnie des mouettes et par des étés très chauds, s'avance jusque dans la vallée de la Saône, à l'époque des moissons. Mon collaborateur et ami M. Berthelon, qui a connu Joseph Autran, me rappelle que le *formeron* est l'alcyon chanté par le poëte marseillais :

Lorsque le souffle de l'orage
Sur les blancs contours de la plage
Roule la vague en tourbillons,
J'aime à venir sur cette rive
Ecouter votre voix plaintive,
Alcyons, tristes alcyons.

Du bord de ces grèves, couvertes
De sable humide et d'algues vertes,
Longtemps je vous poursuis de l'œil :
Hirondelles de la tourmente,
Qui, sur la mer sombre et fumante,
Voltigez d'écueil en écueil.
.....

Dans leurs nids d'algues et d'écume
Reposent, frêles et sans plumes,
Les tendres fruits de votre amour ;
Et quand l'onde au loin vous repousse,
Ils usent leur voix faible et douce
A réclamer votre retour.

Mais, comme aux derniers jours d'automne,
Les feuilles que l'arbre abandonne

S'en vont roulant sur les sillons,
Tels au souffle du vent qui passe
Vous disparaissez dans l'espace,
Alcyons, tristes alcyons!

Foron, s. m., frangipane.

Forrò, v. a., mettre : *On t'é-te forrò ?* où t'es-tu mis ? En Bresse, *fourrò*. — *Forò*, avec *r* prononcé comme le *th* anglais (v. p. 4), v. a., *forer*, percer. (V. un exemple au mot *Grou.)*

Fosserò ou *foussero*, v. a., bêcher; à Chaneins, *barso*.

Fotu, *fotua*, adj. (V. p. 18.) — En Dombes, *foutu*.

Fouire, v. n., courir. (V. p. 47.) — *Fouire apré*, poursuivre; à Chaneins, *cori*.

Fourjò ou *fourzò*, v. n., grandir, se fortifier : *Leu popon frouze bien, la norrece è brôva;* en Bresse, *froze;* on dit aussi *profito*.

Fran, adv., précisément, absolument : *Fran à la cema*, tout à fait à la cime.

Fregon, s. m., bûche; *fregono*, v. a., tisonner; Bresse, *fregouno*.

Fréjo ou *fréso*, s. f., mélange de pain et de lait caillé.

Frejoula, s. f., thym; en Beaujolais, *frezolet;* en Provence, *frigoula*, qui a donné son nom à l'abbaye de Frigolet (dont j'ai chanté le siège héroïcomique).

Frema, s. f., frime, faux semblant; du latin *forma;* en patois francisé frime.

Fremïi, Dombes *fremié*, v. n., éprouver une

démangeaison comme celle que causerait une invasion de fourmis : *Teu leu côr mé fremié.*

Frepa, s. f., franges de bœufs ; n'est guère employé qu'au pluriel *frepé.*

Frequétà ou *friquéta*, s. f. et adj., coquette.

Freson, s. m., copeaux fins de menuisier ; boucle de cheveux ; d'où *fresi*, v. a., friser.

Fricot, s. m., plat de viande ; s'il n'y entre pas de viande on dit *pedance.*

Fromaille, s. f., dragée ; en Dombes centrale, *fremeille.*

Fromodi ou *fromodjé*, v. a., nettoyer une écurie.

Frouille, s. f., fraude ; *frouilli*, v. a., frauder ; *frouillon*, s. m., fraudeur. Tous ces mots ont droit de cité à Lyon, Villefranche, Bourg, dans le langage populaire.

G

Gabélau, s. m., escabeau, du latin *scabellum* (oublié à la page 75).

Gaboï, v. a., pétrir, écraser. D'où *gabôïe*, s. f., boue ; bressan, *gabouille.*

Gadrouba, s. f., armoire à deux portes (sans doute de garde-robe). — L'armoire à une porte s'appelle *armée.*

Gaicher, v. a., en Dombes, *gache* ; en Bresse, patauger dans l'eau ou dans la boue.

Galavor, adj., voyou, fainéant, propre à rien ; en Beaujolais, *galvoudi.*

Gandouze, s. f., ce qu'on extrait des lieux d'aisance; d'où *gandouzi*, s. m., manœuvre qui s'occupe de ces matières, et *gandouzò*, v. a., les transporter, les répandre sur les prés ou ailleurs. — A Feillens, Manziat, etc., *margane*.

Ganepeu, *ganepa*, adj., sale, sans soin : *Ah! ganepa, avisa don comé te t'aigué!* étymologie gâcher et nippe.

Garcenire, adj. ou subst. fém., fille qui est toujours avec les garçons, ou qui a des manières trop masculines. De là probablement *gorça*, diminutif pour la longueur du mot, mais augmentatif pour le sens. (V. p. 19.)

Gargotò, v. a., boire souvent; d'où *gargota*, caboulot, auberge borgne, et *gargoti*, *ire*, en patois francisé gargotier, ière.

Garrô, s. m., gros bâton, trique, d'où le français a fait garotter. — Il a pour diminutif *garratson* ou *garratchon* : *Té vu pô obaï? gora le garratson!*

Garuda, s. f., grosse guêtre, savate; d'où l'adjectif *garudi*, *garudire*, traîneur de savate, malpropre. (V. p. 19.) — En Bresse, *gareuda*.

Gaubeu, *gauba*, adj., gauche. (V. *Begouti.)*

Gaudé, s. f., pluriel, gaudes, bouillie de farine de maïs; du latin *gaudium*, joie, plur. *gaudia*, parce que les gaudes sont la joie des Bressans (je donne cette étymologie pour ce qu'elle vaut; on la trouvera probablement plus ingénieuse que vraisemblable). — En Bresse, *pò;* en Piémont, *polenta*.

Gaunò, v. pronominal, habiller, ajuster : *Qué t'é don mô gauno!*

Gicha, *zichà* ou *dzichà*, s. f., jet de seringue. *Gichò*, *zicho* ou *dzicho*, v. n., jaillir avec force; en patois francisé, gicler; dans le sens actif, lancer avec force. — *Dé gicha* ou *dé dzicha* (à Marboz *dé zeffa)*, adv., comme un jet de seringue, horizontalement. (V. la lettre O.)

Gnafreu, *gnafron*, s. m., savetier. — Sur la scène populaire lyonnaise, *Gnafron* personnifié est le camarade habituel de Guignol.

Godèla, s. f., blé à épi carré.

Gognan, *gognanda*, adj. qual., paresseux; dans *Tivan*, sc. x, *gonin*, niais, encore usité dans ce sens en Beaujolais.

Goifon, s. m., goujon.

Gôla, s. f., gueule. (V. p. 78.) — *Golet*, s. m., trou. — *Gueulò*, v. n., pousser les hauts cris.

Gôpian, s. m., employé d'octroi, rat de cave. — Ce mot vient probablement du grand nombre de ces employés originaires de Gap ou des Hautes-Alpes.

Gor, s. m., goufre dans une rivière, l'endroit où l'eau est profonde et dormante : *Méfia-té du gôr*, *té vé enfonço !*

Gorça ou *garce*, s. f., femme de mauvaise vie ; ce mot est réputé malhonnête et grossier ainsi que son synonyme *puta*.

Gorna ou *grema*, s. f., grain de raisin. — *Dégorno*, v. a., faire tomber les grains.

Goy, s. m., couperet pour couper et hâcher la viande, les herbes, etc.; *goya*, *goyôrda*, s. f., serpe, serpette : *Na goyorda est ina groussa goya.* — En

Bresse, le goy sert à couper les branches des arbres : *Emouto na tronshe avoué on goy.*

Grabô, s. m., balouffe, ce qui reste du blé quand on l'a vanné ; en Bresse on dit *vaïeula* et aussi *grapi ;* à Chaneins et Genouilleux, *balu.* — *Grabotò*, v. a., fouiller dans le *grabo ;* d'où *grabotou*, s. m., instrument à remuer les cendres.

Grabolet, s. m., crapaud.

Grafe, s. m., en Bresse, gaufre (mot masculin en patois, féminin en français) ; en Dombes, *gafrò.*

Grafenò, v. a., égratigner ; Beaujolais, *graffegné ;* de l'ital. *sgraffiare.*

Gramotò, v. n., grommeler, parler sans desserrer les dents ; bressan, *remelò*, *marmouto.*

Grand, *granda*, adj. qual., grand, de. S'emploie aussi comme substantif en sous-entendant *pore*, *more* et signifie grand-père, grand'mère. *Mon viu gran et ma vieille granta, qu'ayan viu la Revoluchon, sé ségnovon quan il entindjan le nom dé Robespierre.*

Grani, s. m., grenier ; du lat. *granarium.* — *Granò* ou *grenò*, v. n., grainer. — *Dégranò*, v. a., égrener. — A Chaneins, *greni ;* axiôme agricole cité par M. Berthelon : *Leu grenï à blo du cultivateur son dé sez etroblé.*

Grappa, s. f., fourche à feu (Montrevel, Saint-Martin-le-Châtel). Phrase dans cet idiôme : *Leu viò ayan dé grappé crusé que leuz y sarvian dé souliet*, les anciens avaient des *grappes* creuses (tubulaires) qui leur servaient de soufflets.

Grasemolò, *gratamiolò* et *gratamiono*, v. a.,

glaner, mais en parlant de la vigne; en bressan, *gramouto*. De là le subst. *grasemolou*, chercheur de raisins oubliés. — En Beaujolais, *grasemotò*; en Bresse et en Bugey, *grumatò*.

Gratamionò, s. m. et verbe; dans le canton de Trévoux, goûter de quatre heures.

Grattacu, s. m., fruit de l'églantier; en patois francisé, grattecul; également *pélélou*.

Greffolu, *usa*, adj., raboteux, euse.

Grefò, v. a., étriller, de *grefa*, s. f., étrille; une légère nuance distingue ces mots des suivants : *gréfò*, greffer, et *grifò*, griffer.

Grefondo, s. f., averse (Montmerle, Chaneins, etc.).

Greléta, s. f., en Bresse et Dombes, petit sceau à traire les vaches; à Couzon, *on trésou*.

Grelò, v. n., trembler; même racine que *grollo*; de là aussi en français greloter.

Grenérau, s. m., corruption de *dzénérau*, général; s'emploie dans un sens ironique et signifie pauvre diable, infime personnage; en Beaujolais, *grelu*.

Gretò, v. a., bercer. (V. *Crossi.)*

Grevò ou *grivò*, v. a., peiner : *Y me grèvé*, cela me fait du chagrin. *(Tivan*, sc. IV.) En anglais, *it grieves me*.

Grôba, s. f., bûche de bois; en bressan, *grouba*.

Grobon, s. m., beignet. (V. *Bugne.)* — En Dombes, ce mot a également le sens de *gróba*.

Groille, s. f., corbeau : *V'tcha leu frâ, le groillé arrevon.*

Grolla, s. f., vieille chaussure; d'où *traîna-grolla*, traîneur de savates.

Grollò, v. a., secouer. (V. p. 79.)

Gromelo ou *gromèle*, s. m., chiendent.

Grou, adv., très, beaucoup. (V. p. 60.) — Proverbe :

Grou fort est l'omeu pachen;
Comé dejan leuz anchen :
Leu riu trouvé sa rota
A fource de la tsortsi;
L'aigue qué tsé gota à gota
Foré te mé dur rotsi.

Grouò, v. a., couver.

Gueille, s. f., boue; *gueuilla*, adj., boueux.

Gueutò, s. m. ou verbe, dîner; s'emploie surtout en Bresse.

Guignol, adj., farceur; pris substantivement ce mot personnifie le Polichinelle lyonnais. L'adjectif *guignolant* signifie désagréable, *sciant*, insupportable.

Guillon ou *guelion*, s. m., petite cheville en bois pour boucher un trou fait dans un tonneau avec une percerette.

Guinguelion, s. m., appendice qui pend aux chèvres sous le menton; gland de bonnet de nuit. — *Guinguelienò*, v. n., s'agiter, en parlant d'un gland.

Gâ, s. m., train ou caravane de glisseurs sur la glace : *Leu drôleu gu qué dzé féjan dépi la Crui de l'Ecoran tan qu'u Trâveu de Cozon! Dé cou dz'échan quinze tsaréti insin. Dé tsoqué lò dé sa tsoréta, tsoquion prenié lé tsambé dé chi qué leu suivié. Netré suer ou bin d'otré fillé po pouarusé, se chétovon su netreu dzénou; é gora dé davan ! le gu passové com on tenéreu; à moins que teu trambutsessé u biau*

mâtin dé la décenta. Alor chique rije, châque borlove, tui pioillovon é se ramassovon u pre viteu, elleu é lu tsareté, pé n'ètre po bronco pé chieu qué arrevovon, co la colire ne désemplové pô. E on remontové vô la Crui, en sé secoïant dé la nédze, é on refejé leu gu. Ah ! qu'è fa bon étré dzouneu !

Les jolies caravanes que nous faisions depuis la Croix de l'Ecoran jusqu'au *Trêve* de Couzon ! *Des fois* nous étions quinze *charretiers* ensemble. De chaque côté de son traîneau chacun prenait les jambes de celui qui le suivait. Nos sœurs ou d'autres filles pas peureuses s'asseyaient sur nos genoux; et gare de devant ! le train passait comme un tonnerre, à moins que tout ne culbutât au beau milieu de la descente. Alors celui-ci riait, celle-là pleurait, tous criaient et se ramassaient au plus vite, eux et leurs traîneaux, pour n'être pas tamponnés par ceux qui arrivaient, car la glissoire ne désemplissait pas. Et on remontait vers la Croix, en se secouant de la neige, et l'on reformait le train. Ah ! qu'il fait bon être jeune !

Guintsi, v. a., regarder à la dérobée, épier; *guintse*, s. f., regard timide ou furtif (anglais, *glance*). — En Bresse et Dombes, *guétò* ou *guétié*, regarder. Phrase dans l'idiôme de Chaneins : *Qu'ò te a me guétié qu'min cin ? — On tsan avisé ban n'évêque.* Qu'as-tu à me regarder ainsi ? — Un chien regarde bien un évêque.

H

Harba dé carbon, s. f., hellébore vert, plante employée pour *broutsi* les vaches, pour leur mettre un séton.

Hardi! exclamation, allons! courage!

Harmetera, en patois francisé hermiture, s. f., terrain devenu vague. — Dombes, *vaqua;* Beaujolais, *vacible*.

Hepa, s. f., huppe.

Hever, s. m., hiver. — Dans la Dombes, le long de la Saône, *hevar*. — La phrase suivante est de Chaneins : *N'hevar sé é pedrò inresse leu paysan*, un hiver sec et poudreux enrichit le paysan.

Hiaut, *hiauta*, adj. qual., haut, haute.

Hommeu, homme, mari : *El a pardu sen omeu.*

Hutin ou *hautain*, s. m., ceps de vignes alignés dans une terre : *Na terra hutenò*, une terre ayant des alignements de vignes. — A Chaneins, de *z'hanetan : Leu phylloxéra ne fa po grou mouz hanetan bén espaço*, le phylloxéra ne fait pas grand mal aux ceps très espacés.

I

I ou *Y*, pron. pers. indéfini. (V. p. 23 et 28.) — En Beaujolais, pron. pers. de sens neutre qui se rend à Couzon par *è* (allem. *es*, angl. *it*, français populaire *ça)*. Exemples : Il pleut, Couzon *è plô*, Ville-

franche-sur-Saône *i plô*, Quincieux, Chazay *ò plô*.

Ileu, subst., huile; mot fém. en français, masc. en patois.

Imboccò, v. a., nourrir. (V. p. 78.) Se dit surtout de la volaille qu'on force à manger [1].

Imbottò, v. n., enfoncer dans la boue ou la terre humide : *Possa en au du tsemin, è y imbôtté trô dé l'en-bo*, passe en haut du chemin, on enfonce trop dans le bas.

Incoblò, v. a., entraver; *s'incoblò*, v. n., trébucher.

Incrottò, v. a., enfouir, mettre dans un creux.

Indremou, s. m., endormeur, enjôleur (Chaneins, *indremò)*. — *Indremi*, adj., endormi, mou.

Ingnorsò, adj. qual. des deux genres, niais, un peu fou.

Ingreleu, s. m., houx.

Ingrindzi, v. a., éparpiller, élargir : *En chôrtan la patta dé son dâ blécha, il a ingrindja son mo*, en ôtant la bande de son doigt blessé, il a élargi son mal; peut-être d'agrandir?

Inmangonò, v. a., emmancher.

Innebleu, adj., obscur; du latin *in nebulâ*. (Oublié à la p. 74.)

Insin, adv., ensemble; Beaujolais, *inson*; ital., *insieme*.

Insorbéya ou *ensorbéya*, adj. qual. (même terminaison au masc. qu'au fém. et au sing. qu'au plur.); entêté, qui ne comprend pas.

---

[1] Prononcez *in-bocco*, *in-botto*, *in-coblo*, etc., jusqu'à *in-toï*.

Intoï, v. a., introduire, enfermer un objet dans un meuble, du latin *intus;* bressan, *étoïé.*

Ique, adv., ici. (V. p. 60, 72, et pour la prononciation p. 5.) — En Beaujolais, *iqui;* Dombes, *itié.*

Itou, *éteu*, adv., aussi.

J

Jù, s. m., œil, yeux; en Bressan, *zhu : Leu ju du maitré fan pussò lé saladé*, les yeux du maître font pousser les salades. — *Il a dedja quatreu ju*, il a déjà quatre yeux (il porte déjà lunettes).

L

Lain-na, s. f., alêne.

Lardò, s. f., coups de poings, râclée.

Larmouize ou *larmize*, petit lézard gris.

Lâssi, v. a., laisser; ne pas confondre avec *lotsi*, lâcher. — Pour lécher on dit *lechiò.*

Lâtcha, s. f., petit-lait issu du fromage.

Lè, adv., loin; *per lè*, là-bas, par là-bas; Beaujolais, *là*, *pre-là.*

Legni ou *lugni*, s. m., du latin *lignum;* en Bresse et en Bugey, le tas de bois empilé sous le *tectum* ou avant-toit appelé *té*; en Dombes, *luni* et *lini.* (Encore des mots latins oubliés p. 74.)

Lentebardano (Sé) (V. Réfléchi.), marcher paresseusement; s'avilir, s'aplatir comme une punaise. (V. *bardane.)*

Lia, s. f., une demi-journée de travail faite avec des bœufs.

Liafro, s. f., soufflet.

Liapoto, v. n., lapper, en parlant d'un chien.

Lié, *lior*. (V. *Yé*, *Yor.)*

Liéno, v. a., glaner.

Liéta, s. f., tiroir ; en Beaujolais, *laïetta*.

Linchu, s. m., drap de lit ; bressan, *lançu : Né faut. ô po dé blaudé é de lançu ? (Tivan*, sc. III.)

Livra, s. f., lièvre ; également livre, demi-kilo.

Lô, s. m., côté. (V. p. 74 et 91.)

Lôdi, s. m., couverture de lit piquée.

Lômou, *lôver*, adv., là-haut, là-bas. (V. p. 60.)

Lôna, en patois francisé lôsne, s. f., bras de rivière qui reste à sec aux basses eaux.

Lordena, s. f., mésange : *Sin lé lordené, lé tsanié mindzerian teuté lé recorté.*

Lossa ! interjection. (V. p. 64.)

M

Mâ, pron. pers., moi. — *Mâ*, s. m., mois. — *Mâ* ou *mai*, s. m., mois de mai. — Petit arbre fraîchement coupé, orné de rubans, que les enfants promènent de porte en porte, le 1er mai, en chantant la venue du printemps. Singulier était le refrain traditionnel, moitié patois, moitié français ; je l'ai chanté, moi aussi, comme les camarades — parmi lesquels mon collaborateur et ami M. Rémond

aîné — je l'ai chanté sans le comprendre, et j'avoue qu'aujourd'hui je ne le comprends pas davantage :

Tsanta viva! vêni vâ,
Vtcha leu dzouli mâ dé mâ;
Saint Pierre qui prie;
Saint Pierre, priez pour moi,
Pour la Vierge Marie!

Mais ce que nous comprenions bien, c'étaient les sous et les œufs que les ménagères nous donnaient; les unes (nos mères ou nos tantes), pour nous encourager, les autres pour se débarrasser de notre tapageuse présence; c'était surtout la colossale omelette qui terminait la bruyante promenade du *mâ*.

Ma ou *mas*, s. m., hameau.

Magna, *mingnat* ou *maigna*, s. m., jeune garçon, mais seulement en parlant des domestiques.

Maître, s. m., maître : *Allo à maître*, aller en service (chez un maître). *Buto-le à maître.* (*Tivan*, sc. III.) — *Leu maître*, adj., le plus fort. Un voyageur à un berger : Dis-moi, petit, quel est le maître de ces cochons (un Dombiste bien appris n'aurait pas manqué d'ajouter : en parlant par respect). Réponse du berger, dans le dialecte de Chaneins : *Y lo grou nô, y sò qué bat tui louz otreu u basset*, c'est le gros noir, c'est lui qui bat tous les autres au bachat.

Malin, *malena*, adj. qual., méchant. (V. p. 19.)

Mami, s. m., contraction de *men'ami*, mon ami; ce mot répond aussi à garçon ou citoyen dans un sens ironique : *N'en vtcha yon drôleu dé mami*, en voilà un drôle de citoyen!

Mangueu, s. m., manche d'un instrument ; *mantse*, s. f., manche d'habit.

Maneveu, adv., complètement. (V. p. 60.)

Marain ou *mérin*, s. m., débris de démolition.

Marre, adj., calcaire.

Marcorò (Sé), v. réfl., se faire du mauvais sang, se donner peur: *Oh! il é ben tranqueleu, i sé marcourépô!*

Margot, s. f., pie.

Marletse, s. f., morue.

Marli, s. m., marguiller ; on dit aussi *maniï*.

Marlou ou *marlan*, s. m., perruquier.

Mâson, s. f., maison. En Bresse, dans un sens plus restreint, chambre principale, où se trouve la grande table. La pièce où se trouvent le poële et les lits s'appelle *chambra*.

Marva, s. f., mauve.

Matafan, s. m., crèpe ; on dit aussi quelquefois en français matefaim. (V. p. 81.)

Mâtin, s. m., milieu : *U biau mâtin dé la revire*, au beau milieu de la rivière. En Bresse, *moëtan*. à Tarare, Saint-Symphorien-le-Château, l'Arbresle, *mitan*. En Beaujolais, *moitin*. — *Matin*, avec a bref et sans accent, matin.

Maton, s. m., marc, résidu d'une pressée d'huile.

Maya, s. f., meule de blé. — *Mayor*, s. m., gerbier.

Mazua, s. f., fourmi : *On ni dé mazué*, un nid de fourmis. — En Beaujolais, *na môzeuï* ; en Bresse, *na fremi*.

Mé, adv., plus. (V. p. 59.) Probablement de l'allemand *mehr*. — Conjonction, mais. — Dans le pays de Gex, pron. pers., moi.

Mé, s. f., pétrin, en Bresse.

Mécli, s. m., néflier; *mèclia*, s. f., nèfle; Chaneins, *mépli*.

Megnôta, s. f., salade qu'on appelle en Beaujolais et en Bresse *levretta;* à Lyon, doucette, levrette ou blanchette, et à Paris, mâche.

Mémé ou *mamò*, v. a., usité en Bresse, embrasser.

Menétrò, v. a., présenter, servir; du lat. *ministrare. Menétro-veu le deinno?* Servez-vous le dîner?

Meniso, v. a., couper en menus morceaux.

Mérainna ou *mérenda*, s. f., l'après-dînée (prononcez *merain-na).*

Merando, v. n., troisième repas en été; on dit aussi *féré la méranda.* (Pour la prononciation, v. p. 4.)

Meri, v. n., mourir. (Pour la prononciation, v. p. 4.)

Mesi, v. n., moisir.

Mianò, *miaounò*, en Dombes, *miarro*, v.n., miauler.

Midzeur, s. m., midi. — *Miné*, s. f., minuit.

Million, s. m., petite pierre; en Dombes, plâtras, débris de vieux mur.

Minon, s. m., fleur du noisetier, chaton. — Ce mot également personnifie le chat; en français, Minet.

Su leu brondjau tsante on ronsegnolet.
Minon dessô miaoune : O m'ami, tsantr'unequeu,
Dévala don vô ma, vin, fau què dze té bequeu;
Te m'o tan fa plasi pé teu drôleu coplet!
L'ajau sé lassi tsaré, é Minon din sé patté
L'aggrepi désandé, ti copi leu sifflet.
Méfio veu dé qui vo flatté[1].

---

[1] Ceci est la traduction libre d'une des fables enfantines du *Fabuliste Chrétien* :

Minet dit au serin : Descends de ton perchoir.
Descends que je t'embrasse, ô le plus beaux des êtres!
Dans les griffes du chat l'oiseau se laisse choir;
Minet lui tord le cou. — Les flatteurs sont des traîtres.

Mô, s. m. (prononcé ouvert et très grave), mot; prononcé aigu *mò*, il est tantôt substantif masc., tantôt adv. : mal. — *Deré dé mò à quoquion*, insulter quelqu'un, répond exactement au latin *male dicere*, d'où en français maudire; — s. f., pétrin (*o* bref).

Modò, v. n., partir; seul usité dans ce sens, il y a seulement vingt ans.

Mol-effa, adj., étonné, mot indéclinable qui ne s'emploie qu'avec une négation : *Dze né si pô mol effa qu'i m'ayé dévenò*. Je ne suis pas surpris qu'il m'ait deviné.

Moléjà, adj. (V. *Eja.*)

Moleu ou *mouleu*, s. f., ancienne mesure de bois à brûler; environ 2 stères 1/4. — *Môleu*, adj., mâle.

Molire, s. f., coussin de paille que l'on met devant la tête des bœufs attelés.

Molon, s. m., mie : *El né mendzé qué dé molon, dzin dé crouta.*

Molor, en patois francisé molard, s. m., bosselure de terrain, moins qu'un monticule. Ce mot s'emploie aussi comme adjectif : *On prô en hiautu s'appèlé prô molor.*

Mondeu, s. m., quelquefois monde, mais plus souvent gens, et alors on met au pluriel le verbe dont il est sujet : *Pourreu mondeu !* pauvres gens ! *Leu mondeu son bin malin*, les gens sont bien méchants.

Mondò, v. a., nettoyer. (V. p. 74.)

Moniau ou *mogniau*, s. m., moineau.

Morain-na, s. f., verge.

Mordzon, s. m., gland d'un bonnet, queue.

Môre, s. f., mère. (V. p. 4.) Aujourd'hui on dit *méré*.

Mornicha ou *morvèla*, s. f., écoulement du nez.

Morniflò, s. f., soufflet donné du revers de la main.

Morra, s. f., museau d'un animal.

Morrèla, s. f., macreuse, gibier noir très commun sur les étangs des Dombes.

Motsè, s. m., touffe, bout de branche : *On grou motsè dé cerisé.*

Mou, *môla*, adj., mou, molle. — *Mou*, *moura*, adj., mûr, mûre. Bresse, *Moœu*, *Moœura*.

Mouet, s. m., tas, amas ; Beaujolais, *mouar*. (V. *Cutson.)*

Moulasse, s. f., plaque de fonte, formant le fond de l'âtre ; on dit aussi *bretagne*.

Moulò, v. a., lâcher ; du lat. *mollis : Tin bon la courda*, *moula pô !* Tiens bien la corde, ne la lâche pas ! (V. p. 79.)

Mourla, s. f., instrument de musique des plus primitifs, formé d'un petit cadre métallique au centre duquel est adaptée une languette terminée par un crochet, qu'on se met entre les lèvres et qu'on fait vibrer. — En Bresse, *na gronda*.

Mourna, s. f., mirliton. — En Dombes, bourdonnement confus de ces essaims d'insectes presque invisibles qu'on entend l'été, dans les champs, surtout aux approches du crépuscule. — En Bresse, bout ferré d'un bâton, fer plat et

soudé dont on entoure un manche pour le consolider.

N

Na ou *ina*, adj. numéral, un, une. (V. p. 15.)

Nâ, *nâre*, adj., noir, noire.

Nâsi, en bressan *naise*, v. a., rouir le chanvre, probablement de *naï*, v. a., noyer.

Nen (prononcez *nin)*, pron. pers.. en, signifiant de lui, d'elle, d'eux, de ceci, de cela, de là : *Bailli me n'en*, donnez m'en ; italien, *date me ne.*

Nerta, s. f., myrthe.

Neu, adv., non.

Neurin, s. m., petit porc; du latin, *nutrire*, nourrir; fort usité en Bresse et en Dombes.

Niaco, s. f., coup de dent; v. a., mordre.

Nion, pron. adj., aucun, personne.

Nomple, adv., aussi : *ma nomple*, moi aussi; *ta nomple*, toi aussi.

Non, s. m., nom; *avan-non* ou *prenon*, s. m., prénom. Ces mots, trop français, ne figureraient point ici, s'ils ne me fournissaient l'occasion de quelques souvenirs anecdotiques locaux.

Comé lé môdé tsandzon ! Quan dz'étchain pete, la mâtcha dé le féné portôvon dé non qué fenâtchan en on : La Sezon (Suzanne), *la Françon* (Françoise), *la Nanon* (Anne), *la Dzoneton* (Jeannette), *la Parnon*

(Pierrette ou Pernette), *la Marion* (Marie), *la Modélon* (Madeleine), *la Nison* (Denise), *la Fanchon* (Françoise ou Fanchette), *la Margoton* ou *Goton* (Marguerite), etc.

Je crois pouvoir me dispenser de traduire cette phrase en français, mais je traduirai la suivante :

Tui cheuz on *parâtson voré grossi*, *redequeleu; eh bin neu, i n'y étchan po, vo poï me n'en craré; é quan, lé djomainné, la Goton ou bén la Françon passovon avoua lu ju pétillan sô lu coiffé blantsé, é lu taille robesta é prema sô leu motseu rodzeu et soleu davanti gôrdze de pindzon, dze vo fo mon billet qué nion né sondzové à sé borlo d'èlé. Ey étché èlé pretou qué neuz en féjan dé teuté lé façon.*

Tous ces *on* paraissent maintenant grossiers, ridicules. Eh bien non, ils ne l'étaient pas, vous pouvez m'en croire; et quand les dimanches, la Goton ou la Françon passaient avec leurs yeux pétillant sous leur coiffe blanche, et leur taille robuste et svelte sous leur mouchoir rouge et sous leur tablier gorge de pigeon, je vous donne ma parole que nul ne songeait à se moquer d'elles. C'étaient elles plutôt qui nous en faisaient de toutes les façons. (V. *Sôbrequé.)*

Nui, s. f., noix.

O, pron. pers, s'emploie à Quincieux, Anse, Chazay

pour *il*, qui se rend à Couzon par *è*, et à Villefranche-sur-Saône par *i*. *O fau*, il faut, au lieu de *è fâu* ou *i fau*. Phrase entendue à Quincieux : *Avezo vâ s'o plô d'a piqua, o s'o plô dé zicha*, regardez s'il pleut de haut en bas ou s'il pleut par travers.

Oca ou *hôca*, s. f., hotte.

Ogné, s. f., coups de billes qui, entre enfants, se donnent sur les doigts à celui qui a perdu la partie.

Oilla ou *euille*, s. f., en Bresse : 1° aiguille ; 2° le fil engagé dans une aiguille, aiguillée ; 3° aiguillon. — *Oillon*, signifie aussi aiguillon, avec cette différence que l'*oillon* n'a pas à sa base la petite houlette en fer qu'on appelle *on dezé*.

Ola, s. f., marmite, du latin *olla*; Dombes, *oèla*; Bugey, *oula*.

Omerèle, s. f., en Dombes, camomille puante, plante parasite presque indestructible dans les champs de blé.

On et *onque*, adv., où ? — *D'on* et *d'onque*, adv., d'où ? (V. p. 59.) — *On viu querò* (curé) *dejé : Quan dzé vaïeu dé men eïze* (église), *lé djomainné, u lieu duz anchen davanti d'indjéna* (tabliers d'indienne) *et du bonné dé tulle blan, tan dé robé dé soie é dé tsapiau cheri* (fleuris) *dé teuté lé colu, dzé mé démandeu : On don qué son leu pouvreu? Mai quan, la messe fenia, dzé conteu l'offranda, dze mé démandeu : On don qué son leu retseu ?*

Onché, s. m., oncle. (V. p. 74.)

Oneu, s. m., âne: d'où *ônò*, la charge d'un âne, une *ânée* de vin. Dans *Tivan*, scène III : *On onéron*,

une petite ânée. — A Bourg, l'*onò* servait aussi pour le blé et équivalait à 3 hectolitres.

Orva, s. f., étincelle.

Ou, s. m., *os : Y éi in hurlubarlu, i baïé l'ou u tsevau é l'aveinna u tsin ;* c'est un étourdi, il donne l'os au cheval et l'avoine au chien ; en Beaujolais, *our*.

Oua, adv., oui. (V. *vouâ.)*

Oui (prononcez *voui)*, adv., aujourd'hui. (V. p. 60.)

Oulevetta, s. f., œillette ; d'*ouleva*, olive.

Outò, s. m., autel : *Leu prètré dâ vivré de l'outo é le sordò dé son sòbreu.*

Ouvò, v. a., pondre. — *Ouvire*, s. f., panier où les poules pondent.

Ouvra, s. f., ouvrage ; Beaujolais, *uvra*.

Ovri, s. m.; *ovrire*, s. f., ouvrier, ouvrière. — Ne pas confondre avec *ouvri*, v. a., ouvrir; cependant en Dombes, pour ouvrir on dit *uvri*.

Oyasse, s. f., pie ; Dombes, *ouyesse*.

P

Pâchau ou *péchou*, s. m., échalas de vigne.

Paclo, s. m., pois loup ou lupin.

Pai ou *pa*, s. m., chevelure (du latin *pilus*. V. *Prin*). — *Pâ* signifie également poids et pois.

Paléta, s. f., petite pelle ; la grosse se dit *pôla*.

Pallou, s. m., en Dombes chintre, généralement plus large que la chintre de Bresse.

Palosson, s. m., échelon (à Guéreins).

Pana, s. f., guenille, torchon — *Panò*, adj., réduit à la misère. — *Panossa*, adj. qual., lâche. — *Panò*, s. f., soufflet, râclée, forte correction. — *Panò*, v. a., essuyer : *Panò la trobla* (du latin *pannus*).

Panet, s. m., en Bresse, maïs. — *Panouillon*, s. m., épi de maïs. — *Panouille*. s. m., le même épi, mais dégarni de ses grains. — *Panesset*, s. m., paille du maïs. — A Couzon et en Beaujolais, *panauille*, s. f., panais sauvage, plante qui, cultivée, est devenue la *pastonade* blanche.

Paqué, s. m., paquet; les médisants sont qualifiés de *rappourta-paqué* ou *fésou dé paqué*.

Parca, s. f., cuscute, plante parasite redoutable dans les champs de trèfle. — A Montmerle et Montceaux, *dé rouessé*.

Pâre, s. f.. poire. — *Pâri*, s. m., poirier. — *Paria*, confiture de poires. (Pour la prononciation, v. p. 4.)

Pare a bon Dju, s. f., poire à bon Dieu, fruit de l'aubépine.

Paré, s. m., mur, ou *para*, s. f. (V. 74 et, pour la prononciation, p. 4.)

Parfon, s. m., pieu pour faire une clôture ; se dit en Bugey.

Parò, v. a.. prévenir, éviter, faire dévier : *Paro on mauvé cou*.

Parou, s. m., branche à fruit. (V. p. 74.)

Parvéla, s. f.. épervier, oiseau de proie; épervier, engin de pêche. se dit *éparvi*.

Passenada, s. f., carotte: en Beaujolais et en Dombes, *pastonade*.

Pata, chiffon ; en patois francisé, patte ; *pati*, chif-

fonnier; *patire*, chiffonnière. (V. p. 80. — Pâte se dit *pôta* et patte *patta*.)

Paté, *patéta*, adj., lent, trainard.

Patregot, s. m., besogne, occupation et aussi commérage. — *Patregotò*, v. a., brasser, remuer; faire des cancans.

Patroïe, s. f., boue. — *Patroï*, v. n. : *Com'è patroïé sti voui !* quelle boue il fait aujourd'hui! (V. p. 81.) — Les Bressans disent *gueuille*.

Patta, s. f., tussillage, pas d'âne.

Pebleu, s. m., peuplier. — *Pepleu*, s. m., peuple. Ces deux mots sont identiques en latin, si ce n'est que *populus*, peuplier, est féminin, et *populus*, peuple, masculin. Epigramme :

Dzé vo derain sé pepleu vin dé pebleu
Ou ben sé pebleu vin dé pepleu
Sé dzé saïain, du dou, lequol é mé mobeleu [1].

Pécou ou *picou*, s. m., pédoncule ou pédicelle, queue qui porte un fruit ou une fleur : *On pécou dé cerisé;* — pied du panais ou maïs. — *Dépecolo*, v. a., ôter les *pécou*.

Pedance ou *pedanche*, tout ce qui se mange avec le pain ; *s'apedanci*. — Bourg, *s'apedanche* (v. *Refl.*) se rationner en fait de pitance et se rattraper sur le pain.

Pedja, s. f., pitié : bressan, *pedia*.

Peillé, s. m., bavette ou tablier d'enfant; en Beau-

---

[1] Dans ces trois vers la rime est féminine, l'accent portant sur l'*e* muet de l'avant-dernière syllabe.

jolais, *pillé*. — *Peilleré*, s. m., tablier de peau en usage en Bresse.

Pela, s. f., sauvageon à greffer.

Pelosse, s. f., prunelle, prune des haies; d'où *pelossi*, s. m., prunelier.

Pèlo, s. m., omelette; a vieilli; pourtant se dit encore en Bugey.

Pénecha, s. f., petit millet sauvage.

Penon, s. m. (V. *Bardana.*)

Pequa (dé) ou *dé piqua*, adv., verticalement, à pic.

Péraje, s. f., paresse; *peraju*, *usa*, paresseux, euse : *Y est on péraju, i tsortse d'ouvra é prié Dju dé n'en dzin trovò.* — En Beaujolais, *perazou*, *ousa*.

Péri (Se), se suicider.

Perire. (V. *Pira.*)

Persaï, s. m., pêcher ; *pertse*, s. f., pêche. (V. p. 74.)

Petafenò, v. a., gaspiller, abîmer : *I petafène seu yor.* Probablement du français faire *petite fin.* Dans *Tivan*, scène III, on trouve : *To bétré à putafin*, tout saccager.

Pétassi, v. a., raccommoder (une étoffe) ; Bas-Beaujolais, *petéché;* Haut-Beaujolais, *remindo;* Bresse, *remando.*

Petregni, v. a., pétrir à fond : *O-te assé petregna la terra, lâ pôta ?*

Pétsérie ou *pêcherie*, s. f., en Dombes, fossé intérieur d'un étang, où le poisson se réfugie et se laisse forcément prendre quand on fait écouler les eaux.

Petu, s. m., putois.

Pétui, s. m., cerisier sauvage, bois de Sainte-

Lucie, ce qu'on appelle en botanique *cerasus Mahaleb : E gnà dé pétui qué dè leu tarrain marre* (calcaires) ; *vô n'en trovériô pô yon dè lé Dombé.*

Peu, s. f., planche.

Pevâ, subst. et v. a., pouvoir. (V. p. 49.)

Pezi, v. a., piler.

Pi, conjonction. (V. p. 64.)

Piarda, s. f., pioche qui a d'un côté une pointe et de l'autre un tranchant ; usité surtout en Bugey (Hauteville) ; en Dombes, *pecorda.*

Piastre ou *piostre*, s. f., usité surtout au pluriel. Ainsi dans la vieille chansonnette naïve et à peine rimée :

Di mé, Djaneta,
Vu te té mario, } *bis*[1]
Lariretta?
— Neu, neu, mon pôre
Ma môre vôlont pô, } *bis*
Lariretta.

— Pre quâ ton pôre,
Ta môre vôlon po, } *bis*
Lariretta?
— I djon qué Piarre
Sa po fossero, } *bis*
Lariretta.

— Ma! sâ teu féré,
Applaï, déplaï, } *bis*
Lariretta,

---

[1] Les couplets se bissent, mais non le mot Larirette qui ne se dit qu'à la première fois.

Piotsi lé terré,
Essarto, saï, } *bis*
Lariretta.

E dz'à dé piastré
Plein on pete sa, } *bis*
Lariretta,
— Sé t'o dé piastré,
Piarre, me vetcha } *bis*
Lariretta.

Pié, s. m., lange pour un enfant ; ne pas confondre avec *pié*, *pied*.

Piéceta, s. f., sarcloir. — *Piécetò* (V. sarcler.)

Pigea, s. m., potage au riz ou au millet.

Pindré, v. a., peindre ou pendre. — *Pendolò*, v. n., rester suspendu. — Bresse, *pinguille ;* Bugey, *pinguilli*.

Pindzon, s. m., pigeon ; en Beaujolais, *pondzon ;* de l'ital., *piccione*.

Piôï ou *piolli*, v. n., parler en criant ; *pioïord*, adj., criard, qui a le verbe haut.

Piotsa, s. m., pic-vert.

Pipa, s. f., pipe ; d'où *pipò*, v. a., fumer dans une pipe ; ce verbe a aussi le sens d'exhaler, proférer : *I n'a po pipo leu mô*, il n'a pas dit un seul mot.

Pira, s. f., pierre. — En Bresse, *piarra ;* — d'où *perayon*, s. m., carrier. — *Perire*, s. f., carrière. — *Piretta*, s. f., bille de pierre avec laquelle jouent les enfants. — A Lyon et en Bugey on dit une *gobille ;* à Bourg, *na belina ;* à Gex, *on mâpi ;* à Chaumont (Haute-Marne), *une chique*, etc., etc. (Pour la prononciation, v. p. 4.)

Piu, s. m., pou ; à Montmerle, Belleville, etc., *pio*.

Plan, adv., doucement : *Teu plan plan*, tout doucement; de l'ital., *piano*, *pian piano*.

Plemassi, v. a., plumer, peler ; Dombes, *plemeché*.

Plemotseu, s. m., plante dont on fait des balayettes *(agrostis spica venti)*.

Pléve, s. f., pluie. — En Bresse, *plouze ;* Beaujolais, *plâve*. — *Plôvré*, v. n. unipersonnel, pleuvoir : *E plô*, il pleut; *è plovié*, il pleuvait; *è plovra*, il pleuvra; *e y a ploviu*, il a plu.

Plou, s. m., soc de *l'arrairou* ou du *rayo*. (V. ces mots ; en anglais, *plough.)*

Pô, s. m., gaudes, usité en Bresse; à Couzon et en Beaujolais on dit *trecaïa*, farine de blé de *Turquie*.

Pô, *potò*, pochon. (V. p. 74.)

Pochon ou *potchon*, s. m., cuiller à pot; le même mot, féminin, signifie potion quand on appuie sur la dernière syllabe et passion quand l'accent porte sur la première.

Pognon, s. m. — *Pogne*, s. f., galette.

Pointa ou *pointe*, s. f., pointe; signifie aussi dentelle : *Netré gran, quan el se féjan brové, portovon dé coiffé monté de pointé dé Valenchena*, nos grands'mères, quand elles se faisaient belles, portaient des coiffes montées de dentelles de Valenciennes.

Polaille, s. f., poule; du latin, *pullus*.

Pontson ou *ponchon*, s. m., tonneau, pièce de vin.

Pore, s. m., père. (V. p. 4.)

Pornâ, s. f., prune; *porni*, s. m., prunier; *porgnau*, pruneau.

Porri, s. m., en Bresse, fromage fort, sans doute du verbe *porri*, pourrir ; part., également *porri*.

Portò, s. m., portail ; *portèla*, s. f., petite porte adjacente au *portò*.

Portsenesse, s. f., renouée des oiseaux, plante fort commune, bonne contre la dyssenterie.

Poson, s. m., mouche de la viande.

Possa ou *posse*, s. f., pis, mamelle; d'où *possi*, v. a., teter : *Tui leuz effan sé posson leu dâ.* En Bresse on dit *na poiche* ou *on carti.*

Posseret, s. m., en Bresse, moineau.

Pôteu, adv., non pas, absolument pas ; abréviation de *pô du teu*, pas du tout.

Pou, s. f., peur. En Dombes, *po.* Voici, dans l'idiôme de Chaneins, une drôlerie enfantine qui fait les délices des fillettes de six ans : *Za po. — Dé qua ? — Du lô. — L'ò-te vio ? — Oh ! neu. — Courne ! Courne !* — J'ai peur. — De quoi ? — Du loup. — L'as-tu vu ? — Oh ! non. — Corne ! Corne ! — A Couzon, *po* signifie pas, adv., et pas, s. m.

Poua, s. f., dent de rateau, de trident, etc. — *Ponò*, v. a., mettre des dents à un rateau ; plus souvent tailler la vigne. — En Beaujolais, *sarpo.*

Poueur, s. m., poireau ; Beaujolais *peur.* — *Peur de lô*, poireau de loup (à Chaneins) ; c'est la jolie plante bulbeuse à fleur bleue pyramidale, si commune dans les guérets : *Muscari à toupet.*

Pouiyan, fém. — *Pouiyanta*, adj. qual., douillet, plaignard.

Poupou, s. f., huppe, par imitation du cri de cet oiseau; on dit aussi *heppa.*

Pouvreu, *pouvra*, adj., pauvre, indigent. Quand on l'emploie comme épithète de tendresse ou commisération, on retranche le v. *Pourra féna! Pourreu garçon !*

Pragnire, s. m., repos après dîner : *Féré pragnire.* En Beaujolais, *prenire.*

Pre, s. m., en Bresse, morceau de bois où s'accroche la corde dont on se sert pour tirer la charrue; cette corde elle-même se nomme *on bracon.* Le *pre* s'adapte au joug par l'*imblâ*, qui est en cuir ou en corde, ou par *on courdé* en osier.

Prin, adj. masc.; *prema*, au fém., svelte, à fine taille. Dans la chanson de la *Liaudeinna* (dialecte de Bourg) :

Al è prema su lez anshé,
L'a lou pa ben trenato.

Elle est svelte sur les hanches, elle a la chevelure bien tressée.

Prinpané, s. m., millet. (Etymologie *prin pané*, fin panais.) — A Chaneins, *meilhar.*

Priond, *prionda*, adj., profond, de.

Pron, *pronta*, adj., prêt, prête (et non vif, rapide comme en français).

Prou ou *prò*, adv., assez. (V. p. 59.)

Prouilla, s. f., trouvaille, bonne station de quelque chose.

Prouva, s. f., preuve; creux destiné à recevoir un cep qui en remplacera un autre manquant.

Pussa, s. f., poussière; d'où *pussaï*, v. n., faire de la poussière. Bressan, *pochai*; Beaujolais, *poussaïe.* — *Pussaïu*, *usa*, adj., poudreux, euse.

Puza, s. f., puce. — *Puzaï*, v. a., chercher les puces : *Leu tsin sé puzaïé.*

Q

Quegnon, s. m. (V. *Brequa.)*

Quemoillon, s. f., crémaillère. — En Bresse, *quemoillou.*

Quetegna, s. f., confiture (en Dombes).

Queuté, s. f., visite : *Dz'étchan en queuté vò netron querò* ou *curò*, nous étions en visite chez notre curé.

Quetchau, s. m., couteau. En Bresse, *queté* : *Queté a dou mangueu*, couteau à deux manches, *plène.*

Queri, v. a., quérir, chercher : *Dzé voui té queri avoua on garatson !* du latin, *quærere.* (V. p. 74 et, pour la prononciation, p. 4.)

Quezena ou *cuzena*, s. f., cuisine. — *Quezeni* ou *cuzeni*, s. m., tablier à poches pour faire la cuisine. — *Quezenò*, v. a., cuisiner. — *Quezena* signifie aussi cousine.

Quinnò, v. n., pousser des cris aigus (prononcez *qui-nno)* : *Leu caïon quinnon.*

Quinson, s. m., pinson.

R

Râ-bâ (prononcez très ouvert), s. m., gâteau des rois (roi boit).

Raderé, s. m., racloir ; du latin *radere*. — Beaujolais, *on rotè*.

Rado, s. f., averse. — Dombes, *bordecha* ; Bresse, *ragassa* ; Pays de Gex, *onda*.

Radze, s. f., racine. (V. p. 74.) — Signifie également rage.

Ragono, v. n., murmurer.

Ramella, s. f., lame ; mauvais couteau.

Ramé, s. m., balai (Saint-Didier-sur-Chalaronne). — *Ramèché*, v. a., balayer.

Ran, s. m., balai. — Bugey, *remasse*. (V. *Couaveu.)*

Rana, *ranetta*, s. f., grenouille, grenouillette. — Bressan, *renouille* ; encore un mot oublié à la p. 74.

Rapelion, s. m., grimpeur. — *Rapelionò*, v. n., grimper.

Rat pétéré, s. m., roitelet.

Rata voladze, s. f., chauve-souris. — En Bresse, *rata volesse*.

Ratò, v. a., faire la chasse aux rats : *Leu tsa ratôvé se bien qu'i né vejan dzin mé dé ra.*

Ravatò ou *rabatò*, v. n., tomber.

Ravi, s. m., silos, parce qu'on ensile surtout des raves.

Ravon, s. m., ravenelle, et aussi moutarde *(sinapis arvensis)*. — Bugey, *ravoné*.

Rayò, s. m., charrue à deux oreilles ; les oreilles s'appellent *leu guintson*.

Rebrotsi, v. a., redoubler. — En Dombes, semer deux ans de suite un étang en *assec* ; Bresse, *redoblò* ; à Marlieux, *repequò* ; Bugey, *replia*.

Recannò, v. n., braire ; d'où le français ricaner, rire avec fracas et en montrant les dents.

Recordò (Sé), v. n., se rappeler; du latin, *recordari;* étymologie, se remettre dans le cœur. Brossard de Montanay dit dans son petit poëme de *Marguerite*, imprimé par Philibert Le Duc à la suite du *Tivan* (Bourg, 1870) : *E n'é pô la mâtia dé cen qu'on sé recourdé.*

Redou, s. m., adoucissement de la température : *V'tcha leu redou, adju lé coliré!* voilà la fonte des neiges, adieu les glissoires! — Bugey, *redè.*

Regalece, s. f., réglisse.

Regnuli, s. m., toile d'araignée; fil de la Vierge.

Regouello, v. a., raccommoder grossièrement (un outil).

Regolo, s. f., flambée de bois. — Bugey, *falia;* Bresse, *évolia;* en Forez, *râli.*

Regret, s. m., honte : *Té fé regret*, tu fais honte à voir.

Relôdzeu, subst., horloge; mot masc. en patois et fém. en français.

Rèlò, v. a., vagir, pleurer.

Remandò, v. a., raccommoder. — Beaujolais, Bugey et Dombes, *remindo.*

Remelò, v. a., grogner. — *On remelu*, s. m., un grognon.

Remiadzeu, s. m., pèlerinage : *Mé seperstechu qué reledju, çartin païsan son for pè leu rémiadzeu. Il applaïon lé djomain-né, u lieu d'allo uz officheu dé lu parôtse; mé i sé crârain pardu s'i manquovon dé vesetô tui leuz an saint Denis pé lu polaillé, parce qu'eyé leu* saint des nids; *saint Paul, à la féta dé sa convarchon, afin que luz effan sayan presarvo dé lé*

convarchon, *parce qué* convulsion et conversion, *in patois*, *son leu mémeu mô : convarchon; Notre-Dame des Conches*, *à Jasseron*, *parce qu'i lison* couches, etc.

Remuna, s. f., aumône. (V. p. 74.)

Renabou, s. m., ononide ou arrête-bœuf, plante épineuse dont les racines tenaces arrêtent la charrue. — Montrevel, *rizebeu*; Dombes et Beaujolais, *rétabu*; Bugey, *rirebu*.

Reprin, s. m., son de farine; Bugey et Beaujolais.

Retcha, s. f., tartine. — Dombes, *rutia*; patois francisé rotie. Chanson du patois de Lancié : *Bourreu*, *bourreu*, *bourreu bat*; *dz'en retegneu na rutia*, beurre, beurre, beurre je bats; j'en retiens une tartine.

Retinton, s. f., retour et complément d'une fête huit jours après : *Féré la vôgua tan qu'à retinton*, faire la *vogue* huit jours de suite. — A Couzon on dit *la revola*.

Retsagni, v. a., rebuter quelqu'un. — *Retsagna*, s. f., grimace.

Retsau, s. m., dommage causé dans les champs par les racines et l'ombre des haies.

Revandreu, s. m., patience frisée *(rumex crispus)*.

Revèta, s. f., lierre terrestre, dont on fait des infusions excellentes dans les cas de refroidissement.

Revola, s. f., Dombes, *revolon*; Bresse et Beaujolais, *revoula*; petite fête qui termine, à la ferme, chacun des grands travaux : fenaison, moisson, vendanges. Pour ces dernières on dit, à Ceyzériat, la *Grand'Margot*.

Revondré, v. a., enfouir. Phrase de Chaneins : *I pe avantadzo dé féré mendié na copa dé triolé rodzeu ou nâ u rotéli qué dé la revondré ; i rendon dé lâ, dé vianda é pi dé bon femi*, il est plus avantageux de faire manger une coupe de trèfle rouge ou noir au râtelier que de l'enfouir ; ils (les trèfles) rendent du lait, de la viande et de bon fumier. (M. Berthelon.)

Riéta, s. f., sentier entre deux haies (Montrevel, Curtafond, Saint-Martin-le-Châtel). *Ruéta*, en Dombes. — Ces mots désignent aussi l'espace compris entre un lit et un mur.

Rifolò, v. n., rire comme un fou. — *Rifolon*, s. m., celui qui rit à tort et à travers.

Rin ou *ren*, subst. masc., rien ; adv., pas, ne pas : *El n'è rin sarvadze*, elle n'est pas sauvage du tout.

Riouta, s. f., brin d'osier pour lier. — Beaujolais et Bresse *rieuta*. — *Riouto*, v. a., lier des fagots.

Rippa ou *Rippe*, s. f., pâturage boisé. Il n'y a presque pas de commune en Bresse qui n'ait un hameau appelé *les Rippes*.

Rita, s. f., filasse de chanvre très fine.

Riu, s. m., ruisseau, du latin *rivus*.

U meriau d'on riu, teuta drôla é seuléta
S'avesové na bardzéréta.
Arreve on grou caïon qué sauté dè la fon,
Petregné, viré é sé secoïé
E troblé l'égue tan qu'u fon.
E y é feni ; dè ché gaboïé
La bardzire né sé và plu.
Ton cœur, ma poura fille, é comé chi riu ;
Gorda leu, qué jamé le vicheu n'y bassoïé !

Traduction littérale. — Dans le miroir d'un ruisseau, toute jolie et seule se regardait une petite bergère. Arrive un gros cochon qui saute dans la fontaine, piétine, tourne et se secoue, et trouble l'eau jusqu'au fond; c'est fini; dans cette boue la bergère ne se voit plus. Ton cœur, ma pauvre fille, est comme ce ruisseau ; garde-le, que jamais le vice n'y patauge ! — En Bugey, ruisseau se dit *nan.*

Rocò, v. a., heurter (comme *bronco)*; en patois francisé *roquer* et *roquade.*

Rogne, s. f., querelle. — *Rognu*, *usa*, adj., taquin, de méchante humeur, grincheux. — En Bresse, *mauchadou.*

Romò, v. a., remuer, déplacer : *sé romo*, déménager.

Ronsegnou, s. m., rossignol : *Leu phylloxera a sauvo pér on tin netreu darri ronsegnou, en consarvan leu darri pourreu pete bou dé netré montagné. A quoqué tsuza maleur est bon.* — En Dombes on dit *rousselion* et *rousselionò*, chanter comme un rossignol.

Ropesson, s. m., échelle à montant unique et central, débordé à droite et à gauche par les échelons : *Leu repesson chert a culli leu frui su leu grands arbreu.*

Ropi, s. m., piquette. — En Bresse, *bevanda.*

Ropia, s. m., lierre. — A Couzon, *foïé d'ila* (feuille d'ile).

Ròsa, s. f., fossé de séparation ou d'irrigation; borne.

Rossa ou *rôsse*, s. f., rosse. (V. p. 80.)

Rota, s. f., route. — *A rota*, sous entendu *tsamba*, adv., à cloche-pied (à jambe rompue : ital., *rotta gamba*).

Ruelle, s. f., renoncule jaune qui infeste les guérets.

Rula, s. f., lange, serviette.

Rupt, s. m., torrent dans les montagnes; du latin, *ruptus*, terrain rompu par le passage des eaux.

S

Sâ (accent grave), s. m., soir; s. f., soif; pron. pers., soi, lui; v. a., 1re pers. du présent de l'indic. du verbe savoir. — *Sa* (*a* aigu), s. m., sac : *El li a baïa son sa*, elle l'a refusé pour son prétendant; v. a., 3e pers. prés. de l'indic. du verbe savoir.

Sabato, v. a., secouer, en parlant d'une voiture mal suspendue ou du vent qui souffle violemment (vient de sabbat ?)

Saboulò, v. a., rouer de coups : *Sé té brontsé, té séré saboulò*, si tu bronches, tu seras secoué. — Beaujolais, *sabolo*.

Sacraï, v. a., blasphémer, à cause du mot sacré qui revient sans cesse dans les blasphèmes. — On dit aussi dans le même sens *dzerò*, jurer.

Sadeu, adj. (fém. *sada*), savoureux, du latin *sapidus*; c'est le contraire d'*insepedeu*, insipide.

Saï, v. a., faucher. — Dombes, *seyé*; Beaujolais, *sayé*. — *Sayou*, s. m., faucheur. Ne pas confondre

avec *assaï*, assaillir; *essaï*, essayer; mots français habillés à la paysanne.

Sainva, s. f., anse de marmite.

Saléta, s. f., oseille; se dit à Couzon, en Beaujolais et en Bugey (Hauteville); bressan, *zezuble*.

Sampéï, v. a., secouer, mettre en poussière.

Sampéïeri, s. f., chose méprisable, saleté : *E y é teu dé sampéïeri.*

Sapena, s. f., grand bateau. — A Dompierre-sur-Chalaronne, cuve à lessive; étymologie sapin.

Sarpen, s. f., serpent. C'est le terme général; mais vipère se dit *creteu* et orvet *invieu*.

Sarpolé, s. m., thym. — Bugey, *puffè*.

Sarraï, s. m., serrurier. — *Sarraïe*, s. f., serrure.

Sarrò, v. a., fermer (et non *serrer* comme en français). *Sarrò la pourta*, fermer la porte. (V. p. 39.) On dit aussi en Bresse, *froumo*.

Sarron, s. m., sciure de bois.

Sarta, s. f., scie. — *Sartò*, v. a., scier. — Bressan, *sereta* et *serato*.

Sartailli, v. a., en Bresse, couper maladroitement. — A Couzon, Villefranche et Trévoux, *tsarcutò*, de charcutier.

Sarva, en patois francisé serve, s. f., réservoir où s'abreuve le bétail. (V. p. 75.)

Sarvadzeu, fém., *sarvadze*, adj., sauvage. — *Sarvadzi* ou *insarvadzi*, v. a., effaroucher, rendre sauvage.

Sauzeu, s. m., saule. — *Sauzire*, Bresse *sauzéra*, s. f., saulée.

Savata, s. f., savate. — *Savato*, v. a., traîner comme une savate. (V. p. 80.)

Sé, conjonction, si ; comme en italien.

Sebleu, s. m., sifflet. Bugey, *seblié*. — *Seblò*, v. a., siffler (latin, *sibilare)*.

Secoï, v. a., secouer. — *Secoïou*, s. m., panier à salade. (V. p. 79.)

Segneula ou *signeula*, s. f., manivelle pour tourner. — *Segneulò*, v. a., tourner par une manivelle.

Segni, v. a., guetter. — *Segneu*, s. m., signe. — *Sé segni* (v. *refl)*; faire le signe de la croix ; en patois francisé se signer. — Ne pas confondre avec *segni*, soigner, et *sagni*, saigner.

Seille, s. f., seau ; on dit aussi *siau*, s. m.

Sella, s. f., bressan, *salla* ou *challa*, chaise. (V. p. 75.) — *Sellon*, s. m., escabeau.

Semardò, v. a., labourer avant l'hiver ; l'inverse, semer après l'hiver, se dit *beno*.

Semondre, v. a., avertir, inviter. Dans *Tivan*, scène x : *Désandé Deni l'alla semondre à bâré*.

Senepon, s. m., seneçon. — Bugey, *harba d'oneu*.

Senò, v. a., semer [1]. — Haut-Bugey, *vagni*.

Sentré, v. a., sentir. — *Sentenò*, v. a., renifler à petits coups pour mieux sentir.

Sequa, s. f., seringue : *On fa dé sequé avouâ dé soï* (sureau) *e dé zteppé* (étoupes). — *Secò*, v. n., jaillir ; *la fon secové*, la fontaine jaillissait.

---

(1) A la note 2, page 86, j'ai noté des mots qui ayant un *m* et un *n* en latin, ont rejeté l'*m* et gardé l'*n* en patois et fait l'inverse en français. Exemple : latin, *femina, seminare, germinare, illuminare* ; patois, *féna, sénò, dzarnò, allenò* ; français, *femme, germer, allumer*.

Séquâ, préposition : un peu de, très peu de (avec une nuance de dédain) : *I neu sarvi séquâ fiadzoulé, qué nadzovon dè leu bion*, il nous servit quelques haricots qui nageaient dans le bouillon. — Probablement abréviation de je ne sais quoi.

Sera, s. m., résidu de la fabrication du fromage bleu.

Serenò, s. f., après-midi ; v. a., faire le repas de quatre heures. — En Bugey, *goutalo*.

Serra, s. f., scie. (V. p. 75.) — Bugey, *reisse*.

Sessegné, adv., fort employé dans la conversation, comme liaison ou transition, mais sans signification précise. L'équivalent serait : Or donc, voilà que, il arriva que.

Seulet, *seuléta*, adj., seul, seule.

Sévélo ou *tsévélò*, s. f., haie : *El a viu na sarpen dè la sévélò*. — Bresse, *na veina* ; Bugey, *na ciza*.

Singreu, s. m., cahot. — *Singrolo*, v. a. — Bugey et Beaujolais, *segroto*, secouer, cahoter.

Singuegnon, s. m., trognon.

Sinò, v. a., signer.

Sô, s. f., sel. — Beaujolais, *sar*.

Sô, s. f., loge à porcs ; du latin, *sus*, porc. — A Marboz, Verjon, *chou*. — *Seu* ou *asseu*, s. m., baquet où l'on sert à manger aux porcs.

Sôbrequé, s. m. ou *sarmiore*, s. f., surnom : *Netreuz anchen sé connatchan miu entr' èleu pé lu sobrequé qué pé lu vrâ nom ; tsoquon ayé leu seinneu : Dou sou, Plein dé puzé, Contrasse-bête, Barbablantse, Joli-cœur, leu Camor, leu Mami, leu Coqué, leu Grélò, Cossa-bretèla, leu Hiau-cô, leu Va-plan,*

Pequa-porné, *Païe-en-cul*, *leu Russe*, *leu Pruchen*, *leu Cosaque*, *Marengo*, *Saragosse*, *etc.*, *etc. Dzâ connu tui cheuque*, *à Cozon*, *é dzé serain ben embarracha pé deré com'i s'appélovon u justeu.* — Nos anciens se connaissaient mieux entre eux par leurs surnoms que par leurs noms véritables. Chacun avait le sien : Deux-sous, Plein-de-puces, Contrarie-bêtes, Barbe-blanche, Joli-cœur, le Camard, l'Enfant-gâté, le Coquet, le Grelé, Casse-bretelles, le Haut-col, Va-doucement, Pique-prunes, Paille-en-cul, le Russe, le Prussien, le Cosaque, Marengo, Saragosse, etc., etc. J'ai connu tous ceux-là, à Couzon, et je serais bien empêché pour dire comment ils s'appelaient au juste.

Mon gran Djan-Toinneu Barthet, *pore dé ma more*, *étché surnomo Patapan*, *à râson d'on pete tambeur qu'il ayé à sèt ou houét an*, *é son pore Noïé Barthet*, *qué dz'â connu*, *Prét-à-bâré.* Mon grand-père Jean-Antoine Berthet, père de ma mère, était surnommé Patapan, à cause d'un petit tambour qu'il avait à sept ou huit ans, et son père Noël Berthet, que j'ai connu, Prêt-à-boire. (V. le mot *non*, p. 149.)

Socan, *soquena*, adj., maladroit.

Socha, s. f., charrue à un seul versant. — Beaujolais, *sotcha*.

Socheu, s. m., souffle. — *Soché*, s. m., soufflet. — *Sochò*, v. a., souffler. (Pour la prononciation, v. p. 6.)

Soin, s. f., sommeil : *La soin li é tchouta dessu com' on plon*, *i s'est adremi su la trobla.* (J'ai oublié plus haut, dans ce vocabulaire, les verbes *dremi*,

dormir, et *adremi*, endormir). Voici une *berceuse* qui se chantait à Couzon :

Y é dez uré é dé demi,
Leu popon vu po dremi.
Soin, soin, vin dé la bise;
Soin, soin, vin dé l'eïse,
Dé l'éïse et du chiotsi
Pé prendré netron mami!

Leu petet homeu de Saint-Just
Vindra li sarro leu ju.
Soin, soin, etc.

Soitia, s. f. (à Marboz, *choitia)*, sécheresse ; du latin *sitio*.

Solò, s. m., soulier. — Marboz, *choula;* Bugey, *solar*.

Solò, v. n., qui s'emploie en Beaujolais et en Bresse à l'imparfait et traduit absolument le latin *solere*, avoir coutume : *I solive féré*, *solebat facere*. — Ce mot se trouve aussi dans l'épitaphe de Lafontaine, faite par lui-même :

Deux parts il fit dont il soulait passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

Solou, s. m., soleil ; en Bresse, *Seleu :*

Petet étâla à guintse fena,
E fau pô suivré leu Solou
Qu'effacé teu com'on jalou;
Té pu dé loin suivré la Lena,
Mé môda seuletta pretou.

Petite étoile au fin regard, il ne faut pas suivre le

Soleil qui tout efface comme un jaloux. Tu peux de loin suivre la Lune; mais plutôt va toute seule.

Soleilli, sécher au soleil. — Bressan, *soreille : Va don té fère soreille, t'é teu trapenò.*

Sôma, s. f., ânesse.

Sti-voui, adv., aujourd'hui. V. *oui.*

Sordo, s. m., soldat. — En Bresse et Beaujolais, *sôdar*; Bugey, *seudar.*

Spala, s. f., épaule. (V. p. 77.)

Suer, s. f., sœur. (V. la note 2 de la p. 14.) — S. m., aire à battre le blé. — Beaujolais et Bresse, *souer* dans les deux sens.

Suéta, s. f., chouette. — Bugey, *cliopa.*

Surze ou *surde*, s. f., suie. — Beaujolais, *suije.*

T

Tabagnon, s. m., baquet à faire égoutter les fromages.

Tantriola, s. f., caprice, lubie.

Tarabot, *tarabota*, adj., turbulent.

Tarré, s. m., terreau.

Tarquéta, s. f., targette.

Tarteya, cocréte ou rhinanthe : plante abondante dans les mauvais prés.

Tatsi, v. a., tacher; part. passé, *tatcha.* J'avoue que c'est un peu dur : *V'tcha ma nappa tatcha*, voilà ma nappe tachée. A Bourg on dit moins rudement : *V'tia ma nappa tashia.* Je me console toutefois de la rudesse de mon idiôme natal en me rappelant le

ch dur des Allemands : *Ach ! es ist noch nicht nacht !* — Ne pas confondre avec *teutsi*, toucher, ni avec *tôtsi*, tâcher.

Tavaillon, s. m., éclisses, écailles de sapin imitant l'ardoise et servant à couvrir les toits ; usité surtout en Bugey.

Tavan, s. m., taon.

Tchou, *tchouta*, part. passé du verbe *tsâre*, choir, tomber. Bresse, *chu*, *chuta*.

Tchoula, s. f., tuile. Dombes, *tiola*.

Tebò, v. a., bourrer comme en un tube : *Te t'è bien tebo, te n'o plu fan.* De là *tebeu*, adj. qual.

Teïreta, s. f., courtillière, du latin *Terere*, broyer. En Bresse on supprime le *T* et l'on dit *Airéta*.

Tena, s. f., cuve. — Dauphiné, *tina*. — *Tenaï*, s. m. — Beaujolais, *teneri*. (V. p. 75.)

Tepa, s. f. — En Bresse, friche : *Na tarra en tepe.* — A Couzon et en Beaujolais, *Vireu*. — Même étymologie que *steppe*, en Russie ?

Tepin, s. m., et *tepena*, s. f., pot, soupière ; on dit : *Seur com on viu tepin*, sourd comme un vieux pot. A Lyon existe encore la rue du Tupin rompu.

Tereta, s. f., tiroir, du latin *trahere*, tirer. (V. *Lieta.*)

Tesson, s. m., blaireau ; *teissonire*, gîte à blaireau.

Teu, *teuta*, adj., tout, toute ; plur., *tui*, *teuté*. (V. p. 17.)

Teut-euré, adv., tout-à-l'heure.

Thou, s. m. — En Dombes, assemblage de bois établi dans la partie la plus basse d'un étang et au moyen duquel on lâche ou on retient les eaux.

Tôrdré, v. a., tordre. — Beaujolais, *tourdré*. —

Egalement, s. m., grive ; provençal *tourdré*, du latin *turdus*.

Torgnoula ou *torgneula*, s. f., souflet, coup de poing.

Tornéï, v. a., tourner (du bois) : *Mâtin! y est ina fïe bien tornéïa!* certes! c'est une fille bien faite!

Tôti, adv., assez ; de *satis?* — s. m. (Chaneins, *tôtre)*, viorne.

Tôtra, s. f., ou *teurta*, tourte, *tartre*.

Tourti, s. m., planche suspendue sur laquelle on conserve le pain.

Tracassin, s. m. — En Bresse et en Beaujolais, charivari.

Traclia, s. f. — Beaujolais, *trachia*, barre de bois servant à serrer les cordes d'une charge de paille, de bois, etc. ; d'où le v. a., *entracliò*. — En Bresse, *Epâra*, *Eparon*.

Tracné, s. m., tarare.

Trailla, s. f., loquet en bois.

Trambutsi, v. n., culbuter. (V. p. 75.)

Tran-nesse, s. f., plante à racine traçante (agrostis stolonigera). Bressan, *train-nasse*.

Trapeno, adj. des deux genres, mouillé, trempé jusqu'aux os.

Trapi, v. a., écraser du pied.

Trâveu, s. m., place formée par la rencontre de trois chemins. (V. p. 75.)

Travon, s. m., poutre, solive.

Trayan, s. m., trident. (V. *Trin.)*

Trebii ou *trebilli*, trébucher, tourbillonner. —

Bressan, *trubellie*. Ainsi dans l'*Enrôlement de Tivan : Lous euré trubillon*, les vents tourbillonnent.

Trecaïa, s. f. (V. *Gaudes* et *Pò)*. — En Bresse, *trequeïa* désigne le sarrazin ou blé noir.

Treffa, s. f., pomme de terre. — En Bresse on dit *catrouille*; en Bugey, *tartefle*, très semblable à l'allemand *kartoffel*.

Treffou, s. f., résidu d'une pressée d'huile; même sens que *maton*.

Trii, v. a., choisir.

Trin, s. m., fourche d'écurie à trois dents; de *tres* ou *trinus*.

Trena, s. f., tresse. — *Trenatò*, v. a., tresser.

Trésou, s. m. Beaujolais, *traseret*. (V. *Greléta.)*

Triolet, s. m., trèfle.

Troï, v. a., presser la vendange; d'où le subst. *trieu* ou *trié*, pressoir (prononcez l'*i* très long); *troïa*, s. f., pressée, vin de *troïa*, vin de pressée.

Tronfa, s. f., trompette en lanières d'écorce de saule roulées en spirale : *Leu bardzi, u printen, s'amuson a féré dé tronfé dè leu brotchau.*

Tronsenò, v. n. (V. p. 76.)

Tsaille, s. f., brou de noix. — A Ars, Villeneuve, etc., *tseille*.

Tsalò, s. f. — Beaujolais, *tsolo*. Bresse, *chalo*, trace : *Feré la tsalò dè la nèdze.*

Tsampaï, v. n., paître, du latin *campus*, d'où le mot champéage.

Tsana, s. f., robinet. Dans la chanson de l'ivrognesse, réimprimée par Philibert Le Duc :

Sé dzé venieu a meri,
M'entérerâ à la côva,
Leu du pie contre la para,
La téta sô la tsana,

Oua, oua, mafon oua, m'nargua oua.
La téta sô la tsana.

Si je viens à mourir,
M'enterrerez à la cave,
Les deux pieds contre le mur,
La tête sous le robinet.

Oua, etc.

Tsanïe ou *tsanille*, s. f., chenille. Chaneins, *chenaille.*

Tsansèla, s. f., cercueil, bière. — Bressan, *bire.*

Tsaplò, v. a., frapper, hâcher, d'où *etsapli*, s. m., enclume ; *tsapiore*, planche à hâcher.

Tsapèla, s. f., chapelle. (V. p. 77.)

Tsapelor, s. m., remise couverte en paille.

Tsapotò, v. a., frapper, cogner, heurter.

Tsapon, s. m., bouture de vigne. — *Tsaponire*, s. f., alignement de ceps, en patois francisé *chapon*, *chaponnière.*

Tsarbon, s. m., charbon ; *tsarbenaille*, s. f., braise de boulanger.

Tsarbotò ou *intsarboto*, v. a., embrouiller, enchevêtrer ; se dit surtout du fil.

Tsardenârou, s. m., chardonneret. — Bressan, *shardoneré ;* de *tsardon*, chardon.

Tsarfo, v. a., chauffer ; de *tsô*, chaud, et *fâre*, faire. — En Bresse, *charfo.*

Tsaré, v. n., tomber. — Beaujolais, *tséré ;* part. p., *tchou*, *chouta*.

Tsari, s. m., couverture épaisse qu'on met sur la cuve à lessive. — En Bressan, *liuri*.

Tsarpené, s. f. plur., charmille ; d'où à Lyon le faubourg des Charpennes.

Tsarrire, s. f., chemin (charrière), passage d'un char.

Tsatò, s. m.; en Bresse, *shado*, cheptel, bétail.

Tsavon, s. m., bout. — Bresse, *shavon : Allò tan qu'a tsavon*, aller jusqu'au bout.

Tsena, s. f., chienne ; fleurs du vin, petit champignon qui surnage au fond des tonneaux presque vides ; ne s'emploie qu'au pluriel ; Beaujolais, *tsané*.

Tsénéveu, s. m., chanvre, du grec, *kannabis* (prononcez *kannavis)*, usité aussi en Bugey ; en Bresse, on dit *leu tsévénou*, et en Beaujolais, *tsévéneu*. — *Tsenavro*, fragment de tige de chanvre, allumette.

Tsenu, *tsenusa*, adj., joli, jolie. *Chenu* a le même sens chez les vieux *canuts* lyonnais, mais non à Paris où il signifie chauve, *chef-nu*.

Tsèra, s. m., murjet, amas de pierres.

Tsevelire, s. f., lacet, attache plate ; en patois francisé, *chevelière*.

Tsi, prép., chez ; synonyme de *vo*.

Tsin de foua, s. m., chenet, chien de feu.

Tsò pu (A); en Bresse : *A cho peu*, peu à peu.

Tsôneu, s. m., chêne.

Tsoquon, adj., chacun. (V. p. 21.)

Tsussi, v. a., chausser : *Eh ! môda don*, *mò tsucha*, *trainna grolla*, *garudi !* eh ! va donc, mal chaussé,

traîne-savate, porteur de chaussure éculée! — *Tsussi* signifie aussi cogner, comprimer : *La môda sé perd, à Cozon, d'enlevò*[1] *dé tchévré pé féré dé fromadzeu, com'éteu dé tsutsi là foïe dé vigne dè on poui, ou dè on vacheau, avoua d'égue é dé sô, pé lé norri l'ever.* L'usage se perd, à Couzon, d'élever des chèvres pour faire du fromage, comme aussi de comprimer la feuille de vigne dans un puits[2] ou dans une cuve avec de l'eau et du sel pour les nourrir l'hiver.

U

U, adv., ou : *U don bin*, ou bien.

Ua, s. m., œuf; pluriel, *ué*.

Ula, s. f. (V. *Ola.*)

Uvò, adv., où? avec interrogation.

Uye, s. f., aiguille. — En Beaujolais et en Bresse, *oye*, *oya*.

Uzounò, v. n., hennir.

V

Va, s. f., fois; une autre fois, *in'otra va*; espagnol, *otra vez*. *Sé té m'agourré na vâ, y é ta fauta*;

---

[1] Remarquez *enlévo* et non *élévo* pour élever.

[2] On dirait mieux un silos.

sé dué va, e y é la meinna, si tu me trompes une fois, c'est ta faute ; si deux fois, c'est la mienne.

Vâ, v. a., voir, part. pas., *vin* ; s'emploie aussi comme particule complétive et sans aucun sens précis, surtout dans les phrases impératives : *Avezo vâ s'è plô oncore*, regardez s'il pleut encore : *Baille mé vâ mon tsapiau*, donne-moi mon chapeau.

Vard, *varda*, adj., vert, verte. — *Vardi*, s. m., verger. — *Vardaï*, v. n., verdoyer.

Vardzeta, s. f., brosse. — *Vardzetò*, v. a., brosser.

Vâreu, s. m. verre ; depuis quelque temps on dit de préférence *verreu*, mais n'oublions pas le vieux proverbe aimé : *Vouadi son vareu, en cozenareu* ; c'est-à-dire jusqu'au fond.

Varnedzeu, adj. (V. p. 20.)

Varrô, *varrôta*, adj. gâté (V. p. 20.) — Beaujolais, *varro*, *varrosa*.

Vartsire, s. f., terre fertile et bien cultivée, habituellement voisine de la ferme ; en patois francisé, *verchère*.

Varvèla, s. f., liseron (convolvulus). — Beaujolais, *via*, *viata*, avec l'accent prononcé sur l'*i*.

Velati, s. m., habitant des villes. *L'ovri velati né sondzé pô u lendéman, leu païsan i sondzé trô ; leu velati baïé é ptafené, leu païsan a toudzeur pou qué la terra li manqué.* — L'ouvrier des villes ne songe pas au lendemain, le paysan y songe trop ; le citadin donne et gaspille, le paysan a toujours peur que la terre lui manque.

Vèla ou *véla*, s. f., génisse. — *Vélò*, v. a., mettre bas, en parlant des vaches. — *Viau*, s. m., veau.

Vendâmi, v. a., vendanger. (V. p. 76.)

Venou, s. m., bâton, trique.

Veri, v. a., tourner. (V. p. 41, 76 et, pour la prononciation, p. 4.)

Verne ou *varneu*, s. f., aulne. — *Varnò*, s, f., *vernage*, *vernée*, lieux plantés d'aulnes.

Venna ou *venne*, s. f., haie.

Veurdze, s. m., petit saule blanc, espèce d'osier.

Veveu, *veva*, subst., veuf, veuve. — Beaujolais, *vâveu*, *vâva*.

Vézon, s. m., ver de mouche ; se dit aussi des enfants capricieux : *Té fé don arrimé ton vézon*, tu fais donc encore ton mauvais sujet ?

Villon, s. m., osier. — *Villonò*, v. n., faire des corbeilles, faire des riens, perdre son temps.

Violè, s. m., sentier ; étymol. trace violette à travers la verdure des prés, ou simplement le mot latin *via*.

Violo ou *violéta*, s. f., violette. Je n'ai admis ce mot, trop semblable au français, que pour pouvoir glisser après lui une traduction de la célèbre petite fable de Bérenger (pas le chansonnier) :

Drôla mé sinz ôdu, na vâ la coquemèla
Contra la violéta en boquet sé cogni.
Elé preni séz auré é sintché bon com'èla :
Avoua leu broveu mondé on né pu qué gogni.

Belle, mais sans odeur, une fois la primevère contre la violette en bouquet fut pressée ; elle prit

son parfum et sentit bon comme elle : avec les gens de bien on ne peut que gagner [1].

Vireu, s. m., friches. — En Bresse, *tepa ;* Dombes, *viarreu*, d'où *deviaro*, v. a., défricher.

Vo ou *vor*, prép., chez, synonyme de *tsi*. On dit *vo* devant un mot commençant par une consonne, et *vor* devant une voyelle : *Mon pore dejé : E'y ét u Pruchen qué dzé souateu la Repebleca ! Si l'ayan vor èleu, i neu lasserian tranqueleu vo neu ;* mon père disait : C'est aux Prussiens que je souhaite la République ! S'ils l'avaient chez eux ; ils nous laisseraient tranquilles chez nous. — Beaujolais, *vé*. (V. *Tsi.*) En Bugey, *vé* et *ver*.

Vôgua, s. f. ; ce qu'on appelle en Bretagne *pardon*, en Provence *roméradji*, en Artois *ducasse*, en Flandre *kermesse*, en Languedoc *assemblée*, à Paris fête patronale ou baladoire ; patois francisé *vogue*.

Volâ, v. a., vouloir. (V. p. 50.)

Volò, v. a. et v. n., voler, dans les deux sens qu'a ce mot en français.

Napoléon premi dejé na vâ à Mouchu l'intendan Vollan, qu'étévé on begistreu : Voz avi on vilain nom, i fa sondzi à volo. — Sire, répondi Vollan, mon nom à duéz l. — *Eh ! repeqni l'Empereu, avouâ duéz ailé, on n'in voulé qué miu !*

---

[1] Dans le quatrain de Bérenger, les personnages ne sont pas la primevère et la violette, mais peu importe :

La Renoncule un jour dans un bouquet
Avec l'Œillet se trouva réunie ;
Elle eut le lendemain le parfum de l'Œillet :
On ne peut que gagner en bonne compagnie.

Napoléon Ier disait un jour à M. l'intendant Vollant, qui était bugiste : Vous avez un vilain nom, il fait songer à voler. Sire, répondit Vollant, mon nom à deux *l*. — Eh ! répliqua l'Empereur, avec deux *l* on n'en vole que mieux !

Voré, *vorindrâ*, adv., aujourd'hui ; *teut-orendrâ*, tout maintenant. — A Marboz, *voure*, *vourèdra*. (V. p. 60 et, pour la prononciation, p. 4.)

Vôta, s. f., nœud ; du latin *volvere* (supin *volutum)*, ou de l'italien *volta ; baï vôta*, faire le nœud d'amarre d'un bateau.

Voua, adv., oui : *On farceur passan pé Cozon avoua on camaradeu li dessi : « Dzé voui té féré va dé fené qué dzapon comé dé tsin : » E i crii à yéna qué lavové sa bia dè leu riu : « Et'è bien ique la rota dé Lyon ? » — Voua, voua, voua, repondi la lavousa. E n'treu camaradeu dé riré.* Effectivement le oui patois, quand on le répète, ressemble à un aboiement.

Vouâdi ou *voyenci*, v. a., vider, verser. — Signifiant verser à boire, le mot a vieilli, on dit aujourd'hui *varso*. — Bressan, *voyandi*.

Vouardi, v. a., ouvrir : mot vieilli ; on dit aujourd'hui : *ouvri*. — Bresse, *uvri*.

Vouert, *vouerta*, adj., ouvert, te ; distinct du part. passé *ouvri : Y ayé na fenetra vuerta, dza ouvri l'otra.*

Voui, adv., aujourd'hui. (V. *Oui.)*

Vouivra, s. f., charrue à roues. Chimère, monstre imaginaire qui a sa légende en Bresse.

Vourla, s. f., corne de la vigne. (V. p. 75.)

Vourleu, s. m., saule marceau, dont les chatons sont la première récolte des abeilles, au sortir de l'hiver.

Vreté, s. m., le bas du fuseau à filer; du latin, *vertere*, tourner.

Y

Yabô, s. m., flaque d'eau.

Yantze ou *yintze*, s. f., clématite, vigne vierge. — Dombes et Beaujolais, *viantse*.

Yatse, s. f., glace.

Yon, *yéna*, un, une. (V. p. 15.)

Yor, s. m., liard, le quart d'un sou avant le système décimal.

Avan leu sistémeu décemò, on fran s'appélové na livra. En dessô dé la livra è y ayé leu sou, devesò en quatreu yor. Pér on sou é demi, qué féjé si yor, on déjé si blan. En déssu dé la livra, on contové per écu. in écu féjé trâ livré; è pé lui d'ôr, qué féjé vingt livré dépi la Revolechon. Per ainsi, cent écu segnefiovon trâ cen fran ou trâ cen livré, é cen lui d'ôr dou mele fran dépi la premire Répebleca, é dou mele quatreu cen en monaïa dé Lui XVI, Lui XV, etc. Pris dans un sens indéterminé, *yor* signifie « de l'argent » : *Baï mé dé yor*, donnez-moi de l'argent.

Leu Djan cogné on biau matin
Vô leu méré son vâsin.

Méré, ète-vo lévo? — Ei dépen : pre quâ féré?
Pé mé préto dé yor. — Dzé dremeu, fit le méré [1].

En Beaujolais on dit *yar*.

Z

Zabelon, s. m., houblon.

Zanti, s. m., gentilhomme; tombé en désuétude, mais se trouve en plusieurs passages de l'*Enrôlement de Tivan* (1675).

Zanzeula, s. f., gros saucisson, andouille.

Yé, s. m., lit.

Zézublé. (V. *Saléta*.)

Zessi, adj., épuisé, rendu de fatigue.

Zimperouille, s. f., sorbe.

Zocco, v. a., attifer.

---

[1] Traduction d'un petit conte qu'on trouvera dans mes *Fables, Contes et Ballades* :

Thomas frappe un beau matin
Chez Jean-Pierre, son voisin.
— Jean-Pierre, es-tu levé ? — C'est selon : Pour quoi faire?
— Pour me prêter cent sous. — Je dors, répond Jean-Pierre.

CHAPITRE XIV

Spécimens de Patois

A supposer que, après l'extinction de notre patois, quelque original de mon espèce ait l'idée de reconstituer ce défunt et de se rendre un compte tout-à-fait exact de ce qu'il fut vivant, une grammaire et un vocabulaire n'y suffiraient point. Voilà pourquoi, chemin faisant, j'ai semé çà et là tant de petits fragments de prose et même de vers patois

Ces exercices me paraissent absolument nécessaires ; je vais les compléter.

§ 1. LE *PATER* ET L'*AVE*

EN PATOIS LYONNAIS

Netron Péré qu'é u cher, qué vetron non saïé sanctefià, qué vetron royaumeu arrevé, qué vetra volontò sé fassé su terra com' u cher ; bailli-neu voui netron pan dé tui leu dzeur, é neu betô pô in tintachon, mé délevrò-neu du mô. Ainsi sayé-t-è !

Salu à veu, Marié, pleinna dé groce ; le Seigneur

est avouâ veu ; voz èté bénia entremi teuté lé féné, é béni est le fri de vetron vintreu, Djésu ;

Santa Marié, méré dé Dju, prii per neu poureu pétcheur voré é dè l'ura de netra môr. Ainsi sayé-t-è !

§ 2. PROVERBES LOCAUX

Sans respect humain j'ai tenu à commencer ce chapitre par les prières que nos bons aïeux, s'ils le pouvaient lire, aimeraient à y trouver. Ils durent à ces prières certaines vertus qui firent leur bonheur et que le progrès des sciences physiques ne suffit pas à remplacer : la charité, la sobriété, la modestie, en un mot l'esprit de famille et l'esprit de sacrifice ; toutes choses qui sont filles de la foi.

Je devrais donner ensuite la place d'honneur à la chanson *La Cozenare*, qui est un chef-d'œuvre du genre ; mais c'est justement mon admiration pour elle qui me la fera réserver pour la fin, comme le bouquet de mon petit feu d'artifice.

Voici, en attendant, quelques pièces moins brillantes et plus courtes, mais qui ont également leur prix, ce sont des proverbes ou *deton*, que j'ai colligés avec soin dès mon enfance, bien avant de prévoir qu'ils pourraient trouver un jour leur emploi. Ces proverbes m'aideront, en outre, à conserver ici la physionomie morale de nos villages au temps du patois, conservation plus désirable, à mes yeux, que celle du patois lui-même.

D'abord trois ou quatre proverbes moraux qui

sont ou pourraient être de tous pays, mais que je tiens *dé mon gran è dé ma gran :*

Caban bien secoïa né gordé dzin de pussa.
Veste bien secouée ne garde point de poussière. (1)

Quan leu Bon Dju crée in onou,
A coutô i séné on tsardon,
Quand le Bon Dieu crée un ânon,
A côté il sème un chardon (2).

Voli-vo vo bien porto ? N'aï po leu tin d'etré maladeu.
Voulez-vous vous bien porter ? N'ayez pas le temps d'être malade.

Polaille dé Brâssa à dinô
Né vau po pan nâ affanô.
Volaille de Bresse à diné
Ne vaut pas pain noir gagné.

Pan su trobla n'a dzin dé maitré.
Pain sur table n'a point de maître.

Quan on é trézé a trobla, é y a dandzi qu'è n'en merâtsé yon dè l'an ; mé quan on é quatôzé, le dandzi é pre gran.
Quand on est treize à table, il y a danger qu'il en meure un dans l'an ; mais quand on est quatorze, le danger est plus grand.

Quan tsi leu mondeu i t'offron on vareu de vin, ac-

---

(1) Ma grand'mère me disait cela, en guise de consolation, après toute correction par moi méritée et par elle octroyée libéralement, sans lésiner jamais sur la quantité.

(2) Maxime courageuse et confiante qui, chez nous, n'était pas seulement spéculative. Mon père a eu 17 enfants et son frère aîné 15 ; moi, dégénéré, seulement 14.

cepta toudjeur; s'il offron de bon cœur te luz u fé plâsi; si pé frema te leu penâ.

Quand chez les gens on t'offre un verre de vin, accepte toujours. S'ils l'offrent de bon cœur, tu leur fais plaisir; s'ils offrent par frime (par grimace), tu les punis.

Lé féné u cottair travaillon oncoré mé dé la linga qué dé l'uye; el abïon luz effan, mé été désabïon leu passan.

Les femmes, au *cottair* [1], travaillent encore plus de la langue que de l'aiguille; elles habillent leurs enfants, mais déshabillent les passants.

On garçon d'ardzen vau na fille d'ôr.

Un garçon d'argent vaut une fille d'or.

(Ce qui n'est pas à l'honneur de la réputation des garçons.)

Appelô na féna gorça, el vos en vedra trenta dzeur; appelô-la lède, el vos en vedra toudjeur.

Appelez une femme catin, elle vous en voudra durant trente jours; appelez-la laide, elle vous en voudra toujours.

*
* *

Les proverbes suivants ont un caractère local caractéristique, exclusif de tout autre pays :

Cozon é leu paradi dé lé féné, leu porgatoireu duz omeu, l'enfer du tsevau.

Couzon est le paradis des femmes, le purgatoire des hommes, l'enfer des chevaux.

Polaille dé Brasse, ôïa dé Domba, vin de Bôdzolais, pôti de Cozon.

---

[1] Réunion de femmes travaillant devant la porte de l'une d'elles.

Poule de Bresse, oie de Dombes, vin de Beaujolais, tarte de Couzon.

Pôleu com' on Dombistreu (1), *piotsou* (2) *com' on Brassan, meinnadzi com' on Sarmagnôt* (3), *feur-à-tsau com' on Nuvelord* (4), *piollord com' on Cozenareu.*

A Lyon tui leu matin
Colondzé, Raïu, San-Martin,
Avoua leu blan qué coulé
Fan dé blan qué roulé.
A Lyon chaque matin
Collonges, Rillieux, Saint-Martin
Avec le blanc qui coule (5)
Font du blanc qui roule (6),

Craï po qué leuz effan
A Lyon n'an jamé fan.
Ne croyez pas que les enfants
A Lyon n'ont jamais faim.

Mont-Cindreu, Mont-Thou, Mont-Vardon,
Trà dzaïan qué n'en fan qué yon,
Sé hiausson à l'envia, pé vâ dé loin Lyon.
Mont-Cindre, Mont-Thou, Mont-Verdun,
Trois géants qui n'en font qu'un,
Se haussent à l'envi pour voir de loin Lyon.

Vouadi son vâreu
En Cozenâreu.

---

(1) A Couzon on dit *Dombistreu, Bugistreu*, pour Dombiste, Bugiste.

(2) Travailleur.

(3) Habitant de Saint-Romain.

(4) Habitant de Neuville-sur-Saône.

(5) Le lait.

(6) De l'argent.

Vider son verre
En Couzonnais [1].

Nadzi com' on canor
Ou com' on Fontanor.
Nager comme un canard
Ou comme un habitant de Fontaines.

Dé Velafrantse à Anse
La pre béla lia dé France.
De Villefranche à Anse
La plus belle lieue de France.

Toudzeu en guerra comé dé bandi
Ou comé leu garçon dé San Lauren
Avoua leu Feillandi.
Toujours en guerre comme des bandits
Ou comme les garçons de Saint-Laurent
Avec ceux de Feillens.

Caïon qué quinon, magna qué hutson : teu dé bressan.

Cochons qui crient, valets de ferme qui hûchent : tous des Bressans [2].

Pasebla la Sôna travaïé
E pourté batchau teu leu ten ;
Leu Rôneu foui, pioïé, bataïé
E né fa ren [3].
Paisible la Saône travaille
Et porte bateaux tout le temps ;
Le Rhône court, crie, bataille
Et ne fait rien.

---

(1) Le vider à fond.

(2) Les *huchements* des jeunes gens en Bresse sont en effet aussi aigus et aussi harmonieux que ceux des porcs.

(3) Prononcez *rin*, *tin*.

*
* *

Les proverbes suivants sont des allégories transparentes et pas toujours charitables :

Nuvelé, anchèla,
On ô-te fa ton ni ?
Su l'arba novèla
On qu' è fa bon dremi.
Neuville, cigale,
Où as-tu fait ton nid ?
Sur l'herbe nouvelle
Où il fait bon dormir.

Léz avié dé Sorman,
Dé Curi, dé San Dzarman
Gordon lu butin pé déman.
Les abeilles de Saint-Romain,
De Curis, de Saint-Germain,
Gardent leurs provisions pour demain.

A la Croirossa, dè dé quarti qu'y a, sé on vu bâre na chopina dé vrâ vin avouà in hommeu honnéteu, fau y porto leu vin é y ménò l'omeu. — A la Croix-Rousse, dans des quartiers qu'il y a (dans certains quartiers) si l'on veut boire une chopine de vrai vin avec un honnête homme, il faut y porter le vin et y mener l'homme.

Sé t'n'o dzin d'aimeu, va-t'en n'en queri à Trévu : Si tu n'as pas d'esprit, va en chercher à Trévoux. Ce proverbe est-il un épigramme, ou la simple constatation de la haute estime de nos aïeux pour les Trévoltiens ? Mystère.

*
* *

J'en vais transcrire un auquel je ne comprends absolument rien ; mais je tiens à vider mon sac :

Sarmagnot
Cu dé piau,
Y a dé quâ n'en riré,
Ton cu se dévire,
Habitant de Saint-Romain,
Cul de peau,
Il y a de quoi rire,
Ton cul se décroche (???)

On devine seulement, par ce dit-on exclusivement couzonnais, qu'une jalousie traditionnelle existe entre Couzon et Saint-Romain ; c'est pour cela que Saint-Romain, appelé autrefois Saint-Romain-de-Couzon, a tenu depuis peu à secouer une apparence de vassalité et à s'intiluler officiellement Saint-Romain-au-Mont-d'Or.

*
* *

Les proverbes suivants ne sont pas plus clairs. Ils sont nés de circonstances aujourd'hui oubliées. Les hommes et les incidents ont disparu, les mots auxquels ils donnèrent lieu sont restés, mais comme des énigmes.

Hardi, Deni! Traduction non du sens littéral, mais de l'intention qu'on a lorsqu'on prononce ces mots : Allons, courage!

Pourreu Grou-Yaudeu. — Pauvre Gros-Claude! — Pauvre niais!

Y é t-ena Catin (abbréviation de Catherine), c'est une femme de mauvaise vie.

Ah! leu brov' omeu!
Il a grou d'aimeu;
Oua, pé leu bè
Dé sa Babè.
Ah! le brave homme,
Il a beaucoup d'esprit;
Oui, par le bec (la bouche)
De sa Babet (sa femme).

Il é comé Bosse-Crévo:
I né sa ni sé cutsi ni sé lévo???

Passò pé Vaza, passer par Vaise, se sauver, disparaître [1].

§ 3. ÉTYMOLOGIES GÉOGRAPHIQUES

D'on vein le nom de Cozo? Dé aqua sonans (égue senanta), comé Coize dé leu hiô lyonnais? Dé l'îla de Côs en Grèce?...

Y raconton qué, pé fairé plâsi uz Italien, l'empéreu Caligula ayé fâ détruiré teuté lé vigné dé la Gaula. L'empéreu Probus, qu'omôvé le sedzeur

---

[1] Cette locution, fort connue à Lyon, a dû prendre naissance à Couzon ou dans quelque autre localité d'où il soit nécessaire de passer par Vaise pour aller se perdre dans la grande ville. Si elle était née à Lyon même, et si la fuite qu'elle exprime avait eu Lyon pour point de départ, on dirait passer par Saint-Clair ou par les Brotteaux, afin de gagner de là ou la Suisse ou la Savoie.

dé Vimiacum (Vimi, udzordui Nuvelé-su-Sônâ) parsqué dé lôver l'aspè du Mon d'ôr li rapélôve son paï, la Panonié, parmétte de replantò la vegne e fi véni dé l'ila de Cos lé prémiré cépé, qué feron plantò à Cozon.

D'où vient le nom de Couzon ? *D'aqua sonnas* (eau sonnante), comme Coize dans le haut Lyonnais ? De l'île de Cos en Grèce ?...

On raconte que, pour faire plaisir aux Italiens, l'empereur Caligula avait fait détruire toutes les vignes de la Gaule. L'empereur Probus, qui aimait le séjour de Vimiacum (Vimy, aujourd'hui Neuville-s-Saône) parce que de là l'aspect du Mont-d'Or lui rappelait son pays, la Pannonie, permit de replanter la vigne et fit venir de l'île de Cos les premiers ceps, qui furent plantés à Couzon.

Lyon vein probóblamén de lucus *(bou sacrò) e dé* dunum *(collena), mô celtequeu qué sé retrouvé dén dené (la sobla qué bôrdé la mer), dè Dunkerké (éïse de la dena) e dè quantetò dé nom propreu.*

Lyon vient probablement de *lucus* (bois sacré) et de *dunum* (colline), mot celtique qui se retrouve dans dunes (le sable qui borde la mer), dans Dunkerque (église de la dune) et dans quantité de noms propres.

Le Mon-Vardon, on qu'i fan ma fortalezza, su leu pre hiau poin du Mon-d'Or, segnefié dé mêmeu : collena varda.

Le Mont-Verdun, où l'on fait une forteresse, sur

le plus haut point du Mont-d'Or, signifie de même : colline verte.

L'Ecoran, quarti de Cozon, dâ véni *d'egue coranta.*

L'Ecoran, quartier de Couzon, doit venir *d'eau courante.*

Collondzé évedamén dé colles longi (collines longues). — *Suligna, de* super ligna, *su leu bou.*

Collonges évidemment de *colles longi* (collines longues). — Sulignat, de *super ligna*, sur les bois.

I poïon liré dè Marliu, lieu d'une mare, en français, *é dè Malafretò*, mala freta, *mauvé maré, mauvézez aigué*, en latin.

On peut lire dans Marlieux *lieu d'une mare* en français, et dans Malafretaz *mala freta*, mauvais marais, mauvaises eaux, en latin.

Rotsetailla, Monmerleu, Opremont s'esplequon éteu sen pein-na.

Rochetaillée, Montmerle, Apremont s'expliquent aussi sans peine.

Forvireu vin dé Forum Veri, martcha dé Vérus, ou Forum Veneris, marcha dé Vénus. Dze n'adméteu pô Forum vetus, viu martcha. parce qué Forvireu fenà pé reu, *neu pé* teu.

Fourvière vient de *Forum Veri*, marché de Vérus, ou *Forum Veneris*, marché de Vénus. Je n'admets pas *Forum vetus*, vieux marché, parce que Fourvière finit par *re*, non par *te*.

Lou traz Ambériu, l'on en Dombé, l'otreu en

Budzâ, leu trajeumeu dè leu canton d'Anse(Rhôneu), Ambrona, Ambutri, Ambléon, son teu ce qué resté d'on pepleu gauloi (leuz Ambarreu) qu'oquepové, avan leu Romain, lé dué révé de la Sôna, à la bise de Lyon, teu justeu leu paï don dz'étudieu ique la linga.

Les trois Ambérieu, l'un en Dombes, l'autre en Bugey, le troisième dans le canton d'Anse (Rhône), Ambronay, Ambutrix, Ambléon sont tout ce qui reste d'un peuple gaulois *(Ambarri*, les Ambarres) qui occupait, avant les Romains, les deux rives de la Saône au nord de Lyon; tout juste le pays dont j'étudie ici la langue.

Quantetò dé non dé paï feron d'abôr dé non d'omeu. Pér insi, du tin du Romain, en soz-entendant prædium *ou* domus, *Arbegni é Arbigni voïan deré habetachon d'Albinus, Curi é Cuire habetachon dé Curius, Courte é Corté habetachon dé Curtius, Caluiré dé Calvirius, Marci dé Martius, Montanà de Montanus, Lintii de Lentulus, Quinchu dé Quintius, Mexemiu é Messemi dé Maximus, Savegnu dé Savinius, Dzuliéno dé Julianus, Chassin dé Cassius, Pollionâ d'Apollonius, etc.*

Quantité de noms de pays furent d'abord des noms d'hommes. Ainsi, du temps des Romains, en sous-entendant *prædium* ou *domus*, Albigny et Arbigny, voulaient dire habitation d'Albinus, Curis et Cuire habitation de Curius, Courtes et Cortet habitation de Curtius, Caluire de Calvirius, Marcy de Martius, Montanay de Montanus, Lentilly de Lentulus, Quincieux de Quintius, Meximieux et Messimy de Maxi-

mus, Savigneux de Savinius, Juliénas de Julianus, Chassieux de Cassius, Pollionay d'Apollonius, etc.

Leu Burgondeu, qu'i confondon en patôi avoua leu Sarrasin, aïan beto à la téta de tsoqué veladzeu on représentan du roi. Leu non dé chi representan, qu'ayé quosi toudzeur ina fôrma latena, è demoro dè la plupor, avoua la tarminâson eu *dè leu Budzâ é lé Dombé,* a *dè la Brâsse. Exempleu : Pollieu, Pollia; Cézérieu, Cézéria; Mizérieu, Mezéria; Birieu, Virieu, Viriat, etc.*

Les Burgondes, qu'on confond en patois avec les Sarrasins, avaient mis à la tête de chaque village un représentant du roi. Le nom de ce représentant, qui avait généralement une forme latine, est resté dans la plupart, avec la terminaison *eu* dans le Bugey et les Dombes, *a* dans la Bresse. Exemple : Pollieu, Polliat; Ceyzérieu, Ceyzériat; Mizérieu, Mézériat; Birieu, Virieu, Viriat, etc.

Insi oncoré la Guïotire étché, dè leu comméncemén, la mâson de Guïot; la Mulatire, châque dé Mulô; la Farlatire, châque dé Ferlat; la Giraudire, dé Girô; la Pelonire, dé Pelon; etc.

Ainsi encore la Guillotière était, dans l'origine, la maison de Guillot; la Mulatière, celle de Mulat; la Ferlatière, celle de Ferlat; la Giraudière, de Giraud; la Pelonnière, de Pelon, etc.

D'otré appellachon chorton d'accedin locaux : la Tessonnire, endrâ du tesson, la Louvatire, du lou; etc.

D'autres appellations sortent d'accidents locaux :

la Teyssonière, lieu des blaireaux ; la Louvatière, des loups ; etc.

La Vinadzire (vinum agere), *endra qué fa dé vin ; lé Tsarpené, endrà planto dé tsarpené.*

La Vinagère *(vinum agere)*, lieu qui fait du vin ; les Charpennes, lieu planté de charmilles.

Leu Brotchau, carti dé Lyon (dé brô, en français bourgeon, *d'on qu'il an fa broutò), étché ina mélò d'ilé planto dé sauzeu é dé pebleu* [1].

Les Brotteaux, quartier de Lyon (de bro, en français bourgeon, d'où l'on a fait brouter) était un fouillis d'îles plantées de saules et de peupliers.

La Croi-Rossa, otreu carti dé Lyon, vin d'ina crui en pira rossa dé Cozon qu'étché drâte su la gran place é qu'a éto enlèvo en 1882 ou 83.

La Croix-Rousse, autre quartier de Lyon, vient d'une croix en pierre rousse de Couzon qui était debout sur la grande place et qui a été enlevée en 1882 ou 83.

Leu Demeu, à Cozon, étché leu non du viu tsôtchau

---

[1] *Lés ôtré vâ è y ayé quatreu brotchô à Cozon : le Brotchô dé Cozon qu'étché le mé u mi-dzeur é totsôvé cosi à l'endrà on qu'il an fa leu pon en 1838, leu brotchau à Talon, leu brotchau Rontou e leu brotchau d'Arbegny. Il an cosi tui éto uni à la terra farma pe leu marrain aporto dé lé périré, é pé leu travau du baradzeu établi su Sôna, en 1856 ou 57.*

Autrefois il y avait quatre brotteaux à Couzon : le brotteau de Couzon qui était le plus au midi et touchait presque à l'endroit où l'on a fait le pont en 1838, le brotteau à Talon, le brotteau Rontou et le brotteau d'Albigny. Ils ont presque tous été unis à la terre ferme par les débris apportés des carrières, et par les travaux du barrage établi sur la Saône, en 1856 ou 57.

démoli en 1856 pé féré place à l'éïze nouva. E n'en resté qu'on pan dé meraïe. E y étché ique qu'il alòvon paï lez imposechon (la Dema) u tsapitre dé San-Djan de Lyon. Chà dema étché d'on bénò dé vendâme, neu po su di, mé su vint-sèt. Ellé féjé quatreu per cen.

Le Dime, à Couzon, était le nom du vieux château démoli en 1856 pour faire place à l'église neuve. Il n'en reste qu'un pan de mur. C'était là qu'on allait payer les impositions (la Dime) au chapitre de Saint-Jean de Lyon. Cette dime était d'une benne de vendange, non pas sur dix, mais sur vingt-sept [1]. Elle faisait quatre pour cent [2].

Mon-Dzuli e Cezéria rappèlon sinon leu sedzeur, du moin leu nom de Dzuleu é d'on Césor.

Mon-July et Ceyzériat rappellent sinon le séjour, du moins le nom de Jules et d'un César.

Lez otré vâ leu cementireu de Loyasse, à Lyon. étché on bou qu'il apélôvon bou dé l'oyasse.

Autrefois le cimetière de Loyasse, à Lyon, était un bois qu'on appelait bois de la pie.

San-Dédi-su-Chalarona préni leu non d'on évêque de Viana qué i fu massacro per ôrdré dé la reinna Frédégonda.

Saint-Didier-sur-Chalaronne prit le nom d'un

---

(1) Comme aujourd'hui encore au Canada, une gerbe sur vingt-sept. Sur ce fonds étaient entretenus le culte, les écoles, les pauvres et toutes les depenses communales.

(2) Sa suppression fit acclamer la Révolution. Aujourd'hui comme on accepterait de n'avoir que quatre pour cent à payer! Et puis le service militaire ? Nos aïeux n'étaient jamais soldats malgré eux.

évêque de Vienne qui y fut massacré par ordre de la reine Frédégonde.

Leu veladzeu sen nombreu qué pourton dé non dé sain son on témoignadzeu dé la devochon dé n'treuz anchen : San Dzarman , san Déni , san Lui, etc., etc.

Les villages sans nombre qui portent des noms de saints sont un témoignage de la dévotion de nos ancêtres : Saint Germain, saint Denis, saint Louis, etc., etc.

Refété pé Monségneu Camille dé Villeroy, artsevêqueu dé Lyon é frore du maréchal, Vimi preni, pé reconnâssantse, leu non dé Nuvelé-l'Artsevêqueu. Oui, él n'in vu dzin mé, él i prin pér on sôleu sôbrequé; ellé dévre retornò à son viu non dé Vimi.

Rebâtie par Monseigneur Camille de Villeroy, archevêque de Lyon et frère du maréchal, Vimy prit, par reconnaissance, le nom de Neuville-l'Archevêque. Aujourd'hui, elle n'en veut plus, elle le prend pour un vilain surnom ; elle devrait retourner à son vieux nom de Vimy.

E y é pé na râson semblôbla qué Nuvelé-les-Damé, oublian leu sovéni qué la distinguon dé tan d'otré Nuvelé sin istoire, né vu plu étré qué Nuvelé-su-Renon. Ellé erâ qu'cinque li baïéra mé dé renom? Pt'êtré ben ; a manqueu dé la tsuza él arà leu mô.

C'est pour un motif semblable que Neuville-les-Dames, oubliant les souvenirs qui la distinguent de

tant d'autres Neuville sans histoire, ne veut plus être que Neuville-s-Renom. Elle croit que cela lui donnera plus de *renom?* Peut-être bien; à défaut de la chose elle aura le mot.

Tsotillon-lé-Dombé né vu po mé étré qué Tsotillon-su-la-Tsalarona. Portan lé Dombé son mé connué qué la Tsalarona, é l'oneur é pre gran d'étré la fortalezza d'ena province qué d'on pete riu.

Châtillon-les-Dombes ne veut plus être que Châtillon-s-Chalaronne. Pourtant les Dombes sont plus connues que la Chalaronne, et l'honneur est plus grand d'être la forteresse d'une province que d'un petit ruisseau.

Velafrantse vin dé lé franteizé qué leu sireu de Beauju li ayan baïa; dè leu nombreu sé trovové, pé leuz abetan, leu drâ dé battré lu féné (?).

Villefranche vient des franchises que les sires de Beaujeu lui avaient données; dans le nombre se trouvaient, pour les habitants, le droit de battre leurs femmes (?).

Trévu (latin Trevoltium) s'esplequé pé lé trâ vôté qué la Sôna fa en passan devan.

Trévoux (latin Trevoltium) s'explique par les trois contours que la Saône fait en passant devant.

∴

Leu senou d'Arbegni

SOVÉNI DE 1793

Ey fe na tarrebla dzorno pé Lyon que chaque du nu ottobré 1793. Assiédja pé l'armé dé la Convenchon, cha vela ayé batailla dou mâ teuta seuléta, neu pé la Royautò, mé pé la Repebleca légal, contra la Montagne qu'ayé betò dihor la loi leu Girondin é tui leu modérò, é qué govarnové pé la tarru.

La défensa n'étché pre possebla. Pér empétsi leu Muscadin *(non qu'i baïovon uz assédja) dé recruto dé sordo dè leu vâzenadzeu, la Convenchon ayé fa na rochâ* (1) *dé tui leu dzouneuz omeu dé dizouet à vingt-cinq an, é pé cassò teu lien entremi leu Lionnai é leu Forrezien qué volian luz y baï la man, él ayé copo pé leu mâtin leu départemen dé* Rhône-et-Loire; *él n'en ayé fa dou : leu Rôneu, d'ina por, la Loire dé l'ôtra.*

Nion secor sé poyé don espéro dé dihor. Leu sordo dé la Convenchon (i leuz appélovon leu Blu), lon ten (2) *repussò, ayan feni per emportò dé fource leuz avan-pôsteu dé Cuiré, su leu platchau dé bize, e cheu du pon dé la Melatire, on qué sé môrion leu Roneu é la Sôna. Pé combleu, il annonçovon, leu ouet ottobré, qu'on trétreu ayé levro la pourta dé San-Chior.*

---

(1) Levée, exactement râfle. Pour la prononciation, v. p. 6.

(2) Prononcez *lon-tin, définsa, Convinchon, rindré, intremi, in, bin, rin, etc.*

Le sonneur d'Albigny

EPISODE DE 1793

Ce fut une terrible journée pour Lyon que celle du 9 octobre 1793. Assiégée par l'armée de la Convention, cette ville avait lutté deux mois toute seule, non pour la Royauté, mais pour la République légale, contre la Montagne qui avait mis hors la loi les Girondins et tous les modérés, et qui gouvernait par la terreur.

La défense n'était plus possible. Pour empêcher les *Muscadins* (nom qu'on donnait aux assiégés) de recruter des soldats dans le voisinage, la Convention avait fait une levée de tous les jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans, et pour rompre tous liens entre les Lyonnais et les Foréziens qui voulaient leur donner la main, elle avait coupé par le milieu le département de *Rhône-et-Loire;* elle en avait fait deux : le Rhône d'une part, la Loire de l'autre.

Aucun secours ne se pouvait donc espérer du dehors. Les soldats de la Convention (on les appelait les Bleus), longtemps repoussés, avaient fini par emporter de force les avant-postes de Cuire sur le plateau du Nord, et ceux du pont de la Mulatière au confluent du Rhône et de la Saône. Pour comble, on annonçait, le 8 octobre, qu'un traître avait livré la porte de Saint-Clair.

Leuz assédja, pretou qué dé sé rendré, décederon dé s'ouvri on passadzeu pé Vâsa, vo leu Forrè é l'Auvergne. I pensôvon qué dé chi lô, i trovérian d'otreuz ami dé l'ôrdré é dé la lebarto, en ormé com'èleu. Miu informò, na centain-na é demi dé cavali ne voléron pô passô pé Vâsa. I moderon à la mi-né, remontoron é suiveron la reva gôba dé Sôna, toudzeur fouyon, é toudzeur sé batan. Arrevò à Nuvelé, lu nombré ayé ben démenïa dé mâtcha, é i n'arian po povu passo, s'i n'ayan aviu l'idé d'amassò leu cosque é leu mantchau du Blu qu'il ayan tuo, é dé s'en crevi. Leu posteu dé Nuvelé leu preni pé dé Convenchonel é leu lassi felo su la Brâsse. I n'étchan pre mé qué cinquanta à soissanta; mé d'ique i s'esbegneron sen péna en Budzâ é en Suisse, on qué le comte dé Précy, générô en chef, leu rattrapi pre tor.

Leu grou du Muscadin s'etchan baïa rendi-veu u chu dé la Chiora, à cin uré du matin. Teu d'ina vâ, à set uré, i feron na faussa attaqua su leu tsotchau dé la Dutsire, qu'étché u pevâ du Blu, é feleron en ben ôrdré su Rôtsecardon é San-Cireu. Leu comteu dé Viriu, comandan en segon, étché à la téta. Leuz on modovon a pié, leuz otreu a tsevau. I train-nôvon quatreu canon.

Les assiégés, plutôt que de se rendre, décidèrent de s'ouvrir un passage par Vaise vers le Forez et l'Auvergne. Ils pensaient que, de ce côté, ils trouveraient d'autres amis de l'ordre et de la liberté, en armes comme eux. Mieux informés, cent cinquante cavaliers environ ne voulurent pas passer par Vaise[1]. Ils partirent à minuit, remontèrent par Serin et suivirent la rive gauche de la Saône, toujours courant et toujours combattant. Arrivés à Neuville, leur nombre avait bien diminué de moitié, et ils n'auraient pas réussi à passer, s'ils n'avaient eu l'idée de ramasser les casques et les manteaux des Bleus qu'ils avaient tués et de s'en couvrir. Le poste de Neuville les prit pour des Conventionnels et les laissa filer sur la Bresse. Ils n'étaient plus que cinquante à soixante; mais, de là, ils s'échappèrent sans peine en Bugey et en Suisse, où le comte de Précy, général en chef, les rejoignit plus tard.

Le gros des Muscadins s'était donné rendez-vous au parc de *la Claire* [2], à cinq heures du matin. Tout d'un coup, à sept heures, ils firent une fausse attaque sur le château de la Duchère, qui était au pouvoir des Bleus, et prirent en bon ordre la route de Rochecardon et de Saint-Cyr. Le comte de Virieu, commandant en second, était à leur tête. Les uns allaient à pied, les autres à cheval. Ils traînaient quatre canons.

---

(1) *Passo pé Vasa*, passer par Vaise signifie à Lyon se perdre, disparaître. On pourrait supposer que cette locution proverbiale vient de l'évènement que je raconte; il n'en est rien, car on la trouve dans la chanson *La Couzonnaise*, bien antérieure à 1793.

(2) A l'endroit où se trouve aujourd'hui la gare de Vaise.

Leu Blu, avarti pé dé traitré, leuz ayan dévancha. I leuz attendjan, mécho a dé païsan qu'ayan dé fesi, catcha uteur dé la place duz Ormeu. Ique feron tuò monchu de Viriu é la mâtcha duz offeci. La retréta devinssi na dérota. Leu sordo abandeneron lu canon. Sét ou oué cen démoreron insin, passeron pé Lemoné é moderon sé féré sarno é prendré, dou ou trà dzeur apré, à Sorman dé Popé. Leuz otreu sé desparseron pé teuta la masse du Mon-d'Or, copò dé periré, dé vegné é dé bou, qué dômenon lé trâ pointé du Mon-Cindreu, du Mon-Tou é du Mon-Vardon.

I tsortsovon a sé catsi, ou don bin a redécendré dé lé valò dé la Sôna é dé l'Azerga, mé dedja lu arrevò étché segnalô parteu ; parteu leu Djacobin ayan corporto la novèla qué leu Muscadin arrevôvon pé teu sacadzi, pé teu beto a foua é a san, é su teuté lé revé, pé teuta la montagne, dé Dardii à San-Dzarman é dé Nuvelé à Lentii é à Lozana, leu tracassin criové leu mondeu à sé défendré é a fouiré su a cheu bregan dé Muscadin.

Du païsan la prepor sé breleron po. E gn'en avi portan qué profeteron dé l'ocajon pé féré cen qué luz i semblôvé on bon cou. Il attendjan leu Muscadin dé lé cabourné, ou darri lé sévélo, terôvon déssu comé su dé livré ou dé lou, pi leu dévalezôvon ; cor leu fouyor ayan tui emporto avouâ èleu cinque qu'il

Les Bleus, avertis par des traitres, les avaient devancés. Ils les attendaient, mêlés à des paysans qui avaient des fusils cachés, autour de la place des Ormes. Là, furent tués M. de Virieu et la moitié des officiers. La retraite devint une déroute. Les soldats abandonnèrent les canons ; sept ou huit cents demeurèrent réunis, passèrent par Limonest et allèrent se faire cerner et prendre deux ou trois jours après, à Saint-Romain des-Popeys. Les autres se dispersèrent par tout le massif du Mont-d'Or, coupé de carrières et de vignes, et que dominent les trois pointes du Mont-Cindre, du Mont-Thou et du Mont-Verdun.

Ils cherchaient à se cacher, ou bien à redescendre dans les vallées de la Saône et de l'Azergue ; mais déjà leur arrivée était signalée partout. Partout les Jacobins avaient colporté la nouvelle que les Muscadins arrivaient pour tout saccager, tout mettre à feu et à sang, et sur toutes les rives, par toute la montagne, de Dardilly à Saint-Germain et de Neuville à Lentilly et à Losanne, le tocsin appelait les populations à se défendre et à courir sus à ces brigands de Muscadins.

La plupart des paysans ne bougèrent pas. Il y en eut cependant qui profitèrent de l'occasion pour faire ce qui leur semblait un bon coup. Ils attendaient les Muscadins dans les *cabornes* [1], ou derrière les haies, tiraient dessus comme sur des lièvres ou des loups, puis les dévalisaient ; car les fugitifs avaient

---

[1] Maisonnettes en pierre sèche, ou plutôt refuges, inhabités la nuit.

ayan dé mé préchu, é dé loin i leu véjan s'arrétò, sayé pé reprendré socheu, sayé pé catsi lu tresor qu'i né poyan po mé portò.

Mé d'na fortena fe ainsi fété, à la pointe d'ina fortse ou d'on fesi dé tsasse. L'impenetò étché asserò dé davan. I féjan vâ du dâ, lon tin apré, dè leu veladzeu, cheu qué n'en ayan profito, é i remarqueron qué nienna dé ché fortené n'ayé portò beneur à cheu qué léz ayan fété ou don bén que n'en éreteron.

Fô teu deré : è gn'en avi éteu qué baïeron asileu, u risqueu dé lu via, a plujeur dé cheu pourreu mondeu portsatcha. Etan dzouneu, dze n'en â connu ion qué, du dépi, s'étché fixo à Cozon.

*
* *

Le peteta parrôtse d'Arbegny (i dejan po oncoré commena), su la reva drâte dé Sôna, entremi Cozon é Curi, étché comé lez otré, teuta sin-déssu-déssô. Leu tracassin senové, lé fené grelovon dé pou, mé leuz abetan n'en étchan po moin oquepo, quosi tui, à la vendâme. L'ouvra pressové, la sâzon ayan éto tardeva sti an ; leu tin etché chior e dedja frâ ; fayé sé dépétsi.

Eparpïa pé lé collené, biou é bioudé copòvon leu razin, emplôvon leu bénau é leu portòvon dè lé tené ; mé on entendjé po dè lé troppé leu rireu é leu pétor d'aiseu d'ordenéreu ; lé fillé s'amusovon po a sor-

tous emporté avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux, et de loin on les voyait s'arrêter soit pour reprendre haleine, soit pour cacher les trésors qu'ils ne pouvaient plus porter.

Plus d'une fortune fut ainsi faite, à la pointe d'une fourche ou d'un fusil de chasse. L'impunité était certaine d'avance. On montrait du doigt, longtemps après, dans les villages, ceux qui en avaient profité et l'on remarquait que pas une seule de ces fortunes n'avait porté bonheur à ceux qui l'avaient faite, ou à ceux qui en héritèrent.

Il faut tout dire. Il y en eut aussi qui donnèrent asile, au péril de leur vie, à plusieurs de ces malheureux pourchassés. Etant jeune, j'en ai connu un qui s'était, depuis lors, fixé à Couzon.

*
* *

La petite paroisse d'Albigny (on ne disait pas encore commune), sur la rive droite de la Saône, entre Couzon et Curis, était, comme les autres, sens-dessus-dessous. Le tocsin sonnait, les femmes tremblaient de peur, mais les habitants n'en étaient pas moins occupés, presque tous, aux vendanges. L'ouvrage pressait, la saison ayant été tardive cette année ; le temps était clair et déjà froid, il fallait se dépêcher.

Eparpillés par les collines, vendangeurs et vendangeuses coupaient les raisins, remplissaient les *benôts* et les portaient dans les cuves ; mais on n'entendait pas dans les groupes les rires et les cris de joie habituels ; les filles ne s'amusaient pas à sur-

prendré leu garçon pé leu débarfoï avouâ dé razin, ni leu garçon à porsuivré lé fillé tan qué sô leuz arbreu ; teu budzové en selencheu, comé déz ombré.

Leu solou començové a rebéssi ; i totsové quosi la cema du Mon-Vardon, quan dez effan qué pïovon u con dé fesi su la montagne, sé forreron à bèlo : « N'en vt'cha ! I vegnon ique ! »

Dé vrâ i véjan dou cavali qué dévalovon pé leu bou. D'otreu, pre loin, luz i fouijan apré.

U pié dé la penta rade dé la montagne, entremi leu bou é lé vegné, leu dou fouyor sauterou à bo dé lu tsevau é leuz abaderon. Lé pourré bêté, qué n'en poyan pre mé, sé cutseron so dez arbreu, et elleu contèniiron, toudzeur fouyan, u traver du violé é dé lé sévélo. Arrevò en face du vendâmou, i sé renderon à cheu à qui i né poyan po étsapo.

— « Broveu mondeu, aï pedja dé neu ! Dzé son dé Lionnai qu'an volu défendré vetra lebartò é la netra ; dze n'an fa dé mo a presena, netron crimeu é de n'ava po êto leu pre fôr. Sarvò neu, u non du cher, dze vo récompenséran, e pi leu bon Dju voz i rendra ! »

Leu vendâmou, s'il ayan pu leu sauvo senz étré aparçu, leuz arian certainnamin fa felo dè quoqué cova ou grani. Ma lou Blu començôvon à devalò pé leu violè ; la pou y açové tui leu coradzeu. Leu païsan

prendre les garçons pour les barbouiller de raisin, ni les garçons à poursuivre les filles jusques sous les arbres ; tout remuait en silence, comme des ombres.

Le soleil commençait à baisser ; il touchait presque la cime du Mont-Verdun, quand deux enfants qui guettaient les coups de fusils sur la montagne se mirent à crier : « En voilà ! Ils viennent ici. »

De fait, on voyait deux cavaliers qui descendaient précipitamment par le bois. D'autres, plus loin, les poursuivaient.

Au pied de la pente raide de la montagne, entre les bois et les vignes, les deux fuyards sautèrent à bas de leurs chevaux et les abandonnèrent. Les pauvres bêtes, qui n'en pouvaient plus, se couchèrent à l'ombre. Quant à eux, ils continuèrent toujours courant, au travers des sentiers et des haies. Arrivés en face des vendangeurs, ils se rendirent à ceux auxquels ils ne pouvaient échapper.

« Braves gens, ayez pitié de nous ! nous sommes des Lyonnais qui ont voulu défendre votre liberté et la nôtre ; nous n'avons jamais fait de mal à personne, nous n'avons d'autre crime que de n'avoir pas été les plus forts. Sauvez-nous, au nom du ciel ! nous vous récompenserons, et puis le bon Dieu vous le rendra ! »

Les vendangeurs, s'ils avaient pu les sauver sans être aperçus, les auraient certainement fait entrer dans quelque cave ou grenier. Mais les Bleus commençaient à *dévaler* par les sentiers ; la peur glaçait

feron mena dé né po ent'endré é tsoquon s'arrapové à s'n ouvra comé si n'ayé viu qué cinque.

— « *Bravo mondeu, catsi neu, teni, ique dè chi bénau ! covri mé dé râsin !* »

Yon duz etrandzi, en parlan de la sorta, s'alondzi u fon d'on bénau.

Leu vindâmou leu lasseron féré ; è n'y eu qué na féna qué vinssi li voyenci na pleinna séille de râsin dessu, mé po assé pé leu covri ; é dé leu ten qu'él alové n'in corré in' otra, arreveron leu sordo qué larderon u cœur avoua lu sobreu leu pourréu Muscadin. I né pussi qu'on cri. Son san fu mécho avoua leu vin. Dz'a entendu racontò cinque à in omeu qué y ayé viu, mà qué dz'y raconteu à mon teur.

L'otreu fouyor s'et'ché po arréto. Il ayé desindu comé leu vè tan qu'u pié dé la vieille éïse d'Arbegny, on qué leu tarrain mé prion leu catsôvé u ju du porsuivan. Ch' eïse avoua son chiotsi, drâ su la darrire collena, semblon gardo lé dué revé dé la Sôna e guetò u loin teu ce qué possé. On l'a remplacha du dépi pé na nouva, pre bô, mé sin la démoli ; i n'en an fa in' écoula.

Leu Lionai preni à man gôba, remonti la collena, du coutò dé bise, e s'enfeli pé leuz aigrô du chiotsi.

tous les courages. Les paysans firent mine de ne pas entendre et chacun s'attachait à son ouvrage comme s'il n'eût vu que cela.

— Braves gens, cachez-nous, tenez, là, dans cette baignoire !

Un des étrangers en parlant de la sorte, s'allongea au fond d'une *benne*.

Les vendangeurs le laissèrent faire. Il n'y eut qu'une femme qui vint vider sur lui un plein seau de raisins, mais pas assez pour le couvrir ; et pendant qu'elle en allait chercher un autre, arrivèrent les soldats qui lardèrent au cœur, avec leurs sabres, le malheureux Muscadin. Il ne poussa qu'un seul cri. Son sang se mêla avec le vin. J'ai entendu raconter cela par un homme qui l'avait vu, moi qui le raconte à mon tour.

L'autre fugitif ne s'était pas arrêté. Il avait filé comme le vent jusqu'au pied de la vieille église d'Albigny, où le sol s'abaissant le dérobait aux regards des poursuivants. Cette église avec son clocher, debout sur la dernière colline, semble garder les deux rives de la Saône et surveiller au loin tout ce qui passe. On l'a remplacée depuis par une neuve, mais sans la démolir ; on en a fait une école [1].

Le Lyonnais prit à gauche, remonta la colline du côté du nord et enfila les escaliers du clocher.

---

[1] On fait remonter à Gondebaud, roi des Burgondes et oncle de sainte Clotilde, qui y aurait fait sa résidence, le premier édifice bâti sur cet emplacement ; c'est même de là qu'aurait été promulguée la loi Gombette ; mais il paraît plus probable que ce fût à Ambérieux-en-Dombes.

Leu chiotsi grondové comé s'il aïé conténu tui leu tenéreu du Mon-d'Or on dzeur d'oradzeu. Leu senou, in' omeu oncoré teu dzouneu, étché on mami qué n'ayé po frâ u ju; on fran luron, gâ é vouer, on vrâ tepeu dé païsan dé netra montagne.

Applaïa dé tui seu membreu à la consegna qu'il ayan baïa, dé veladzeu en veladzeu, pé teuté lez éïzé duz enveron, i trimbalové sa courda, i grolové sa chôtse com'on dérrato.

Leu Lionnai montové teu dé la douce, grelan é basatan, quand i vi qué leu senou l'ayé aperçu é leu guintsové, épanto :

— Vo brelo pò, qu'i li crii, moulò pò la courda, senò toudzeu ! Sé vo voz arrétò, dzé si pardu.

Leu manii déveni dé quâ è n'en verové; i contenii a seno comé se dé ren n'étché, teut en demandan :

— Qu'été-veu ? Qué voli-veu ?

— On pourreu velati, qué tsortsé onqué sé catsi.

— Beten qué dze voz à po viu, dessi leu senou; catsi veu darri chi travon.

E i li veri lez épallé, toudzeur senan.

Voré la né tsâjé; l'ombra de la teur s'étendjé tan qu'u delà de Sôna; pi el se confondi avoua lé sauzaïé du brotchau, é lé ratavoladzé cominceron à derrapò e à prindré lu envolò. Leu senou sé veri vò l'estrandzi é li démandi sé on senové encoré uz otreu chiotsi.

Le clocher grondait comme s'il eût contenu tous les tonnerres du Mont-d'Or un jour d'orage. Le sonneur, encore tout jeune, était un gaillard qui n'avait pas froid aux yeux; un franc luron, gai, ouvert, un vrai type de paysan de notre montagne.

Appliqué de tous ses membres à la consigne qu'on avait donnée, de village en village, par toutes les églises des environs, il faisait sauter sa corde et secouait sa cloche comme un forcené.

Le Lyonnais montait tout doucement, essouflé, haletant; et lorsqu'il vit que le sonneur l'avait aperçu et le regardait, ahuri :

— Ne vous troublez pas, lui cria-t-il, ne lâchez pas votre corde, sonnez toujours! Si vous vous arrêtez, je suis perdu.

Le marguiller devina de quoi il s'agissait; il continua à sonner comme si de rien n'était, tout en demandant :

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Un pauvre habitant de la ville, qui cherche un refuge.

— Mettons que je ne vous ai pas vu, dit le sonneur; cachez-vous derrière cette poutre.

Et il lui tourna le dos, sonnant toujours.

Maintenant la nuit tombait; l'ombre de la tour s'étendait jusqu'au-delà de la Saône; puis elle se confondit avec les saulées des *brotteaux*, et les chauves-souris commencèrent à se détacher et à prendre leur envolée. Le marguiller se tourna vers l'étranger et lui demanda si l'on sonnait encore aux autres clochers.

— *Neu, ren mé de Nuvelé, ren de Cozon, ren dé dzin d'endra, qué leu velati li dessi u beu d'on momen.*

— *Fò don mé câsi, ma éteu, repequi leu manii, moulan petet'à pete sa courda; mé qué van-dze féré dé veu, pourreu muscadin ?*

— *Gardo-mé ique, prii leu fouyor.*

— *Impossebleu : comé vò norri sin qu'on y satsé ? E pi on vindra ben seur feré dé parquesechon tan qué dè ma teur ; on en fa parteu ; dzé mé pardrian sin vo sarvo... Savi vo nadzi ?*

Et i li montrové la Sôna, du coutò dé la traversa du matin.

— *Oua, dzé nadzeu com'on gone de San-Chior; dz'â travarso leu Rôneu mé dé cen coup.*

— *E bin?... fi leu manii, avouà leu gesteu dé pequò na téta.*

— *Porrain pò, dzé péseu trò.*

— *Comé ? Vo n'eté portan po se gro...*

— *Si, avezò mé faqué : élé son se pleinné qué dzé colérain à plon.*

— *Plein-né dé quà ?*

— *Dé lui d'or.*

Leu païsan échati dé riré : Ah ! v'tcha in imbouilleu qué mé fare grou plasi, à mâ; y é po lu poi du yor qué m'entrainnéra jamé u fon dé la revire! Tsapolor, men ami, sé té vu té naï, té fò trovò n'otreu moyen moin cossu; chique n'é pô à ta porto.

— Non, plus rien de Neuville, rien de Couzon, d'aucun endroit, répondit, au bout d'un moment, le citadin.

— Il faut donc me taire, moi aussi, répliqua le sonneur lâchant peu à peu sa corde ; mais qu'allons-nous faire de vous, pauvre muscadin ?

— Gardez-moi ici, supplia le fugitif.

— Impossible : comment vous nourrir sans qu'on le sache ? Et puis on viendra sûrement faire des perquisitions jusques dans ma tour ; on en fait partout. Je me perdrais sans vous sauver... Savez-vous nager ?

— Oui, je nage comme un *gone* de Saint-Clair ; j'ai traversé le Rhône plus de cent fois.

— Eh bien ?... fit le marguiller avec le geste de piquer une tête.

— Je ne pourrais pas, je pèse trop...

— Comment ? Vous n'êtes pourtant pas tellement énorme...

— Si, regardez mes poches : elles sont si pleines que je coulerais à pic.

— Pleines de quoi ?

— De louis d'or.

Le paysan éclata de rire : Ah! voilà un genre d'empêchement qui me ferait joliment plaisir, à moi ! Ce n'est pas le poids de l'argent qui m'entraînera jamais au fond de la rivière ! Chapolard, mon ami, si tu veux te noyer, il te faudra trouver un moyen moins cossu ; celui-ci n'est pas à ta portée.

Leu Muscadin, qu'ayé po envia dé riré, attendjé, impachin, qu'il ussé feni. Leu risou se repréni enfin é, comé hontu d'ina tôla bordò dé gâto en presince d'in omeu qu'ayé se pu dé râson dé feré comé lui, i dessi :

— Savi vo ce qu'è fô féré? Yé ben simpleu : quan on é trô tsardja, on sé détsôrdzé.

— Mé détsardzi ?... Eyon ?

— On qué vo vedra. Téni, v'tcha justeu ina gola dè chi travon; du lô innebleu opposo à la fenétra, teu contra la meraille. On porre y chutro na peu per dessu...

Leu Lionai aveze on momen leu senou à la chiarto dé la lena, pé déveno s'on poïé se fio à lui; mé y ayé po à trii ; i sé decedi à vouadi sé faqué.

Il ayé dou mel é quoqué piécé d'or, dé vingt-quatreu livré tsoquena, à la marca de Luis quinzé et Luis sézé. I n'en gardi qué quoqué zene, recali dè on sâ, apré lez avâ conto, leu nombreu rion dé dou mele é intoï leu sa dè la gola, en dezan u senou :

— Sé veuz été in onéteu omeu, sé veuz avi la crainte dé Dju, dé Dju qué neu guété, veuz y fara vâ. Dzé veu fieu teu ce qué dzé possédeu.

— Bien, repequi leu païsan, deman dzé tsapleri ique déssus on bon cou dé martchau, é dzé tsutséri se bien la peu qué leu ra èlleu mémeu né séran po dé mâtcha dè netron secrè... Mé, a parpu, faudra-t-è voz y gardo tant qu'u dzudzemen darri ? Dze né demanderain po miu, mé leu Pèré Etarnè mé

Le Muscadin, qui n'avait pas envie de rire, attendait avec impatience qu'il eut fini. Le rieur se ressaisit enfin et, comme honteux d'un tel excès de gaieté en présence d'un homme qui avait si peu de raisons de l'imiter, il dit :

— Savez-vous ce qu'il faut faire ? C'est bien simple : quand on est trop chargé, on se décharge.

— Me décharger ?... Où ?

— Où vous voudrez. Tenez, voici juste un large trou dans cette poutre, ici, du côté sombre opposé à la fenêtre, tout contre le mur. On pourrait clouer une planche dessus...

Le Lyonnais regarda un moment le sonneur à la clarté de la lune pour deviner si l'on pouvait se fier à lui ; mais il n'y avait pas à choisir. Il se détermina à vider ses poches.

Il avait deux mille et quelques pièces d'or, de vingt-quatre livres chacune, à l'effigie de Louis XV et de Louis XVI. Il n'en garda que quelques-unes, remit dans un sac, après les avoir comptées, le nombre rond de deux mille et introduisit le sac dans le trou, en disant au sonneur :

— Si vous êtes un honnête homme, si vous avez la crainte de Dieu, de Dieu qui nous regarde, vous le montrerez. Je vous confie tout ce que possède.

— Bien, répondit le paysan ; demain, je cognerai là-dessus un bon coup de marteau et je clouerai si bien la planche que les rats eux-mêmes ne seront pas de moitié dans notre secret... Mais, à propos, faudra-t-il vous garder cela jusqu'au jugement dernier ? Je ne demanderais pas mieux ; mais le Père

relevèra p't'etré dé facchon pretou qué dze né v'drin.

— *Voz omo à rire, obsarve leu Lionnai ; cinque n'é po na marca dé mauvése conschince, u contrèreu. Enfin, à la gorda dé Dju !... Acqueto mé bien, senou d'Arbegni... Ah ! Dz'oubliòveu : comé veu nommò veu ?*

— *Tsapolor, pé vo charvi.*

— *E ben, cetoyen Tsapolor, preni bien nôta du dzeur on qué dzé son oui, 9 ottobré 1793. Baï mé diz an pé reveni. Sé, dè diz an, dze n'à po reclamò leu sa, il é vetreu avoua teu ce qu'il intôié.*

— *Intindu. Voré, profitò dé la né. Vtcha on morchau dé pan, y é teu ce que dzé poïeu vo baï. Felò leu lon dé chà sévelò tan qu'à lo lôna ; él n'a dzin d'aigue pé leu momen; voz arrevéra dè in ila, vo tindra conseil sô on sauzeu, pi quan vo séra bien seur d'etré solé, vo travarserà leu grou brè dé Sôna, é derrieu vo serà en Brâsse. Teu trapenò, na bena môrtse vo sara po dé trô pé vo soreilli. A lé premiré orvé du solou dé déman vo povi étré dedja à l'otreu beu dé la Domba; dou dzeu oncoré, vo saré en Suisse. Adju, é qué v'tron b'n andzeu vo gôrdé !*

Leu douz omeu sé sarreron la man, é Tsapolor, don leu cœur trebïové, suivi du ju tan qu'i povi leu pourreu Muscadin ; i leu pardi à la fin u traver du brotchau.

Eternel me relèvera peut-être de faction plus tôt que je ne désirerais.

— Vous aimez à rire, observa le Lyonnais ; ceci n'est pas une marque de mauvaise conscience, au contraire. Enfin, à la garde de Dieu !... Ecoutez-moi bien, sonneur d'Albigny... Ah ! J'oubliais : comment vous nomme-t-on ?

— Chapolard, pour vous servir.

— Eh bien, citoyen Chapolard, prenez bien note du jour où nous sommes aujourd'hui, 9 octobre 1793. Donnez-moi dix ans pour revenir. Si, dans dix ans, je n'ai pas réclamé le sac, il est à vous avec tout ce qu'il contient.

— Entendu. Maintenant profitez de la nuit. Voici un morceau de pain ; c'est tout ce que je puis vous offrir. Filez le long de cette haie jusqu'à la *lône ;* elle n'a pas d'eau pour le moment. Vous arriverez dans une île, vous tiendrez conseil sous un saule ; puis, lorsque vous serez bien sûr d'être seul, vous traverserez le gros bras de la Saône et, de suite, vous serez en Bresse. Tout mouillé, une bonne marche ne vous sera pas de trop pour vous sécher. Aux premiers rayons du soleil de demain vous pourrez être déjà de l'autre côté de la Dombes ; deux jours encore, vous serez en Suisse. Adieu, et que votre bon ange vous garde !

Les deux hommes se serrèrent la main et Chapolard, dont le cœur battait fort, suivit des yeux tant qu'il put le pauvre Muscadin. A la fin, il le perdit au travers des brotteaux.

Set an sé passeron. La Repebleca devinssi moin sarvadze, pi, com'on tsevau qu'a prou rua, el sé lassi domtò pé Bonaparte. Leuz emegrò commenceron à reveni u païˇ.

Dé dué chiôtsé, leu manii d'Arbégni n'en ayé dzin mé qué yéna, la pre peteta : la pre granda, châque su laquôlla il ayé tan seno leu tracassin, ayé étò caraïa à bo du chiotsi ; transformo en canon, ellé tenôvé contra leuz Autrechen.

E oncoré, dé cha péteta chôtse, è n'ayé po lon ten qu'il etché autoreja à se charvi pé annonci òtrà tsuza qué leu décadi, ou don bin leu foua.

*On sà, teu seulé dé sa teur, i fenâtché dé tinto trâ cou, pi trâ cou, pi oncoré trâ cou, é son cœur trebïové d'aiseu d'àvâ pu seno l'*Andzélu, *annoncheu dé la fin du gran oradzeu qu'ayé couavia se redamèn leu cher dé n'tra France.*

Teu d'ena vâ, in sé reveran, i sé trovi nô à nô avouà in estrandzi qué, d'ina vouâ boleguò, li démandi :

— Mé reconnatsi-veu ?

— Ma fâ, repondi-t-i, pet-étré oua, pet'étre neu...

— Comé ? Vo vo soveni po du sâ du 9 ottobré 93 ?

— Oua é neu, repequi Tsapolor qué tsortsové à gogni dé tin.

E li étché ben venu teu dé suite in pensò qué ch'omeu poïé étré leu Muscadin fouïord à l'occajon

Sept ans se passèrent. La République devint moins sauvage, puis, comme un cheval las de ruer, elle se laissa dompter par Bonaparte. Les émigrés commencèrent à rentrer au pays.

De deux cloches, le marguillier d'Albigny n'en avait plus qu'une, la plus petite; la plus grande, celle sur laquelle il avait tant sonné le tocsin, avait été jetée à bas du clocher; transformée en canon, elle tonnait contre les Autrichiens.

Et encore, de cette petite cloche, il n'y avait pas longtemps qu'il était autorisé à se servir pour annoncer autre chose que le décadi ou bien quelque incendie.

Un soir, tout seul dans sa tour, il finissait de tinter trois coups, ensuite trois coups, puis encore trois coups, et son cœur frémissait d'aise d'avoir pu sonner l'*Angelus*, annonce de la fin du grand orage qui avait balayé si rudement le ciel de notre France.

Soudain, en se retournant, il se trouva en face d'un étranger qui, d'une voix émue, lui demanda :

— Me reconnaissez-vous?

— Ma foi, répondit-il, peut-être oui, peut-être non...

— Comment! Vous ne vous souvenez pas de la soirée du 9 octobre 93?

— Oui et non, répliqua Chapolard qui cherchait à gagner du temps.

Il lui était bien venu tout de suite en pensée que cet homme pouvait être le Muscadin fugitif à l'occa-

du quòleu sa téta ayé se sovin battu la campagne, é fa, dzeur é né, fource supposechon é tsotchau en Espagne : Revindra-t-i ?... Revindra-t-i pô ?... I m'a dzin baïa dé novèle, i da étré môr...

Ouâ, mé avan dé meri, i poïé ava lâcha fouiré son secré; in otreu qué lui poïé sé presentò à sa place. E pi sâ mémeu i l'aïé viu qu'on momen, à la chiarto innebla d'ina demi-né. I sé méfiové don é s'étché promettu dé sé téni en gorda. V'tcha prequâ i né voïé po chortré dé sa reponse guéreu compromettante : « P't'étré oua, p't'étré neu ».

— Mâ dze vo reconnatseu ben, insestové l'estrandzi, voz été leu manii d'Arbegni, vos été leu cetoïen Tsapolor.

— Pardena, leu biau mistereu! teu leu mondeu i sa que dzé si Tsapolor; mé qu'et-è qu'è prouvé?

— E prouvé... è prouvé qué dzâ étè in inocen!

L'estrandzi sé cogni leu fron avouâ lé dué man, comé désespéro.

— Ah! dz aïan trô bèlamen révo! Gn'a dzin mé dé bena fà su terra. Cetoïen Tsapolor, manii d'Arbegni, vo m'avi volò meu yor!

— Qué yor?

— Leu trésor qué dze veu confii leu sâ du nu ottobré, y a sèt an.

— Sé vo m'avi confia on tresor, trovo-leu! repequi Tsapolor sén sé brelò.

sion duquel sa tête avait si souvent battu la campagne, et fait, nuit et jour, force suppositions et châteaux en Espagne : Reviendra-t-il?... Ne reviendra-t-il pas?... Il ne m'a jamais donné de nouvelles, il doit être mort...

Oui, mais avant de mourir, il pouvait avoir laissé échapper son secret ; un autre que lui pouvait se présenter à sa place. En outre, lui-même, il ne l'avait vu qu'un moment à la clarté douteuse d'une demi-nuit. Il se défiait donc et s'était promis de se tenir en garde ; voilà pourquoi il ne voulait pas sortir de sa réponse fort peu compromettante : « Peut-être oui, peut-être non ».

— Moi je vous reconnais bien, insistait l'étranger, vous êtes le marguillier d'Albigny, vous êtes le citoyen Chapolard.

— Parbleu, le beau mystère ! tout le monde le sait que je suis Chapolard ; mais qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve... cela prouve que j'ai été un imbécile !...

L'étranger se frappa le front avec ses deux mains, comme désespéré.

— Ah ! j'avais fait un trop beau rêve, il n'y a plus de bonne foi sur terre. Citoyen Chapolard, marguillier d'Albigny, vous m'avez volé mon argent.

— Quel argent ?

— Le trésor que je vous confiai le soir du 9 octobre, il y a sept ans.

— Si vous m'avez confié un trésor, trouvez-le, reprit Chapolard sans s'émouvoir.

L'estrandzi veri uteur dé lui avouâ l'attenchon d'on môr qué tsortsére sa téta pé revéni à la via. Il avezove, sé béssové, sé reverové. A la parfin, s'arrétan davan on travon, du coutò opposò à na fenétra :

— Ey ét ique, ique qué dz'intoï meu dou mel lui d'or.

— Sé vo leuz avi intoïa ique, prononci Tsapolor toudzeur pâsebleu, il i son oncoré.

I preni son grou quetchau dé vegnâron, i n'en forri la pointa so na peu, fi sautò on chu, dou chu, e arratsi leu resteu avouâ la man :

— Avezo, ét'è cinque !

L'estrandzi, a sti cou, retenié son sochieu, pi i recominci à basatò oncor mé qu'avan, mé ey étché d'aizeu.

Leu sa étché bin ique, ausse grou, ausse leur qué quand il l'y ayé intoïa. I lo preni, leu saupési, fi seno leu conténu é, sé carayan dè leu bré dé Tsapolor :

— Marci, brov' omeu ! marci, mon Dju, mé v'tcha sauvò !

I s'approtsi dé la fenètra é conti rapedamen quoqué centainné dé piéce rossé. Impossebleu dé n'en dotò : teut y étché. Alôr reportan à noviau su leu senou seu ju qué rayòvon :

— Broveu e fedéleu païsan, dze mé sovegneu qué vo n'etcho po cossu, et dzé sâ qué la mesére a éto granda per ique; vo n'avi don po eto tentò dé poisi dè leu sa ?... Gn'ayé dzin dé temoin...

L'étranger tourna autour de lui avec l'attention d'un mort qui chercherait sa tête pour revenir à la vie. Il regardait, se baissait, se retournait. A la fin, s'arrêtant devant une poutre, du côté opposé à une fenêtre :

— C'est ici; ici que j'enfermai mes deux mille louis d'or.

— Si vous les avez enfermés ici, prononça Chapolard toujours paisible, ils y sont encore.

Il prit son gros couteau de vigneron, en glissa la pointe sous une planche, fit sauter un clou, deux clous, et arracha le reste avec la main :

— Regardez, est-ce cela ?

L'étranger, pour le coup, retint sa respiration, puis il recommença à haleter plus encore qu'avant, mais c'était de joie.

Le sac était bien là, aussi gros, aussi lourd que lorsqu'il l'y avait mis. Il le prit, le soupesa, fit sonner le contenu et, se jetant dans les bras de Chapolard :

— Merci, brave homme ! Merci, mon Dieu, me voilà sauvé !

Il s'approcha de la fenêtre et compta rapidement quelques centaines de pièces jaunes. Impossible d'en douter, tout y était. Alors, reportant de nouveau sur le sonneur ses yeux qui rayonnaient :

— Brave et fidèle paysan, je me souviens que vous n'étiez point riche, et je sais que la misère a été grande par ici. Vous n'avez donc pas été tenté de puiser dans le sac ?... Il n'y avait point de témoin...

— *Y ayé leu bon Dju, dessi Tsapolor in montran leu cher avoua leu dâ. E tan qu'à la tentachon, él m'a po manquo ; ellé venié teuté lé né s'acheto su leu cutron dé mon yet é, leu dzeur, comben dé vâ el s'embuscôvé, pé m'attendré, dè lé vègné onqué dzé suôveu é pein-nôveu pé leuz ôtreu ! Tel qué vo mé vaï, dze si pouvreu com' on ra dé mon chiotsi. Mé y a dé tzusé qu'oublion po cheu qué lez an' apprâ d'enfance. Ma pourra more (leu bon Dju la repousé !) mé fejé répéto tui leu sâ avan dé m'endremi : « Neu lâssi pò tsâre dé la tentachon ! » E vo, revéni vo pano comé mâ ?*

— *Vo n'y avi suramen po oblia, dzé modi avoua na cenieinna dé lui d'or in faqua ; teut a fondu. Ah ! dz' m'en si viu quatreu lôver en Suisse é en Autriche ; mé teuté netré mesére son fenié. Neu v'tcha retseu voré, l'on é l'otreu, cô dzé van partadzi.*

— *Partadzi, avoi ma !...s'eschiami Tsapolor peïant dé grau ju.*

— *Partadzi. M'avi vo donc supposò moin onéteu qué veu ?*

— *Mé, monchu, vo mé dévi ren !*

— *Vo poïo teu prendré ; dzé vo dâveu mel lui qué dzé retrouveu é qué dzé gordeu ; dzé vôleu qué vo n'aï autan qué mâ.*

E fu leu teur dé Tsapolor dé sé caraï dé leu bré du Lionnai.

Il emportéron tsoquon vingt-quatreu mel livré (on né contové pò oncoré pé franc). Leu Lionnai remonti

— Il y avait le bon Dieu, dit Chapolard en montrant le ciel avec le doigt, et quant à la tentation, elle ne m'a pas manqué, elle venait toutes les nuits s'asseoir sur le traversin de mon lit, et le jour, que de fois elle s'embusquait pour m'attendre dans les vignes où je suais et peinais pour autrui ! Tel que vous me voyez, je suis pauvre comme un rat de mon clocher. Mais il y a des choses que n'oublient pas ceux qui les ont apprises d'enfance ; ma pauvre mère (le bon Dieu la repose !) me faisait répéter tous les soirs avant de m'endormir : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation ! » Et vous, revenez-vous *pané* comme moi ?

— Vous ne l'avez certainement pas oublié, je partis avec une centaine de louis d'or en poche ; tout a fondu. Ah ! *je m'en suis vu quatre* là-bas en Suisse et en Autriche ; mais toutes nos misères sont finies, nous voilà riches maintenant l'un et l'autre, car nous allons partager.

— Partager, avec moi !... s'exclama Chapolard écarquillant les yeux.

— Partager. M'avez-vous donc supposé moins honnête que vous ?

— Mais, Monsieur, vous ne me devez rien.

— Vous pouviez tout prendre ; je vous dois mille louis que je retrouve et que je garde ; je veux que vous en ayez autant que moi.

Ce fut au tour de Chapolard de se jeter dans les bras du Lyonnais.

Ils emportèrent chacun vingt-quatre mille livres (on ne comptait pas encore par franc). Le Lyonnais

son commercheu. Lez afféré étchan facelé dè na vela qué renâtché dé sé ruiné; i redévinssi retseu, oncor mé retseu qu'avan.

Tant qu'a Tsapolor, i sé trovi retseu éteu dé son veladzeu d'Arbegni, on qu'on roulé po su l'ôr. Il atseti na mâzon, quoqué betséré dé vegné, on dzardin, dé pro, dévinssi on demi bordzoi, é povi dzoï en pé, consedéro é estemo, d'ina fortena qué, si l'ayé otténua otramen, l'are caffi dé remôr.

Dze mé sovegneu dé l'avà veseto avoua mon arrigran, qu'étché dé seuz ami. Tsapolor etché alor viu, ben viu, é mà ben pete; é mogrò la destance qué no separové, cinque mé fa po dzouneu... Quan i passové, playa in dou, appoïa su son bôton, avoua sé quelôté corté, son tsapiau à claqua é sa coua dé cheveu blan qué chortchan dé darri son tsapiau, tsoquon leu saluové com'in omeu dé bien, l'oneur dé netron paï.

Soven dz'a raconto sen istoire à meuz éffan.

Mâ dze m'etchain promi dé la raconto oncoré na vâ, la plema à la man, avan dé m'en alò à mon teur.

J -M. VILLEFRANCHE.

remonta son commerce. Les affaires étaient faciles dans une ville qui renaissait de ses ruines.

Quant à Chapolard, il se trouva riche aussi dans son village d'Albigny où l'on ne roule pas sur l'or. Il acheta une maison, quelques bicherées de vigne, un jardin, des prés, devint un demi-bourgeois et put jouir en paix, considéré et estimé, d'une fortune qui, s'il l'avait obtenue autrement, l'aurait bourrelé de remords.

Je me souviens de l'avoir visité avec mon arrière-grand-père, qui était de ses amis. Chapolard était alors vieux, bien vieux, et moi bien petit et, malgré l'énorme distance qu'il y avait entre nous, cela ne me fait pas jeune... Quand il passait, plié en deux, appuyé sur sa canne, avec sa culotte courte, son chapeau à claque et sa queue de cheveux blancs qui sortait de derrière son chapeau, chacun le saluait comme un homme de bien, l'honneur de notre pays.

Souvent j'ai raconté son histoire à mes enfants.

Mais je m'étais promis de la raconter encore une fois, la plume à la main, avant de m'en aller à mon tour.

J.-M. Villefranche.

La Cozenâre

Auteur inconnu; date 1750 environ [1]

PREMI COPLÉ

Bévin on cou, bévinz-in dou,
E jamé trâ neuz an fa pou.
On cou n'arrouzé [2] *qu'ina brâza.*
Pé bin bâre à la Cozenâse,
Ei fô repequo, mon patron.
Sé té so pô bâre à repétechon :
Mon pour' ami, pôssa pé Vâsa ! } *bis.*

---

(1) Contrairement à l'opinion de M. Nizier du Puitspelu qui, dans la *Revue du Lyonnais* de février 1890, fait remonter *la Cozenâre* à une quarantaine d'années, je crois, cette chanson plus que centenaire. Quand j'avais dix ans, en 1840, les vieillards seuls la chantaient, et personne ne se rappelait avoir connu ceux qui y sont nommés : Noïé Ratadon et sa Dzanéton. L'expression même de *boïé*, pour fille, celles de *nion*, pour aucun, de *suidé*, pour suivre, de *vouadi*, pour verser, et celles de *prendré on ca*, de *malacardi*, etc., étaient depuis longtemps tombées en désuétude. — M. du Puitspelu a eu la loyauté de le reconnaître dans le n° de novembre 1890 de la même *Revue*, où il a réimprimé la *Cozenâre* avec les corrections que je lui avais indiquées.

Mon vieil ami et camarade M. Maurice Rivoire, aujourd'hui marchand grainier à Lyon, pense que la chanson n'a pas été composée tout d'un bloc, mais que des auteurs différents y ont successivement ajouté des couplets. C'est là une opinion qui peut se soutenir, mais non se vérifier aujourd'hui.

(2) Inutile de faire remarquer que, dans *arrouzé*, *é* est atone. Il joue le rôle de l'e muet en français, et s'élide devant les voyelles, comme au vers suivant dans *bâr'* pour *baré (bibere)*.

Buvons un coup, buvons-en deux,
Et jamais trois ne nous ont fait peur.
Un coup n'arrose qu'un tant soit peu.
Pour boire à la Couzonnaise,
Il faut recommencer, mon patron.
Si tu ne sais pas boire à répétition,
Mon pauvre ami, passe par Vaise [1] !

DEUJÉMEU [2] COPLÉ

Dzômeu [2] *leu vin quand il è bon,*
Dzômeu le fillé sin façon ;
Dz'â toudzeur ômo lé fumèle ;
Mé n'ômeu pô ché sôlé bellé,
Qué vô crion du coin du ju.
Dépi leu dzeur qu'élé m'an tan mordu,
Dze n'ouseu pô m'aproisi d'èle.

J'aime le vin quand il est bon ;
J'aime les filles sans façon ;
J'ai toujours aimé les femmes ;
Mais je n'aime pas ces sales belles,
Qui vous font signe de l'œil.
Depuis le jour qu'elles m'ont tant mordu,
Je n'ose plus m'approcher d'elles.

TRAJEUMEU COPLÉ

Dzan bin quôqué bôïé à Cozon,
Qué n'an pô môvéze façon,
Mé lé bogré son défecilé,
Surteu quand lé van su léz îlés,

---

(1) Voir la note au bas de la page 195.

(2) Cet *eu* final, naturellement est aussi atone. C'est une variante de *l'e* muet français.

Luz i fau dé pete monchu,
Ei y é prequà on né lé morié plu
Et qu'à Sorman Cozon défilé.

Nous avons bien quelques filles à Couzon,
Qui n'ont pas mauvaise façon,
Mais les friponnes sont difficiles,
Surtout quand elles vont sur les îles;
Il leur faut de petits messieurs.
C'est pourquoi on ne les marie plus
Et que Couzon file sur Saint-Romain [1].

QUATRIÉMEU COPLÉ

Cozon, Sorman, on dzeur vindra
Qué teu pé la man sé tindra;
Dzé son dja tui quezin, quezené.
Tsoquon fa bin pèto sé mené [2]*;*
Nion né tiré sa pudra in l'air.
Rin qu'à Cozon y é-t-on vrâ pôr dé mer,
Ei y a bin dja trâ vin sapené.

Couzon, Saint-Romain, un jour viendra
Que tout par la main se tiendra;
Nous sommes déjà tous cousins, cousines.
Chacun fait bien bruire ses mines;
Aucun ne tire sa poudre en l'air.
Rien qu'à Couzon, c'est un vrai port de mer;
Il y a bien déjà soixante sapines.

---

(1) Pour y trouver femmes.

(2) Ce vers et le suivant sont une preuve de l'antiquité de la chanson. Il y a beau temps que Saint-Romain a cessé de faire « peter » ses mines, et renoncé, sous ce rapport, à toute rivalité avec Couzon. Les anciens du pays ne se souviennent pas d'avoir jamais vu les carrières de Saint-Romain dans un autre état qu'aujourd'hui, c'est-à-dire silencieuses, abandonnées.

CINQUIÉMEU COPLÉ

Bévin on cou, malacardi!
Dé pou dé prindré la pipi;
Leu gozi comincé à mé couâré;
Leu vin tiria è fô leu bâré.
Dzômeu quand i mé djon : « Poillu,
Fotu gorman, bogreu de cossa-piu,
Tin-té ben, bogreu, té vé tsâre! »

Buvons un coup ; maucorbleu!
De peur de prendre la pépie.
Le gosier commence à me cuire ;
Le vin tiré, il faut le boire.
J'aime quand on me dit : « Pouilleux,
Fichu gourmand, b..... de tueur de poux,
Tiens-toi bien, b...., tu vas tomber! »

SIJEUMEU COPLÉ

Parlo mé dé la Dzonéton,
La boïe à Noïé Ratadon;
Ei y é dé Cozon qu'el é chôrta;
On n'a jamé viu Sarmagnôta
Se drôla ni se dégadja;
Y é-t-on plâsi dé li vâ prindre on ca (1),
E pouâ dé li vâ bailli vôta (2).

---

(1) Saisir la corde de la sapine qui aborde, puis faire un nœud pour la fixer au rivage; ce qui s'explique très bien si Noïé Ratadon est supposé sapinier, et Dzonéton, sa fille ou sa servante. Je le répète, nous sommes réduits aux conjectures.

(2) Ca, ainsi que l'explique très bien M. Rivoire, est *câble*, devenu *câbl* puis *cab*, puis *ca*. Cette chute de la post-tonique et des deux

Parlez-moi de la Jeanneton,
La fille à Noël Ratadon ;
C'est de Couzon qu'elle est sortie;
Jamais on n'a vu fille de Saint-Romain
Si jolie ni si dégagée.
C'est un plaisir de lui voir saisir un câble,
Puis de lui voir faire le nœud d'amarrage.

SÉTIÈMEU COPLÉ

Ei fau la và dé on cottair,
Du pié, dé la man et du bé,
Com' ellé sa vô féré riré !
Ei y é dé sa gran qu'élé tiré.
El a vrâ d'aimeu comé trâ.
Sin li parlo, rin qu'in guignant leu dâ,
La bôgra sa dé quâ qu'è viré.

Il faut la voir dans une assemblée,
Du pied, de la main et du bec,
Comme elle sait vous faire rire !
C'est de sa grand'mère qu'elle tient.
Vrai, elle a de l'esprit comme trois.
Sans lui parler, rien qu'en lui faisant signe du doigt,
La friponne sait de quoi il retourne.

---

consonnes qui la précèdent est des plus singulières en phonétique. *Baï* ou *balhi vota*, c'est, en patois, ce qu'à Lyon les mariniers appellent « donner vote », c'est-à-dire replier le bout d'un câble qu'on attache fortement à l'aile d'une petite corde nommée *batafi* (voy. *Dictionn. étymol. du Patois lyonnais*, au mot *vota*). A Couzon, et peut-être ailleurs, le sens est dérivé à celui de faire le nœud d'amarrage. *Vota* est le latin *volta*. La fille à Noël Ratadon était donc une rude gaillarde, qui amarrait les sapines de son père de façon à faire l'admiration du poète. (Note de M. du Puispelu.)

HUÉTIEUMEU COPLÉ

Né suidé pô leu grand tsemin
Qué teu leu monde va e vin :
Tan dé pié y fan dé patrôille !
Vau miu éveto la bassòille
E prendré on pete violet.
Èi y est iqué qué leu rossignolet
Va sé catsi quand i gazôille.

Ne suivez pas le grand chemin
Où tout le monde va et vient :
Tant de pieds font trop de boue !
Mieux vaut éviter la bourbe
Et prendre un petit sentier.
C'est là que le rossignolet
Va se cacher quand il gazouille.

NUVIEUMEU COPLÉ

Malacardi, vouâdi don plein,
Vos-y à di, dzômeu leu vin,
Leu bon vin, lé peteté tôsse.
Baré a pete cou è délôsse,
On y refa à son plazi ;
Dé bâré on cou quand on a leu lâzi,
Qu'è fa dé bien pér on qu'è pôssé !

Maucorbleu, versez donc plein !
Je vous l'ai dit, j'aime le vin,
Le bon vin, les petites tasses.
Boire à petits coups, ça délasse.
On y revient à son plaisir ;
De boire un coup, quand on a le loisir,
Que ça fait de bien où ça passe !

DIJEUMEU COPLÉ

Vo moquo po du païsan,
Surteu quand il an lu caban,
I fan honneur à la parrôtse.
Dze nè train-non pô tui carrôtse [1],
Mé dzan bin tui dé tombériau ;
Ei gna qué quoquè pourreu grenériau
Qué né trainnon qué la golôtse.

Ne vous moquez pas des paysans;
Surtout quand ils ont leur caban;
Ils font honneur à la paroisse.
Nous ne traînons pas tous carrosse,
Mais nous avons presque tous des tombereaux.
Il n'y a que quelques pauvres diables
Qui ne traînent que la galoche.

---

[1] Je mets deux *r* à *carrotze* et à *parrotze*, pour montrer qu'on prononce comme en français, et pour distinguer cette *r* de celle de *tombériau, grenerió, riré, piré, periré, viré,* etc., qui se prononce, je l'ai dit, comme le *th* anglais doux.

On voit que *r* latine est représentée à Couzon par deux articulations : 1° *r* douce; 2° *r* prononcée à la française. La loi qui régit le phénomène est facile à déterminer. *R* se prononce comme *r* française, quand elle est médiale, devant *o* (et sans doute *u*) : *carrotze, parrotze;* 3° quand *r* est couverte par une consonne, quelle que soit la voyelle qui suive : *bogré, aprotsi, padré, bogra, prindré, drola, tra, pudre;* 4° quand elle est entravée : *mordu, Sorman, parlô;* 5° quand elle est finale : *mer, coltair, toudzeur, oneur, por;* 6° quand elle est initiale : *rayon, rin, refa, roussegnolè.*

R se prononce douce, quand elle est médiale, devant *e, i* : *riré, piré, dére, couaré, tsaré, naré, viré, riré, tiré, tomberió, grenererió, morié.*

Pourreu, pauvre, semble faire une exception, mais elle n'est qu'apparente. *Pourreu* représente *paup(e)rum* (pour *pauperem)*, où *r* est couverte.

Je n'ai pas d'exemple de *r* médiale devant *A* tonique, mais il est probable qu'elle se prononce dure. (Note de M. du Puitspelu.)

ONJEUMEU COPLÉ

Y é din on mot comé din cin,
Dze nè son po dèz innocin ;
Dzé fan dé yord de netré piré.
Grou monchu, vô poï n'in rirè,
N'tré piré fan v'tré mâson.
Dzé poïon deré avoâ quoqué râson,
Qué Lyon chort dé n'tré périré.

C'est en un mot comme dans cent.
Nous ne sommes pas des innocents ;
Nous faisons de l'argent de nos pierres.
Gros messieurs, vous pouvez en rire,
Nos pierres font vos maisons.
Nous pouvons dire, avec quelque raison,
Que Lyon sort de nos carrières.

DEUJEUMEU É DARRI COPLÉ

Malacardi, y é prou tsantô,
Ei neu fô bâre à la santô
Dé n'tré blondé, dé n'tré nâré.
Sé quoqué cou leu vin fa tsâré,
I neu fa sovin téni drâ.
Entré dou vin, dz'si content commé trâ ;
Vouâdi toudzeu, lé Cozenâré !

Maucorbleu ! c'est assez chanté ;
Il nous faut boire à la santé
De nos blondes, de nos brunes.
Si quelquefois le vin fait tomber,
Il nous fait souvent tenir droit.
Entre deux vins je suis content comme trois.
Versez toujours, les Couzonnaises !

(Auteur inconnu).

CHAPITRE XV

Voici maintenant quelques spécimens du patois du nord de Lyon, autres que le dialecte de Couzon et de son voisinage immédiat.

Il eût été facile de les multiplier, mais je n'ai pas voulu sortir des départements du Rhône et de l'Ain, car, à mesure qu'on s'éloigne, les dissemblances sont plus accusées.

Je remercie, au nom de mes quatre lecteurs, mes collaborateurs bienveillants pour ce dernier chapitre.

Je les remercie surtout en mon propre nom.

Ils auront contribué à alléger ma déconvenue probable, en la partageant.

Ils ont eu le courage d'écrire pour n'être pas lus, pour être seulement consultés, dans cent ans d'ici, par des yeux à lunettes.

Encore une fois merci !

La Monnire é la gran Dama[1]

(Patoi dé Villé-Morgon, Biauju, Bellavela.)

Na dama bien retse on dzeur din sa tsambra,
Reçu na monnire e cela-qui cru vâ
S'uvri leu péradi : Oh! di la bona féna,
Oh! qu'y é don biau la tsambra de la dama!
Oh! lé dentelle du ridjau,
Leu glace, lou tapi, qu'y é don biau, qu'y é don biau!
Pé feni d'étonno la monnire,
La dama uvri son coffré précheu
E fi miroito sô son ju
E ruisselo à la lemire
Our, saphir é rubi, perlé é diaman.
La paysana en u dez étordissemen,
Et la dama risove. Mé neutra vesetousa,
Que tsoque objé noviau rendove pe queriousa,
S'tavija de savâ alour
Comben de ten la dama ave pu mètre
Per amasso tui celou tresour.
— Comben? mé né sé po; cent ans, dou cent p't-être,
Pasque teu cin me van de moz anchen.
— E cin coute-t-i tchar? — Oh! de pri fabuleu!
Téni, y'mil écu c'la peteta piarra.....
— E cin vo rappourte..... comben?
— Mé ren du teu, ma bena féna, ren;
Tui louz evar, bien u contrêreu,
Cin me coute on pu d'intretan.

---

[1] Prononcer mon-nire, et *in* les finales en *en*, bi*en*, selam*en*, ri*en*, comb*en*, etc.

La Meunière et la grande Dame

(Dialecte du Beaujolais, Villié-Morgon, Beaujeu, Belleville.)

Une dame fort riche un jour, en son boudoir,
Reçut une meunière, et celle-ci crut voir
S'ouvrir le paradis : Oh ! dit la bonne femme,
Oh ! que c'est beau le boudoir de madame !
Oh ! les dentelles du rideau,
Les glaces, les tapis, que c'est beau ! que c'est beau !
Pour achever d'étonner la meunière,
La châtelaine ouvrit ses écrins précieux
Et fit miroiter sous ses yeux
Et ruisseler à la lumière
Or, saphirs et rubis, perles et diamants.
La villageoise en eut des éblouissements ;
Et la dame riait. Mais notre visiteuse,
Que chaque objet nouveau rendait plus curieuse,
S'avisa de savoir alors
Combien de temps la dame avait pu mettre
Pour amasser tous ces trésors.
— Combien ? Mais je ne sais : cent ans, deux cents peut-être,
Car presque tout cela me vient de mes aïeux.
— Et ça coûte-t-il cher ? — Oh ! des prix fabuleux !
Tenez, c'est mille écus cette petite pierre.....
— Et ça vous rapporte..... combien ?
— Mais rien du tout, ma bonne femme, rien ;
Tous les hivers, bien au contraire,
Cela coûte un peu d'entretien.

— Té, y'drouleu, fi remarco celi ignorinta monnire,
Dz'en é aussi de piar, dz'en é dué selamen ;
El ne son po se bèle,
Mé el mé rapourton dzouïamen.
— Ah ! di la dama, é quemin don qu'el son ?
— Quemen qu'el son ? repondi l'atra avouâ n'ar malon,
Y'le dué piar de mon melon.

(Fabuliste chrétien) J.-M. VILLEFRANCHE.

— Tiens, c'est drôle, observa la naïve meunière,
J'ai des pierres aussi, j'en ai deux seulement;
Elles ne sont pas aussi belles
Mais me rapportent joliment.
— Ah ! dit la châtelaine, et comment donc sont elles?
— Ce sont, répondit l'autre avec un air malin,
Les deux pierres de mon moulin.

(Fabuliste chrétien) J.-M. VILLEFRANCHE.

Borgnaquin la grenoilli

(Patoi du Bouais-d'Oin.)

L'an passo, le dzeur de la fèri de la Toussaint, y avove su la plaissi du Bouais on saltimbanque que faisove tot espèci de teurs pe gogné quoque sous. De tui sou teur, celi qu'amusove le mé étove celi de la grenoilli ; i consistove à se bito le dué dzambe cruèjés utor du co et à se promeno din ceta posichon.

Le Dzean Borgnaquin, on farceur de la montagni, s'éte bien prometu en vèyant ceti teur d'essayé le lindeman à fére comme le saltimbanque, et quand l'u bien viu comme y faisove, y reveni var sai, riant tot solé de la bonna forci que l'allove fére à son vaisin.

Le lindeman, sin rin dire, y monti din sa dsambra et quittant tui sou vêtemins, exceptau sa dsemisi, y se biti to dar à fére la grenoilli. Y ne fut po sin peina que l'arrivi à se bito in posichon, mais quand y volu se promeno, y ne su plus fére. Quand l'ut essayé on bon cor d'ùr, se dzambe l'y firon mau et y volu se rebitto su se couaissi, mé seye que lou mouvemint ayan sarrau se dzambe, seye encore qu'y se fut mau plèché, y ne povi pô y arrivo : l'eu biou se debattre, y dû, malgré se, continuié à fére la grenoilli.

Quand vint midi, la vieilli Catherine ne vèyant pô

Bourgnaquin la Grenouille

(Dialecte du Bois-d'Oingt.)

L'an passé, le jour de la foire de la Toussaint, il y avait sur la place du Bois, un saltimbanque qui faisait toute sorte de tours pour gagner quelques sous. De tous ses tours le plus amusant était celui de la grenouille, qui consistait à se mettre les deux jambes croisées autour du cou et à se promener dans cette position.

Jean Bourgnaquin, un farceur de la montagne, s'était bien promis en voyant ce tour de chercher le lendemain à faire comme le saltimbanque. Et quand il eut bien vu comme il s'y prenait, il revint chez lui, riant tout seul de la bonne farce qu'il allait faire à ses voisins.

Le lendemain, sans rien dire, il monta dans sa chambre et quittant tous ses vêtements, excepté sa chemise, il se mit aussitôt à faire la grenouille. Ce ne fut pas sans peine qu'il arriva à se mettre en position ; et quand il voulut se promener, il ne sut plus comment faire. Après un quart d'heure d'essai, les jambes lui firent mal et il voulut se remettre sur ses cuisses ; mais soit que les mouvements eussent serré les jambes, soit encore qu'il s'y fût mal pris, il ne put pas y arriver, il eut beau se débattre, il dut malgré lui continuer à faire la grenouille.

Quand vint midi, la vieille Catherine ne voyant

son maître, monti per asau din sa dsambra pe vai si l'y étove. Intindant sa bonna que montove, le Borgnaquin se metti à se débattre et à hurlo comme on lu, et quand la Catherini uvri la pourta et apparsu ceta groussa bèti que criove et se débatove, le fit on signe de crui et dégringolant lou degré pu mourta qu'in via, l'alli ve lou vaisin pe li dire que le diablo etove ve Borgnaquin et qu'y fallove absulamin le touo ou le foutre pe la fenétri.

Lou vaisin essayiron ben de savai à quai la béti ressemblove, mé la vieilli Catherini étove tellamin suffoquo que le nin povi po mé dire.

Vèyant sin, y s'armiron de triandine et de fortse et vinron sarnau la maison pe touo la béti. Quand y fallu monto, parsuna ne volu passau le premi et louz hurlemin du Borgnaquin étovon si fours qu'i trimblovent tui din lu quelotte. Pu hardi que louz otres, le Camille que n'étove pô mariau, preni son fusi et sa triandina et monti lou degrés, bien décido à vaire à quai on diablo ressemblove.

Arrivo à la suma de lou degrés, le Camille vi la pourta voirta et su la dessinta de lié, tota detchirié, na groussa béti qu'avové la téta intre le couaisse, que grognove, que budsove et que faisove mina de l'y sutau dessus. Y nin fallu po mé pe li fére pu et quand l'intindi la béti li criau en sutant : Camille, dze te tenne ! Y possi on grand cri et roulan pe lou degré, y s'abatti din la cor in disan : La béti..., lau mu..., la téta intre le couaisse..., m'appelove Ca-

pas son maître, monta en courant dans sa chambre pour voir s'il y était. Entendant sa bonne monter, Bourgnaquin se mit à se débattre et à hurler comme un loup et quand Catherine ouvrit la porte et aperçut cette grosse bête qui criait et se débattait, elle fit un signe de croix et, dégringolant les marches de l'escalier plus morte qu'en vie, elle alla chez le voisin lui dire que le diable était chez Bourgnaquin et qu'il fallait absolument le tuer ou le jeter par la fenêtre.

Les voisins essayèrent bien de savoir à quoi ressemblait la bête, mais la vieille Catherine était tellement émue qu'elle n'en pouvait plus parler.

Voyant cela, ils s'armèrent de tridents et de fourches et vinrent cerner la maison pour tuer la bête. Quand il fallut monter, personne ne voulut passer le premier et les hurlements de Bourgnaquin étaient si forts que tous tremblaient dans leurs culottes. Plus hardi que les autres, le nommé Camille, qui était célibataire, prit son fusil et sa triandine et gravit les escaliers bien décidé à voir à quoi un diable ressemblait.

Arrivé au sommet de l'escalier, Camille vit la porte ouverte, et sur la descente de lit toute déchirée une grosse bête qui avait la tête entre les jambes qui grognait, qui mugissait et faisait mine de lui sauter dessus. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire peur et quand il entendit la bête lui crier en sautant : Camille, je te tiens! Il poussa un grand cri et, roulant par les escaliers, s'abattit dans la cour en disant : La bête..., là-haut..., la tête entre les

mille..., volove m'attrapau..., allau caire lou gendarme...

Po pu tou dit, po pu tout fait, et na demie hura plus tor, le brigadier et sou quatrez homme arrivoven avouais lu revolvar et le maire de la commune.

Le maire voli ben essayé de fère parlau le Camille et la Catherine, mais l'étovon tui dou si effrayés qu'y ne poviron rin mé dire. Si y avove quoquiun d'imbarraché, y étove bin monchu le maire, et comme y ne volove point privau souz administrau de sou sarvice, y ne volu po se risquau et se contenti de dire eu brigadier : « Brigadier, le pays a les yeux sur vous ! une circonstance exceptionnelle se présente pour vous couvrir de gloire ! Profitez-en et faites votre devoir ! »

Prenant douz homme avouai sai, le brigadier monte résolumin lou degrés et arrivau in nou, l'inspecti d'abour lou lieu. Y comminci à fromau la pourta afin de bien povai, sin crinti, examinau à qui l'avove à fére. L'u biou regardau et consultau souz hommes, y n'arrivi po à reconnaître la béti ; y vi bin que l'avove la forma d'una grenoilli, mais comme y n'in avove jamé viu qu'avian dou brai, de barba et la piou blantsi (y prenove la tsemisi pe la piou), y se pinsi qu'y étove pet'être bin quoque mouvé génie. L'allove tirié quand le Borgnaquin se mettit à adzitau lou brai et à pusso de grands cris in disant : « Brigadier, ne tirez pas, ou je suis un homme mort ! »

Le brigadier, ne satsant plus que pinso de tot issin et se demandant serieusamin qué béti savove parlo

cuisses.., m'appelait Camille.., voulait m'attraper.., allez chercher les gendarmes...

Sitôt fait, sitôt dit, et une demi-heure plus tard, le brigadier et ses quatre hommes arrivaient avec le revolver et le maire de la commune.

Le maire essaya bien de faire parler Camille et Catherine, mais tous deux étaient si effrayés qu'ils ne purent rien dire. S'il y avait quelqu'un d'embarrassé, c'était bien monsieur le maire, et comme il ne voulait point priver ses administrés de ses services, il ne voulut pas se risquer et se contenta de dire au brigadier : « Brigadier, le pays a les yeux sur vous! une circonstance exceptionnelle se présente pour vous couvrir de gloire! Profitez-en et faites votre devoir! »

Prenant deux hommes avec lui, le brigadier monta résolûment l'escalier et, arrivé au sommet, il inspecta d'abord les lieux. Il commença par fermer la porte afin de pouvoir sans crainte examiner à qui il avait affaire. Il eut beau regarder et consulter ses hommes, il n'arriva pas à reconnaître la bête; il vit bien qu'elle avait la forme d'une grenouille, mais comme il n'en avait jamais vu qui eussent deux bras, de la barbe et la peau blanche (il prenait la chemise pour de la peau), il pensa que ce pouvait bien être quelque mauvais génie. Il allait tirer, quand Bourgnaquin se mit à agiter les bras et à pousser de grands cris en disant : « Brigadier, ne tirez pas, ou je suis un homme mort. »

Le brigadier ne sachant plus que penser de tout cela et se demandant sérieusement quelle bête

français, se decidi tot d'an cou à la prindre in vià pe povai la vindre. Uvran donc la pourta y se precipiti su Borgnaquin et l'y prenan le couaissi l'appeli sou douz hommes pe l'aidié à le garrotau : lou dou sordau ne veniron po, pe ceta bona raison qu'y s'étian souvau dès qu'yz avian vu le brigadier attrapau la béti. Y ne firon, du reste, po besoin et le brigadier ut bin vite connu à qui l'avove à fére. Le Borgnaquin l'y raconti comme l'avove fait et comme y s'étove laiché prindre, et quand l'uront bien risu tui dou, y s'intindiron pe continuié la forci. Comme y avove din la cor pré de trais cents parsune qu'attindovon le résultat, le brigadier descendi pe dire u maire que la béti étove praisi et qu'on povove monto la vaira, que l'étove bien curiusi et po ordinéri.

Parsuna ne se fit priau et le Camille et la Catherine in téti, tui lou vaisin montiron lou degré. Le brigadier lou fi tui intrau din la tsambra et fromi la pourta dari sai, disan qu'y ne fallove po que la béti sin aille. Le Borgnaquin, que parsuna ne recounu, faisove tot espéci de grimace et quand y pussove souz hurlemin, le vieilli fenne se signovon. Tot d'on cou, u moment où tui faisovon leu reflexchon et que la Catherine faisove le poin à la béti, le Borgnaquin suti dou viatdze et se trovi su se dzambe. Y fit tellamin pu à tui selou qui étian din la dsambra, qué teu dégringoli pe lou degrés et la fenétri, et

savait parler français, se décida tout à coup à la prendre vivante pour la pouvoir vendre. Ouvrant donc la porte, il se précipita sur Bourgnaquin et lui prenant les cuisses, appela ses deux hommes pour l'aider à le garrotter. Les deux soldats ne vinrent pas, pour cette bonne raison qu'ils s'étaient sauvés dès qu'ils avaient vu le brigadier saisir la bête. Ils ne firent du reste pas besoin, et le brigadier eut bien vite reconnu à qui il avait affaire. Le Bourgnaquin lui raconta comment il avait fait et comme il s'était laissé prendre ; et quand ils eurent bien ri tous deux, ils s'entendirent pour continuer la farce. Comme il y avait dans la cour près de trois cents personnes attendant le résultat, le brigadier descendit pour dire au maire que la bête était prise, qu'on pouvait monter la voir, qu'elle était très curieuse et pas commune.

Personne ne se fit prier, et Camille et Catherine en tête, tous les voisins gravirent l'escalier. Le brigadier les fit entrer dans la chambre et ferma la porte derrière lui, disant qu'il ne fallait pas que la bête s'en allât. Bourgnaquin, que personne ne reconnut, faisait toute sorte de grimaces et quand il poussait ses hurlements, les vieilles femmes se signaient. Tout à coup, au moment où chacun faisait ses réflexions et que Catherine faisait le poing à la bête, Bourgnaquin sauta deux fois, et se trouva sur ses jambes. Il fit tellement peur à tous ceux qui étaient dans la chambre que tous dégringolèrent

quand y volu se fére reconnaître, y n'y avové plus parsuna que le brigadier.

Quoque semane plus tor, le Borgnaquin donni on grand dinau et u dessart fit la grenoilli; mais ce fut le dari cou et y ne voulut jamé y depi retornau à la faira du Bouais.

C. Sylvestre.

par les escaliers et la fenêtre, et quand il voulut se faire reconnaître il n'y avait plus personne que le brigadier.

Quelques semaines plus tard, Bourgnaquin donna un grand dîner et au dessert fit la grenouille ; mais ce fut pour la dernière fois et ne voulut jamais depuis retourner à la foire du Bois.

C. Sylvestre.

Liaudeu e pi leu vole de Beurzoa

(Patoi dombistrou.)

Liaudeu été on rebesteu et bon volé din na groussa place. L'éte asse heureux qu'on pe l'être, quand on ét enéteu et qu'on se pourte bien. Son maitre l'ômôve grou : é dise a tui chiou quie voliant l'intindre : Liaudeu é leu meliu vôlé que za jamé aviu.

Or teu dariremin, din leu má de septembre, on zeur que féje on biou seulo, vétia qu'on recheu monchu vinssi demeuro din on chôtiou teu pré de l'indrá de Liaudeu : chi monchu ave avoua sâ de chevoux, de vouatere, de laquais, enfon teu l'équepazeu d'on grand seigneur.

On parlôve grou de sintie din leu velazeu. Leu zouneu magna ne se contintôve po d'aveso lou zouliz abelliemins du vôlé de chambra, son chapiou, qu'ave on galon d'our, son habit vert, et pi lou trâ rangs de beutons que breliovant su son nestimar, seu seulas varnis avoua de boucle d'aci. Lieudeu dese : qué differance intre mon sourt et pi chiou de Babylas (l'iéte leu nom du vôlé de chambra). Son vesazou grou, fleuri, pourte la marqua du bonheur et du contintement, tindis que mâ.....

Chi meut fut suivi d'un grous soupir de regré et d'invia : Liaudeu que laboróve teu pré du chemon, làssi chère son ulia. Pi l'avesove se queloute teutes plonnes de buse, sou sabouts que peseian bin

Claude et les domestiques de Bourgeois

(Dialecte des Dombes.)

Claude est un robuste et bon valet dans une place importante. Il est aussi heureux qu'on puisse l'être, quand on est honnête et qu'on se porte bien. Son maître l'aimait beaucoup ; il disait à qui voulait l'entendre : Claude est le meilleur valet que j'aie jamais vu.

Or, tout dernièrement, au mois de septembre, un jour de beau soleil, voilà qu'un riche monsieur vint demeurer dans un château voisin du lieu où Claude habitait. Ce monsieur avait chevaux, voitures, laquais, enfin tout l'équipage d'un grand seigneur.

On parlait beaucoup de cela au village. Les jeunes gens ne se lassaient point de regarder les beaux vêtements du valet de chambre : son chapeau orné d'un galon d'or, son habit vert et puis les trois rangs de boutons qui brillaient sur son estomac, ses souliers vernis avec des boucles d'acier. Claude disait : Quelle différence entre mon sort et celui de Babylas (c'était le nom du valet de chambre) ! Son visage plein, fleuri, est l'indice du bonheur et de la satisfaction, tandis que moi.....

Ce mot fut suivi d'une gros soupir de regret et d'envie. Claude qui labourait tout près du chemin, laissa tomber son aiguillon ; puis il regardait ses pantalons tachés de fumier, ses sabots qui pesaient

50 livres. Quand é rintri à la farma pe soupo, é s'avesi u meriou qu'éte su leu vassali ; é se treuvi bin se lédeu avoua sa piou nâre, brulo pe leu seulô, son grand pâs, sa grand vilenna barba, qué se dessi in li mémeu que ressemblôve a n'ourse u lieu de Babyla.

En fejant se reflexions, y se metti à la trôbla. La maitressa ave fa leu seupo comme d'avreti : na bonna seupa de treffes, de pan cosi pu de blo, on grou morchou de fromazeu du, et pi de rôpit tant qu'on ave sâ. Liaudeu ne minzi rin ceti sa ; l'alli se cuchi comme sin, beurru, in colére.

Leu lindeman comme é laborôve u méme indra que la veille, é vi passo Babyla que se promenôve bien peupreu, freja comm'i fau. Liaudeu li levi son chapiou.

Babyla que save parlau patois, li dessi :

— Bonzeur, mon garçon, bonzeur, yet on redeu meti que te fé ytie.

— Oh ! oua, monchu Babyla, veus avi râson, ye redeu de grabeutô la tarra comme sin don beu de l'anno à l'autreu, quéque timps que fasse.

— Et oua, men ami, mé te né po fauchia d'y fére.

— Que veuliveu que ze fasseu ? et faut bin vivre.

— Oua, mé ya plujeur maniére de vivre. Te peurrios bin fére comme mâ. Te te meteré pete a pete u queurant de le service, te devendré d'abourd asse habileu que mâ.

— Se yéte possibleu, veus in remarcherons don bin, monchu Babyla. Se veus peuvio me treuvô na place, ze seron don ben contint.

50 livres. Lorsqu'il rentra à la ferme pour souper, il se regarda au miroir qui était sur le vaisselier : il se trouva bien si laid, avec sa peau noire, brûlée par le soleil, ses grands cheveux, sa longue et vilaine barbe, qu'il se dit en lui-même qu'il ressemblait plutôt à un ours qu'à Babylas.

Tout en réfléchissant, il se mit à table. La maîtresse de la maison avait fait le souper habituel : bonne soupe aux pommes de terre, pain presque pur de froment, respectable morceau de fromage sec, piquette à discrétion. Claude ne mangea rien ce soir-là ; il alla se coucher, bourru, en colère.

Le lendemain, labourant au même endroit que la veille, il vit passer Babylas, qui se promenait, bien vêtu, frisé de la belle façon. Claude lui leva son chapeau.

Babylas qui savait parler patois, lui dit :

— Bonjour, mon garçon, bonjour ; c'est un rude métier que tu fais-là.

— Oh ! oui, monsieur Babylas, vous avez raison, c'est dur de gratter la terre comme cela, d'un bout de l'année à l'autre, quelque temps qu'il fasse.

— Eh oui, mon ami, mais tu n'es pas fâché de le faire.

— Que voulez-vous que je fasse ? il faut bien vivre.

— Oui, mais il y a plusieurs manières de vivre. Tu pourrais bien faire comme moi. Tu te mettrais peu à peu au courant du service, tu deviendrais bientôt aussi habile que moi.

— Si cela était possible, je vous en remercierais bien, monsieur Babylas. Si vous pouviez me trouver une place, je serais bien content.

— Rin de pe âja. Vetia leu garçon de mon maître que va se monto in menazeu ; li faudra on vôlé de chambra, ze vis te presintô, ze sis bin seur qu'on ne te refesera pô.

— Mé qué donc que j'are a fére ?

— Oh ! mon Dieu, ren que de bien simpleu. Suivre ton maître parteut yeu que l'ira, prindre soin de son lonzeu, montô su sa vouatera quand l'ira se preumeno, receva leu mondeu que vandra leu va. Vetia a pe prés teut ce que t'aré a fére.

— E me simble que gne pô meléja ; e pi combin donc que ze gogneré ?

— T'aré on pe biou gazeu que din na ferma, sin compto le petetez étronnes qu'on te fera de timps in timps, bien de bon à minzi à ton repos, de vianda, de von tourzou, teut plon de plâsi que te n'o jamé à la campagne.

— Ye pro, Babyla, ye pro, dessi Liaudeu in se frettant le mans, j'accepteu de grand cœur. Mé pe veu remarchi du sarvisseu, ze veuleu veu paye na tossa vé Quiévroti deman après vêpres.

— Z'acceteu de bare ta tosse avoua plaisi. A deman.

Lou dou noviôuz amis s'étiant séparo quand leu vôlé de chambra revonsi su sous pos. Deman, decit-i à Liaudeu, deman ne peuveu po. Mon maître va être maladeu, za remarquo sin su son vesazeu azeurdi. Deman ne peurre pos quetto leu chôtiou.

— E bin, sera l'autra dieumonne.

— Rien de plus facile. Voilà le fils de mon maître qui va entrer en ménage; il lui faudra un valet de chambre, je vais te présenter, je suis certain qu'on ne te refuseras pas.

— Mais qu'aurai-je à faire ?

— Oh ! mon Dieu, rien que de bien simple. Suivre ton maître partout où il ira, prendre soin de son linge, monter sur sa voiture quand il ira se promener, recevoir le monde qui viendra le voir. Voilà à peu près tout ce que tu auras à faire.

— Il me semble que cela n'est pas difficile; et puis, combien donc que je gagnerai ?

— Tu auras un plus beau gage que dans une ferme sans compter les petites étrennes qu'on te donneras de temps en temps; beaucoup de bons morceaux à manger à tes repas, de la viande, du vin toujours, beaucoup de plaisirs enfin que tu n'as jamais à la campagne.

— Assez, Babylas, assez, dit Claude en se frottant les mains, j'accepte de grand cœur. Mais pour vous remercier du service, je veux vous payer une tasse chez Chevrier, demain après les vêpres.

— J'accepte de boire la tasse avec plaisir. A demain.

Les deux nouveaux amis s'étaient séparés, lorsque le valet de chambre revint sur ses pas. Demain, dit-il à Claude, demain je ne peux pas. Mon maître va être malade, j'ai remarqué cela sur son visage aujourd'hui. Demain je ne pourrai pas quitter le château.

— Eh ! bien se sera l'autre dimanche.

— *Ne peurre po non plus, y ara on repos u chôtiou. Ne peurre pos seurti.*

— *Remetins à l'autra dieumonne.*

— *Ze si dezoulo, mé neus allin recevâ teut plon de mondeu que venion passo le vacances vé nous ; et faudra rinzi, nettayi, ceri, freto, placi teut en eurdreu.*

Quand l'intindit sin, Liaudeu fajè de grands jus, é ne save pos mé qu'in dere : é pressi sa pipa din sa fatire, et pi velove l'allemo.

— *Que féte y tie, se metti à crio Babyla ? mon maître ne vu pos qu'on feme.*

— *E ne vu pos qu'on feme ! z'omou partant grou femô, mâ.*

Liaudeu se grattove lez oreilles : l'éte teut réfléchi. A la fon y dece : Ze vayeu bin que veu n'êtes pos asse heureux que je cresivê. Z'omeu encoure miu mon meti de travaillô de terra que leu veutreu. En dejant chou meuts, Liaudeu relevi la têta : Adiu, monchu Babyla, deci ti u vôlé de chambra in li tindan la man, dete u garçon de vetron maître qu'i chourche n'autreu que ma pe leu sarvi ; vetron galon d'our e pi vetronz abeillemint son tout a fa zoulis, zin convenieu pro, mé y a quoque chusa que pe biou oncore, ye la libarto.

Pi, e se remetti gaiment à laboro. L'éte ple contint : sou sabouts étiant moins leurds. In rintrant, é se mettit à trobla, avoua on plasi qu'é n'ave jamais aviu.

Sa soupa de chu se trouvo vra bonna, pi son pan, pi le treffes. Après que l'eut bien mingia, pi biu

— Je ne pourrai pas non plus, il y aura un repas au château. Je ne pourrai pas sortir.

— Remettons encore au dimanche suivant.

— Je suis désolé, mais nous allons recevoir beaucoup de monde pour passer les vacances avec nous ; il faudra ranger, nettoyer, cirer, frotter, mettre tout en ordre.

En entendant cela, Claude ouvrait de grands yeux et ne savait qu'en dire ; il prit sa pipe dans sa poche et se mit en devoir de l'allumer.

— Que fais-tu là ? s'écria Babylas. Mon maître ne veux pas qu'on fume.

— Il ne veut pas qu'on fume : j'aime pourtant bien fumer, moi.

Claude se grattait l'oreille : il était tout interdit. A la fin, il dit : Je vois que vous n'êtes pas si heureux que je le croyais. J'aime encore mieux mon métier de travailleur de la terre que le vôtre. Ce disant, Claude releva la tête : Adieu, monsieur Babylas, dit-il au valet de chambre en lui tendant la main : dites au fils de votre maître de chercher un autre que moi pour le servir ; votre galon d'or et vos vêtements sont tout à fait jolis, j'en conviens assez, mais il y a quelque chose de plus beau encore, c'est la liberté.

Puis il se remit gaiement à labourer. Il était plus content : ses sabots étaient moins lourds. En rentrant, il se mit à table avec un plaisir qu'il n'avait jamais éprouvé.

Sa soupe au chou fut trouvée excellente, de même son pain et ses pommes de terre.

on coup de ropi u pou qu'éte su la trobla, é fit sa prière, pi l'alli se cuchi, leu pe heureux de leuz hommeus, et s'indremit in chantant de la chanson bien connue

Il n'est dans cette vie,
Qu'un bien digne d'envie :
La liberté !

D.-J. Girod.

Après avoir bien mangé, et bu un coup de piquette dont il y avait un pot sur table, il fit sa prière et alla se coucher, se trouvant le plus heureux des hommes et s'endormit en fredonnant la chanson bien connue :

Il n'est dans cette vie
Qu'un bien digne d'envie,
La Liberté.

D.-J. Girod.

On conteu de la veilla

(Patoi de San-Trevi-su-Mognan.)

A dué ou trâ porté de fesil d'itié, noz in la farma du pére Molsson, qu'on vâre de la plaice yon no sin sin uvri la fenétra si fèse zor. Lo pére Molsson est on vio brav' homeu que tosse à la soixantanna ; y n'a que dou garçons que ne sont guèreu solideu. Y fan tui louz an na groussa maladie. Ze lou suppouzeu à tôbla et à dezounô bien tranhéquilamin.

To don cô, na demi doézana de cocan, sortu on ne sa d'yon, uvron la pourta, la refroumon. s'acheton sin façon inflan d'yô, intènon na mece, mettont la forceta u pla, et ne se refezon rin. Lo pére Molsson et lou garçon du pére Molsson lou lésson fére passe qu'il an pô, et ne serion pô de fource à lou carèyé à la pourta. Netrou six cocan revenion à l'ora du denô, à l'ora du sopô, et ne se zahénon pô mé que lo promi cô. Lou Molsson, que ne son pô retseu, et que n'intindon pô se sarô l'estoma, pe r'ingrécher de mondeu de rin, qui ne cognâhésson ni d'Eve ni d'Adam, se dion to bô : — Y bon per'on cô, y bon per'on zor, mé si sin deve continuô, no ne minzerian pleu à netra fan, noz indererian et no finirian pe noz in nallo de fâhéblesse ; faisin on signeu é gendarme, pi u gorde, et que nien sèye pleu question.

Une parabobe rurale à la veillée

(Dialecte du canton de Saint-Trivier-sur-Moignans.)

A deux ou trois portées de fusil d'ici, nous avons la ferme du père Molichon, qu'on verrait de la place où nous sommes et sans ouvrir la fenêtre, s'il faisait jour. Le père Molichon est un vieux brave homme qui touche à la soixantaine; il n'a que deux garçons qui ne sont guère solides, et font tous les ans quelque grosse maladie. Je les suppose à table et à déjeûner tranquillement.

Sur ces entrefaites, une demi-douzaine de coquins, venant on ne sait d'où, ouvrent la porte, la referment, s'asseyent sans façon à côté d'eux, entament une miche, mettent la fourchette au plat et ne se refusent rien. Le père Molichon et les garçons du père Molichon les laissent faire parce qu'ils ont peur, et ne seraient pas de force pour les jeter à la porte. Nos six coquins reviennent à l'heure du dîner, à l'heure du souper, et ne se gênent pas plus que la première fois. Les Molichon qui ne sont pas riches et qui n'entendent point se serrer l'estomac pour engraisser des gens de rien, qu'ils ne connaissent ni d'Eve ni d'Adam, se disent tout bas : — Bon pour une fois, bon pour un jour, mais si ça devait continuer, nous ne mangerions plus à notre appétit, nous pâtirions et finirions par nous en aller de faiblesse; faisons un signe aux gendarmes et au garde-champêtre, et qu'il n'en soit plus question.

E ban, netre recolte sont, sin minti, din la situachon des Molsson. Pindin qu'elles vivont du femi que noz an intarô par yelles et pô pe d'ôtres, y a de meli, de million dez harbé de mauvé renom que se faufilon à travè le bonne, se norâésson à la méma écuella et meton lou morchô à debleu. Si no parm's-sin cela canaillerie, si no ne vin po u secor de netre recolte, si no ne lincin pô à la porsuite de le môvéze z'harbe lou sarclio que sont, en dèrire fan, lou jandarme et lou gorde champêtre de le bonne plinte, lez harbe de rin affameron le plinte utile, prindran le dessu, lez attofferan et useran la torra in mémeu tin.

(Teria de le Illane rurales, *sapitreu trâ.)*

Pierre Berthelon.

Eh bien, nos récoltes sont, sans mentir, dans la situation des Molichon. Pendant qu'elles vivent du fumier que nous avons enterré pour elles et pas pour d'autres, il y a des milliers, des millions d'herbes de mauvais renom qui se faufilent parmi les bonnes, se nourrissent à la même écuelle et mettent les morceaux en double. Si nous tolérons cette piraterie, si nous n'allons pas au secours de nos récoltes, si nous ne lançons pas à la poursuite des herbes parasites les sarcleurs qui sont, en définitive, les gendarmes et les gardes-champêtres du règne végétal, les herbes de rien affameront les plantes utiles, prendront le dessus, les étoufferont et useront en même temps le terrain.

(*Glanes rurales*, chapitre 3.)

Pierre Berthelon.

Dictons agricoles

(Mémeu patoi.)

Per'amélioro l'agricultera d'on pays, pe la revoluchôno, pe la trinsformô, n'y a besouan que de na sola suza, y produire énormémin de foradzeu; lo foradzeu y t'a la fâ de vianda et de pan.

Lo prô fa lo femi et lo femi lo tsan.

Feme ton prô tui louz an; y sont la plantse de salut de l'agricultera.

Lo minqueu de foradzeu, y la maladie mortêlla des dômaineus.

Quind la grandze est voade u renoviau, la famena est su le béte.

Vu-té na recèta contre lo minqueu de foradzeu? Mete ton fan so cliô, à l'avré du gospeliazeu et du couladzeu, depi la San-Dzan (24 juin) jeusqu'à la San-ète-Flore (24 novembre), depi illo rintrô à la grandze, jeusqu'à l'approtseu de le zelées. Esparcette, luizorna, pèsete et triolé no, paterazeu, rôve et grou blô lou rimplèceran avintaézozamin, donin in abondance de lâ, de vianda et de femi.

La premire condichon de la sintô des animaux, y de lou bien norri.

Louz animaux très bien norri ne fan pô s'lamain lo travail et la vianda, mé oncore lo bon femi, chotié le bonnes târes, et le bonnes târes fan le bonnes recoltes.

Préceptes agronomiques

(Même dialecte.)

Pour améliorer l'agriculture d'un pays, pour la révolutionner, pour la transformer, il n'est besoin que d'une seule chose, y produire beaucoup de fourrages, car c'est produire à coup sûr de la viande et du pain.

Le pré fait le fumier et le fumier le champ.

Fume tes prés tous les ans, car ils sont la planche de salut de l'agriculture.

La pénurie fourragère est la phthisie des domaines.

Si la grange est vide au *renouveau*, la famine est sur les bêtes.

Veux-tu une recette contre la disette fourragère? Mets tes foins sous clef, à l'abri du gaspillage et du coulage, depuis la Saint-Jean (24 juin) jusqu'à la Sainte-Flore (24 novembre), depuis leur rentrée au fenil jusqu'au seuil des gelées. Sainfoins et luzernes, vesces et trèffes violets, pâturages, raves et maïs les suppléeront avantageusement, donnant en grande abondance du lait, de la viande et du fumier.

Le premier précepte de l'hygiène des animaux, c'est de les bien nourrir.

Les animaux très bien nourris ne font pas seulement le travail et la viande, mais encore le bon fumier, celui-ci les bonnes terres et les bonnes terres font les grosses récoltes.

Lo femi ! y lo san de la farma, y faut qu'il y circule parteu quemin lo san din lo cour humain.

— Maître Vallin, donno-me don lo secré de la recèta que vo za inressi? — Sin ne sèra pô lon : Zâ teno grinda diligence, bonna surveillance, peteta depinsa, fourta espérantse et mepris de l'ignorantse.

Ome té touz éfants, segne ton tsan.

(Teria de te Illane rurale, *sapitreu trâ.)*

Le fumier c'est le *sang de la ferme ;* il y doit circuler partout, comme le sang dans le corps humain.

— Maître Vaillant, donnez-nous donc le secret de la recette qui vous a enrichi ? — Çà ne sera pas long : J'ai tenu grande diligence, bonne surveillance, petite dépense, forte espérance et mépris de l'ignorance.

Aimes-tu tes enfants, soigne tes champs.

(Extrait des *Glanes rurales,* chapitre 3.)

Na famelie de grumeu

(Paloi de Falliè.)

Na famelie de grumeu, yé la famelie Zoulevé, de Failliè, ai Braïsse. Lou métrou de vouere, Gaston, seutin brovamai la réputéchan de son graid; al a pe recouenientre leu vins on gou se grai, se ben de natura, quai li fasiai liamai chouaitre, y demenie son paï, se éspèce, son gou, sa douerò. avoua tout ce que appartin u vin. Mai é ne fo po se étounai, car dai la famelie, du chian de son porou, se san teuzou treuvo leu maliheu grumeu de vin con na mémou po treuvo depi Pan-de-Vo, et Mocan, tan ca Lian. En le sargeat en zour de goutai lou vin de na tenia, li demandai ce qui paice de la bonto de çu vin. Ian la gouto du bout de la lingua, l'autrou na fai que de lou portai u bout du no. Lou premi a dé que l'ave on gou de far; l'autrou, lou seguian, que l'ave on gou de coui. Lou métrou seutin que sa tenia ère nette, que san vin ne cantenié rai qu'aye pu li bélié lou gou de coui ou de far, leu deux groumais, de lu chian seutenio lu deré. Avoua lou tai, lou vin a éto vaidu, é ai nétayai la tenia an a treuvo na liau étaicha avoua an corzan de coui.

La quemenia de Falliè al é biai fiéra de san grumeu, qué fa que biai souvai leu zouezious du tribunal de commarçou de Mocan ai recour à sa.

BÉVY.

Une famille de dégustateurs

(Dialecte de Feillens et du canton de Bâgé-le-Châtel.)

Une famille de dégustateurs, c'est la famille Jollivet, de Feillens, en Bresse. Le chef actuel, Gaston, soutient dignement la réputation de ses aïeux. Il a, pour reconnaître les vins, un instinct si grand, si naturel qu'en lui en faisant seulement flairer, il détermine son pays, son espèce, son goût, sa durée, avec toutes les circonstances qui appartiennent au vin. Mais il ne faut pas s'en étonner, car, dans sa famille, du côté de son père, se sont trouvés les plus parfaits dégustateurs de vin qu'on ait connus depuis longtemps depuis Pont-de-Vaux et Mâcon jusqu'à Lyon. On les chargea un jour de goûter le vin d'une cuve en leur demandant ce qu'ils pensaient de la bonté de ce vin. L'un le toucha du bout de la langue, l'autre ne fit que le porter à son nez; le premier dit qu'il avait un goût de fer et le second qu'il avait un goût de cuir. Le maître soutint que sa cuve était nette, que son vin ne contenait rien qui eut pu lui donner le goût de cuir ou de fer. Les deux dégustateurs, de leur côté, soutenaient leur opinion. Avec le temps, le vin fut vendu et, en nettoyant la cuve, on trouva au fond une petite clef attachée avec un cordon de cuir.

La commune de Feillens est justement fière de son dégustateur aux lumières duquel le tribunal de commerce de Mâcon a recours très souvent.

BÉVY.

La renouille que vu che foze ass greucha que lou bouè

(Mêmou patoi.)

Na renouille vi on bouè
Que lui simbla de feurte taille.
Lia que n'eze po greucha in tout quemin on jouè
Inviosa le s'ètin, che conglie, che trouminto
Pe attrapo la betta an greucho :
In di : Me guèti bin, ma sezo,
Teu pro? di me va; ni sizou poncouze? —
Non. — M'y vettia don? — Non. — M'y vela ! —
Vous n'in appreucho poin. La chetiva imbessila
Che conlia tin que l'in creva.

H. Merlin.

La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur :
Disant : Regardez bien, ma sœur;
Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ? —
Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà ! —
Vous n'en approchez pas. La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

La Fontaine.

Lou Chinzou fachio de grimache

(Patoi de San-Martin-lou-Shôté.) (1)

On chinzou trafeut din la magnière de faire le grimache,
Derri leu boussus échourdive le queute quemin zo.
Bequilliounove deri leu boito,
Pi leu tezou la lingua predain zo;
U pi che n'ave ion que lenatove, vitau neutron guignol
Venive lou guétie avoué de zu devria,
Avoué on pie de no. —
Fa me va, deze to, coquion que ze ne contrefacha! —
Chic va, li desse on shin, honeu a ton mezetou!
Mais, mon peuvrou Guignol, devin de te vinto,
Fa me don va coquion que te vellie resimblo.

H. Merlin.

(1) Saint-Martin-le-Châtel.

Le Singe faiseur de grimaces

Certain singe, très fort dans l'art de la grimace,
Derrière les bossus haussait le dos comme eux.
    Boitait derrière les boiteux,
    Puis leur tirait la langue en face;
Et si quelqu'un louchait, vite notre Paillasse
Venait le regarder avec des yeux tournés
    Accompagnés d'un pied de nez. —
Montrez-moi, disait-il quelqu'un que je n'imite ! —
C'est vrai, lui dit un chien, honneur à ton mérite !
Mais, mon pauvre Paillasse, avant de t'en vanter,
Montre-moi donc quelqu'un qui te veuille imiter ?

(Le *Fabuliste chrétien.*) J.-M. VILLEFRANCHE.

La Cigala pi la Fremi

(Mémou Pâtoi.)

La cigala après ava chinto
Tout lou bon té,
Che trouva ne rien ava
Quin la fra fe venia :
Po lamain on pete mouché
De meuche don bin de pete var.
L'ala creio famena
Vé lou fremi son vézin,
Lou praye de li préto
Queque grons pe vivre
Tinqu'a n'otra saison.
Je vous payeze, li dése-t-ellie,
Devin leu ma d'eu, confianche de betta,
Intezé pi la chouma.
La fremi ne po prétiose,
Vetia son moindre défaut.
Teuqué vous fazo pindin lou tin chaud?
Desse-t-ellie à cel'imprintioza. —
Zor et né à tui cé que venivon
Je chintova, ne vous déplaize. —
Vous chintovo? J'in si bien aijou.
A bin, dincho vouzindra.

H. Merlin.

La Cigale et la Fourmi

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous payerai, lui dit-elle,
Avant l'oût, foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse. —
Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise. —
Vous chantiez ! j'en suis fort aise.
Eh bien ! dansez maintenant.

La Fontaine.

Misère et Peuvreto sont touzjour de ceti mondou

(Patoi dé Mourevé.)

On zjour, notre Seigneu à pi saint Piarrou alliron se premeno u Greffè, on bravou velazgeou su la routa de Mourevé que vous couniates tui. I l'éran habellia simplament, sans leurioseto, cment de mondou que ne tenion po à cato de podra eu zu deu peuvrou labouri. Schemin fasan, l'onou que leu pourtove tui deux predi ion de seu far. U moument qu'i s'en aprecirent, i l'éran pré de la feurzge de Fleba Mozui, on marschau du Greffè que tout lou mondou appelove Misère, prequa i n'ére po reschou. I l'ave avoui lui son pete schin bardou qu'on noumòve Peuvreto.

Notre Seigneu demandi u marschau si velive ferro sen onou.

— « Intro, et cheto-vous, deci Fleba, zje va vous srevi tout de suite. »

Notre Seigneu et saint Piarrou se chetiron pendant que Misère ferove l'onou.

— « Combin t'eu que zje vous davou ? » demandi lou Seigneu quant l'onou fut ferro. »

— « Ren », répondi lou marschau que crase ava à fore à ple peuvrou que li.

Lou Seigneu que sa tout are lu l'idée de Misère.

Misère et Pauvreté sont toujours de ce monde

(Dialecte de Montrevel.)

Un jour, Notre Seigneur et saint Pierre allèrent se promener aux Greffets, un joli village sur la route de Montrevel que vous connaissez tous. Ils étaient habillés simplement, sans vanité, comme des gens qui ne tiennent pas à jeter de la poudre aux yeux des pauvres laboureurs. Chemin faisant, l'âne qui les portait perdit un de ses fers. Au moment où ils s'en aperçurent, ils étaient près de la forge de Philibert Mazuir, un maréchal des Greffets que tout le monde appelait Misère, parce qu'il n'était pas riche. Il avait avec lui son petit chien gris qu'on appelait Pauvreté.

Notre Seigneur demanda au maréchal s'il voulait ferrer son âne,

— « Entrez, et asseyez-vous, dit Philibert, je vais vous servir tout de suite. »

Notre Seigneur et saint Pierre s'assirent pendant que Misère ferrait l'âne.

— « Combien est-ce que je vous dois? » demanda Notre Seigneur quand l'âne fut ferré.

— « Rien. » répondit le maréchal qui croyait avoir affaire à plus pauvre que lui.

Notre Seigneur, qui sait tout, avait lu l'idée de Misère.

— « *Prequa vous zêtes che bon, se genti, zje vous premaschou de faire tra demandes.* »

— « *Bon!* » *di Misère, et i se meti à réfléchi à ce qui demandere.*

— « *I va choisi lou paradis* », *pensove saint Piarrou.*

— « *D'abeurd, repri Misère, zje désirou que tui ceu que vindron se cheto dans mon fauteuil que t'itïe* (1) *ne puisson po se relevo sans ma premession.* »

— « *Accourdo* », *di notre Seigneu.*

— « *En second lieu...*

— « *Choisis lou ciel* », *dit saint Piarrou, à hiota voix et en teran lou marschau pe la mansche de sa valisa.*

— « *Laisso-me* », *fit Misère, que n'amove po à être déranzgea quand teu qui réfléchive,* « *en second lieu... zje vedra que ceu que ropelieron u chonzjon de mon nouyi ne puissan po descendre sans ma premession.* »

— « *Accourdo* », *dit lou Seigneu.*

— « *En troisiémou lieu...* »

— « *Choisis don lou ciel!* », *crëy saint Piarrou en se foschan.*

— « *En troisiémou lieu, repri Misère, sans l'ékeuto, zja itie na peteta boursa en cui, zje vu que tout ce qui entrera dedans n'en puisse seurti sans ma premession.* »

— « *Accourdo encouere* », *di lou Seigneu.*

---

(1) Sur la prononciation de *itie, cintie,* v. page 5.

— « Parce que vous êtes si bon, si gentil, je vous permets de faire trois demandes. »

— « Bon ! » dit Misère, et il se mit à réfléchir à ce qu'il demanderait.

— « Il va choisir le paradis », pensait saint Pierre.

— « D'abord, reprit Misère, je désire que tous ceux qui viendront s'asseoir dans mon fauteuil qui est ici ne puissent pas se relever sans ma permission..... »

— « Accordé », dit Notre Seigneur.

— « En second lieu.... »

— « Choisis le ciel », dit saint Pierre, à haute voix et en tirant le maréchal par la manche de sa blouse.

— « Laissez-moi », dit Misère, qui n'aimait pas à être dérangé quand il réfléchissait, « en second lieu.., je désire que ceux qui grimperont au sommet de mon noyer ne puissent pas descendre sans ma permission. »

— « Accordé », dit le Seigneur.

— « En troisième lieu... »

— « Choisis donc le ciel ! », cria saint Pierre en se fâchant.

— « En troisième lieu, reprit Misère sans l'écouter, j'ai ici une petite bourse en cuir, je veux que tout ce qui entrera dedans n'en puisse sortir sans ma permission. »

— « Accordé encore », dit le Seigneur.

Et, en desan bonzjou à Misère, i parti avoni saint Piarrou que n'ére po content de Misère.

*
* *

Quéque ma après, la saison ère mauvaise. Fleba Mozui devinci encouere ple peuvrou que davreti, et adon on li are bailla lou nion de Misère si ne l'ave zjia po avio. Il ave employa chon deri moussé de far et cato à Peuvreto, son pete schin bardou, sa derrire creuta de pan. Fleba laissi ravato son marté, se cheti à schevau su sen enlienou, à pi, i réfléchive : i se rappelove lou temps qui l'ave de liars, i regrettove de n'en ava po on peu demando, pleteu que d'ava fait leu tra souhaits... Pendan qui l'ère cmencin predu dans che rêverie, vetia qu'on schaple à la peurta.

— « Intro », creïa-t-i sans se derinzge.

On levi lou leque; pi n'houmou, pete, tout buirou, tout na u schavon du noz, boussu, tourdu, intri vé Fleba Mozui.

— « Misère, vous êtes tristou. »

— « Craïou bin. On lou sere bin à moins. L'autr'an zj'éra reschou ; ceti oui, zje si peuvrou. »

— « N'a-t-eu que santie que vos ennoye? Cheu malheu n'e po sans remedou. Zje peuvou vous rendre ache reschou que la mar è preïonda.

— « Che vous puiso faire santie, vous sero lou premi dé zhoumous.

— « Zje peuvou prò. mé à na condition que vetia : Dans diz ans vous me baillero veutre n'arma.

Et en disant bonjour à Misère, il partit avec saint Pierre, qui n'était pas content de Misère.

*
* *

Quelques mois après, la saison était mauvaise. Philibert Mazuir devint encore plus pauvre que d'habitude et alors on lui aurait donné le nom de Misère s'il ne l'avait déjà eu. Il avait employé son dernier morceau de fer et jeté à Pauvreté, son petit chien gris, sa dernière croûte de pain. Philibert laissa tomber son marteau, s'assit à cheval sur son enclume, et puis il réfléchissait : il se rappelait le temps où il avait de l'argent, il regrettait de n'en avoir pas un peu demandé, plutôt que d'avoir fait les trois souhaits... Pendant qu'il était comme cela perdu dans ses rêveries, voilà qu'on frappe à la porte.

— « Entrez », cria-t-il sans se déranger.

On leva le loquet; puis un homme petit, marron, tout noir au bout du nez, bossu, tordu, entra chez Philibert Mazuir.

— « Misère, vous êtes triste. »

— « Je crois bien. On le serait bien à moins. L'an dernier j'étais riche; aujourd'hui, je suis pauvre. »

— « N'y a-t-il que cela qui vous ennuie ? Ce malheur n'est pas sans remède. Je puis vous rendre aussi riche que la mer est profonde.

— « Si vous pouviez faire cela, vous seriez le premier des hommes.

— « Je puis assez, mais à une condition que voici : Dans dix ans, vous me donnerez votre âme.

— « *Que foteu fore ?*

— « *Segni cheu parschemin avoué veutron sang.* »

— « *Zje vu bin.* » *Et i bailli on grand co de poing su sen enlienou, fi seurti on peu de sang et segni. Lou pete vieux prit lou parschemin et s'en alli en bélan d'aisou.*

Fleba Mozui ave d'arzgent attant qu'il en velive. Tui leu matin i remplive se cafes. I manzgeove, i beuve lou zjou pi la né ; i schantove du matin u cha, du cha u matin, et tui leu zjou cment santie. Tout lou mondou l'estimove dimpi qu'il ère reschou.

Mais son beneu ne puise po deurè. On en sa pro la raison. Lou diablou vinci lou queri u bout de diz ans.

— « *Cheto-vous on moument dans mon grand fauteuil* », *deci lou marschau à Lucifer. Vous dates être fatego. A pi vous manzgero bin on pete moussé de lar ; en mémou temps, vous baillere à bare na boutaille de bon vin de raisin de Corinthe que zja fait l'autrou zjou.* »

*
* *

Lou diablou se cheti en étendan sa schamba boîteusa, en gremelan.

Pendant cheu temps, Misère alli prendre dans sa feurzge na bagueta de far et i rentri en sublan l'air de Marlborough s'en va t'en guerre.

— « *Devant que de mainzge de lar, decit-i d'ou ton mouquieu, nous zin à causo d'autres petetez affaires.* »

— « Que faut-il faire ?

— « Signer ce parchemin avec votre sang.

— « Je veux bien. » Et il donna un grand coup de poing sur son enclume, fit sortir un peu de sang et signa. Le petit vieux prit le parchemin et s'en alla en pleurant de joie.

Philibert Mazuir avait de l'argent autant qu'il en voulait. Tous les matins, il remplissait ses poches. Il mangeait, il buvait le jour et la nuit ; il chantait du matin au soir, du soir au matin, et tous les jours c'était de même. Tout le monde l'estimait depuis qu'il était riche.

Mais son bonheur ne pouvait pas durer. On en sait assez la raison. Le diable vint le chercher au bout de dix ans.

— « Asseyez-vous un moment dans mon grand fauteuil », dit le maréchal à Lucifer. Vous devez être fatigué. Et puis vous mangerez bien un petit morceau de lard : en même temps, je vous donnerai à boire une bouteille de vin de raisins de Corinthe que j'ai fait l'autre jour.

*
* *

Le diable s'assit en étendant sa jambe boiteuse et en grognant.

Pendant ce temps, Misère alla prendre dans sa forge une baguette de fer et il rentra en sifflant l'air de *Marlborough s'en va t'en guerre*.

— « Avant que de manger du lard, dit-il d'un ton moqueur, nous avons à causer d'autres affaires. »

Et i se meti à schaplo che radou le keute de Lucifer que cheutie en devinci bleu et bardou.

Lou peuvrou diablou grinçove de le dents, i velive se charvo, mais i ne puise po, i l'ére cment liouvo u fauteuil.

— « *Délivro-me !* » *creïove-t-i. Lou marschau schaplove touzjou.*

— « *Délivrò-me, zje vou baillere encoure diz ans !* »

— « *Ah bin ! E vetia na beuna pareula. Mais vous me baillero encouere pendant diz ans attant de liards que lou premi co.* »

— « *Zje vous en premaschou* », *s'écreï lou vieux boîteux.*

— « *E tout ce qu'é faut. Parti vitou, vieux dreulou* », *deci Misère.*

Lou diablou s'envouli en se fretan le keutes.

*
* *

La via de Misère redevinci on grand éclat de rire : le fêtes succédovan à le fêtes, le boutailles à le boutailles, le schansons à le schansons. Mais lossa ! dix ans sont dasseteu passo quanteu qu'on a de beneu.

On zjou qui li pensove lou moins, Fleba Mozui, vi entro vé li non ple lou vieux diablou soule, mais tout plein de greux magnats de diablous, que pourtovan su zo téta na keurna de bouquin, à pi, é leu pendive seu leu talons na balla couva de caïon.

— « *Me zamis, deci Misère, en se retenian de la*

Et il se mit à frapper si fort les côtes de Lucifer que celui-ci en devint bleu et gris.

Le pauvre diable grincait des dents ; il voulait se sauver, mais il ne pouvait pas, il était comme cloué au fauteuil.

— « Délivrez-moi », criait-il. Le maréchal frappait toujours.

— « Délivrez-moi, je vous donnerai encore dix ans ! »

— « Ah ! bien, voilà une bonne parole. Mais vous me donnerez encore autant d'argent que la première fois.

— « Je vous le promets », s'écria le vieux boiteux.

— « C'est tout ce qu'il faut. Partez vite, vieux drôle », dit Misère.

Le diable s'envola en se frottant les côtes.

*
* *

La vie de Misère redevint un grand éclat de rire : les fêtes succédaient aux fêtes, les bouteilles aux bouteilles, les chansons aux chansons. Mais, hélas ! dix ans sont bientôt passés quand on a du bonheur.

Un jour qu'il y pensait le moins, Philibert Mazuir vit entrer chez lui non pas le vieux diable seul, mais tout plein de gros *maignats* de diables qui portaient sur leur tête une corne de bouc, et puis, il leur pendait sur les talons une belle queue de cochon.

— « Mes amis, dit Misère, en se retenant de la

po qu'il ave, nous sin u temps de le nui, et na beuna nui ét on moussé qu'on ne counia po en enfar. Pendant que zje va prendre n'autra keulota, avoui na valiza neuva, che vous velivo monto u chonzjon de mon nouyi, ne vous zgêno po. »

Leu diablou ne seu firon po dere deux co. En moins de na meneta, il éran tui monto su lou nouyi du père Mozui.

*
* *

Misère intri dans sa feurzge, allemi son foua amourto depi vingt ans, scharfi à blanc la baqueta de far qu'ave servi à rôche lou vieux diablou, et, armo de cheu fregon, i fregouni che bin ces nouvés diablous qui se metiron à créio cment de damnos :

— « *Ouais !!! ouais !!! que vous nous faites maux ! Arrêto !... Arrêto, Misère !* »

Mais Misère ne s'arrêti que quand on li premi de lou laiche vivre de nouvé pendant dix ans, et de li baille attant de liards que davreti.

Asseteu que lou marschia fu conclu, leu diablous se sarviron en boîtant de le douves piattes.

*
* *

Misère passi gaîment ces nouvé dix ans que s'envouliren cment on biau rêve.

Cheu co, tout che que l'enfar ave de diablous valides vincit lou queri.

peur qu'il avait. nous sommes au temps des noix, et une bonne noix est un morceau qu'on ne connaît pas en enfer. Pendant que je vais prendre un autre pantalon avec une blouse neuve, si vous vouliez monter au sommet de mon noyer, ne vous gênez pas. »

Les diables ne se le firent pas dire deux fois. En moins d'une minute, ils étaient montés sur le noyer du père Mazuir.

*
* *

Misère entra dans sa forge, alluma son feu éteint depuis vingt ans, chauffa à blanc la baguette de fer qui avait servi à rosser le vieux diable, et, armé de ce bâton, il bâtonna si bien ces nouveaux diables, qu'ils se mirent à crier comme des damnés :

— Ouais !!! ouais !!! que vous me faites mal ! Arrêtez !... Arrêtez, Misère ! »

Mais Misère ne s'arrêta que lorsqu'on lui promit de le laisser vivre de nouveau pendant dix ans, et de lui donner autant d'argent que d'habitude. Aussitôt que le marché fut conclu, les diables se sauvèrent en boitant des deux pattes.

*
* *

Misère passa gaiement ces nouveaux dix ans qui s'envolèrent comme un beau rêve.

Cette fois, tout ce que l'enfer avait de diables valides vint le chercher.

Lucifer li-mémou ère ta la têta de l'armée.

Quand lou marschau vi che l'infernala banda, i ne poussi po se défendre d'ava po; mais i se remeti en pensant que la leurioseto é lou vice qu'a predu lou démon.

— « *Zje me si laicha assurie, decit-i à Lucifer, que s'avançove en fronçan leu sourcils, que vous pouvo, sé ière reutron bon plaisi, vous rendre che pete, che pete, que ma boursa que vetia vous tindre facilement, vous, à pi touta veutra balla sociéto. Sé ière va, é sere bin emeudou pe moudo on peu loin; zje vous porterai on treu de schemin; mais éïe petétre on contou bleu qu'on m'a fait.* »

Lucifer se mefiove bin on peu de Fleba, mais i ne puise peu déveno sa rusa; de nautrou liant, i lére bin fier de montro qui puise faire l'impossiblou.

En na meneta, vetia meu diablou que che meton tui dans la boursa, que Misère se dépaschi à froumo.

— « *Vous êtes en mon pouva, vilains diablous cournus, é vouz en cuira* », *se meti à dere Misère en couran à che n'enlienou.*

Vetia qui pri son greu marté, à pi d'on brai vigoureux, i schaplove à grands cos su leu malheureux diablous. Y furon de binteu ache plats que de pieces de quatrou seus. Y possoran de creïement à faire tremblo la tarra.

— « *Creïo, hurlo, éïe tout cment se vous schantovo.*

— « *Predon !!! Predon !!!...*

— « *Point de predon! deci lou marschau. Zje*

Lucifer lui-même était à la tête de l'armée.

Quand le maréchal vit cette infernale bande, il ne put se défendre d'avoir peur : mais il se remit en pensant que la vanité est le vice qui a perdu le démon.

— « Je me suis laissé assurer, dit-il à Lucifer qui s'avançait en fronçant les sourcils, que vous pouviez, si c'était votre bon plaisir, vous rendre si petit, si petit, que ma bourse que voilà vous tiendrait facilement, vous et toute votre belle société. Si c'était vrai, ce serait bien commode pour aller un peu plus loin ; je vous porterai un bout de chemin : mais c'est peut-être un conte bleu qu'on m'a fait. »

Lucifer se méfiait bien un peu de Philibert, mais il ne pouvait pas deviner sa ruse ; d'un autre côté, il était bien fier de montrer qu'il pouvait faire l'impossible.

En une minute, voilà mes diables qui se mettent tous dans la bourse que Misère se dépêcha à fermer.

— « Vous êtes en mon pouvoir, vilains diables cornus ; il vous en cuira, » se mit à dire Misère en courant à son enclume.

Voilà qu'il prit son gros marteau, et puis, d'un bras vigoureux, frappa à grands coups sur les malheureux diables. Ils furent bientôt aussi plats que des pièces de quatre sous. Ils poussaient des cris à faire trembler la terre.

— « Criez, hurlez, c'est tout comme si vous chantiez.

— « Pardon !!! pardon !!!

— « Point de pardon, dit le maréchal. Je vous

vous teniou, zje vous gardou. De che la façon, zje vous empaschere de faire de mau à meu semblablou. »

Apré qu'il eu de santie, i meti la boussa dans sa caffa.

*
* *

Lou lendeman, é se possi su la tarra le ple étranzges scheuses. Ion des zamis de Misère li rendi dix écus qui li ave voulo u jeu ; lou cabareti vendive de vin fait avoué de raisins ; la Meïon livrove son lait à Bour sans betô d'édïe dedans ; leu vole ne manzgeovan po mé jo gazgeous devant la Saint-Martin ; le dimanche, on allove à l'élièse au lieu d'allo u cabaret. Mais cment schoque médaille a son revers, leu cabaratis furon ruino, il alliron tui challio de panes : le fenes n'éran po mé babeliardes, po mé... Enfin, nion ne comprenive rin à che l'épidémie de vertu.

*
* *

Lou comte de Mourvé que gouvernove la Brasse, parti de chon bio schoté de Challes, à pi se meti à se premeno pretout pe trouvo l'explication de tout santie. Vetia qu'il arrevi u Greffè devant la feurzge de Fleba Mozui.

Cment i l'entendi on grand bri, i s'enfroumi de ce qu'éiére.

— « Que che poche-teu itïe ? » decit-i u marschau.

tiens, je vous garde. De cette façon, je vous empêcherai de faire du mal à mes semblables. »

Après qu'il eut dit cela, il mit la bourse dans sa poche.

*
* *

Le lendemain, il se passa sur la terre les plus étranges choses. Un des amis de Misère lui rendit dix écus qu'il lui avait volés au jeu ; le cabaretier vendait du vin fait avec des raisins ; la Marion livrait son lait à Bourg sans mettre de l'eau dedans; les valets ne mangeaient plus leurs gages avant la Saint-Martin ; les dimanches, on allait à l'église au lieu d'aller au cabaret. Mais comme chaque médaille a son revers, les cabaretiers furent ruinés ; ils allèrent sarcler du maïs ; les femmes n'étaient plus babillardes, plus... Enfin, personne ne comprenait rien à cette épidémie de vertu.

*
* *

Le comte de Montrevel, qui gouvernait la Bresse, partit de son beau château de Challes, et se mit à se promener partout pour trouver l'explication de tout cela. Voilà qu'il arriva aux Greffets devant la forge de Philibert Mazuir.

Comme il entendit un grand bruit, il s'informa de ce que c'était.

— « Que se passe-t-il ici ? » dit-il au maréchal.

Misère li fi va sa boussa pleinna de diablous et raconti tout u comte de Mourvé. Cheutie n'eu ren de ple presso que de betô leu diablous defeur, apré qu'il uront premi à Misère encouere dix ans de beneu.

*
* *

Leu vices revinsiron cment l'harba dans leu blo dans le zannées de plouzje. Leu servetieus furon ivrougnes, leu vendieurs trompovan dans le fare, la Meïon baptisove son lait... cment davreti.

*
* *

Lou marschau vécu de nouvé cment on prince, et Peuvreto cment on shin de prince. Mais on se loche de tout, mémou du beneu. Misére veli meuri. Se sentant on peu maladou, il appelit lou melion medecin de la contrée, que l'eu de benteu expédia dans l'autrou mondou.

Quand lou marschau fut meurt, il allit tranquillament frappo à la peurta du paradis. Mais saint Piarrou ne veli po lou rechera. « Vieux entéto, vous puiso choisi lou ciel, vous ne m'étes po ékeuto, vous n'entrero po, é ma que zje vous zeu deïou. »

Misère alli u purgatoirou. « Vous n'étes point de petes péchés su la conscience, li dit-on, devant qui fut arrevo à la peurta. E n'a point de place ilïe pre vous. »

— « E ne me reste ple que l'enfar, dece Misère, en

Misère lui fit voir sa bourse pleine de diables et raconta tout au comte de Montrevel. Celui-ci n'eut rien de plus pressé que de mettre les diables dehors, après qu'ils eurent promis à Misère encore dix ans de bonheur.

*
* *

Les vices revinrent comme l'herbe dans les blés dans les années de pluie. Les serviteurs furent ivrognes, les vendeurs trompaient dans les foires, la Marion baptisait son lait... comme d'habitude.

*
* *

Le maréchal vécut de nouveau comme un prince, et Pauvreté comme un chien de prince. Mais on se lasse de tout, même du bonheur. Misère voulut mourir. Se sentant un peu malade, il appela le meilleur médecin de la contrée qui l'eut d'abord expédié dans l'autre monde.

Quand le maréchal fut mort, il alla tranquillement frapper à la porte du paradis. Mais saint Pierre ne voulut pas le recevoir. « Vieil entêté, vous pouviez choisir le ciel, vous ne m'avez pas écouté, vous n'entrerez pas, c'est moi qui vous le dis. »

Misère alla au Purgatoire. — « Vous n'avez point de petits péchés sur la conscience, lui dit-on avant qu'il fut arrivé à la porte. Il n'y a point de place ici pour vous. »

— « Il ne me reste plus que l'enfer, dit Misère en

se désoulant !!! » Arrevo devant la peurta de Satan, i teri la souneta, et on peuvrou diablou, maigrou cment on cent de lieux, que remplive le fonctions de porti, voirdi on pete goule qu'ère ta la peurta, guetie du coin du zu et recouniu lou terriblou marschau du Greffè que l'ave che redament schaplo et aplati. Y se cati à la renvarsa, en creïan à ses camarades de ne po tousche à la peurta, qu'é ière Misère qu'ave souno. Nion n'eusove bozge, et lou peuvrou marschau, apre ava attendu longtemps, fu eublezja de s'en retourno su la tarra.

E vetia prequa Misère et Peuvreto son touzjour de ceti mondou.

D.-J. Girod.

se désolant !!! » Arrivé devant la porte de Satan, il tira la sonnette, et un pauvre diable, maigre comme un cent de clous, qui remplissait les fonctions de portier, ouvrit un petit trou qui était à la porte, regarda du coin de l'œil et reconnut le terrible maréchal des Greffets qui l'avait si rudement frappé et aplati. Il tomba à la renverse, en criant à ses camarades de ne pas toucher à la porte, que c'était Misère qui avait sonné. Personne n'osait bouger et le pauvre maréchal, après avoir attendu longtemps, fut obligé de s'en retourner sur la terre.

Et voilà pourquoi Misère et Pauvreté sont toujours de ce monde.

D.-J. Girod.

La Renouille que vut se faire asse greussa que lou Boe

(Patoi de Marbeu.) (1)

Na renouille (v)iut on boe
Que li sèblove de bunna taille.
Lia, que n'ère po greussa è(n) tout ke-mmè on jùe,
Zeloja, s'ètè, se con-llié apis se travaille
Pe-r ègalè l'animâ è(n) greusseu.
Le di-s-e : Gatioz bin, ma sereu,
T'eu pro? detes-me va; n'y sis-je po d'ass'teut? —
Bin nan! — M'y v'tia dan? — Bin po teut. — M'y v'tia! —
Vou n'èn appourchoz pos. La peuvra bête
Se conlli se bin que le crevi.

E y èn a biè é sti mondou que n'on pos més d'èmou.
Lou bourgea vut bôti kemmè les grès seigneus...
(Lou pagean vu faire u monsu)... R...

(*Fable de La Fontaine*, liv. I, fable III.)

Pour le texte français, voir plus haut p. 279.

(1) Marboz. — *S* se prononce *ch* : *asse greussa*, prononcez *ache greucha*. — *R* unique, *z*, *j* et *ge*, comme le *th* anglais : *ere zeloja*, prononcez à l'anglaise *éthe thélotha*.

La Monniére é la Dama

(Patoi d'Arbon, quenton d'Oyonnô.) (1)

Na dama ben rece on zheur din sa sambra,
Recheu na monnière, e sta cru vère
S'uvri lo paradi. Oh ! deze la bena fèna,
Oh ! qu'eul ié bâla la sambra dé madama !
Oh ! lé dentèlé du riau,
Lé gliacé, leu tapi, qu'ezé bé ! qu'ezé bé !
Pe feni d'étonna la monnière,
La shateleinna uvri sé boèté précieusé
E fe brelié so seu jé
E reflètà à la lemière
Eur, perlé é diamin.
La paysana en fe ébleuvia,
E la dama rièvé. Mé neutra vesetèza,
Que çaqué cheuze novala rendièva mé curièza,
Volièvé cogni
Combén dé tén la dama avè pu mètré
Per amassa tô steu trezeur. —
Comben ? Mé ne sé pa ; cint an, do cint p'tétr,
Qua to cin mé vin dé meuz anchen. —
E cin queuté-t'eu cer ? — Oh ! dé pri fô !
Teni, ez'è mil écu sta peteta pierra. —
E cin veu rappeurté... comben ? —
Rin du teu, ma bena féna, ren ;

---

(1) Arbent, canton d'Oyonnax.

To leuz ever, ben u contréreu,
Cin queuté na mi d'intrelin. —
Tin, ez'é dreulo, eubserva la ruja monnière,
Z'hé dé pierré éto, z'gen ai dové lamen;
Lié ne son pa sé bravé,
Mai mé rapportou bravamen. —
Ah ! deze la shateleine, é comén sont èlé don ? —
Eré, deze l'atra avoué n'air malin,
Lé dové pierré dé mon melin.

(*Fabuliste chrétien*, liv. V, fable VI.)

Pour le texte français, voir plus haut p. 244.

Le patois du Haut-Bugey, quoique la région où il se parle soit plus éloignée, se rapproche de celui de Lyon beaucoup plus que le patois de Bresse.

CHAPITRE XVI

Supplément au Vocabulaire

(QUI N'EN RESTERA PAS MOINS INCOMPLET)

Aizeu, s. m. plur., ustensiles, vaisselle : *Lavò leuz aizeu*, laver la vaisselle.

Ampa, s. f., framboise.

Appequò, v. a., attraper au vol.

Arobleu, adj., avare.

Bibiau, s. m., débris, fragment brisé. *Elé bronqui la yatse avoua son couaveu e la beti en bibiau.* Elle heurta la glace avec son balai et la mit en pièces.

Batafi, s. m., cordelette.

Bathiora, s. f., herse.

Biò, s. m., bouleau.

Boèmeu, *boèma*, adj., câlin, beau parleur ; patois francisé *boime*.

Botsana, s. f., bouton sur les lèvres, de *botse*, bouche.

Braye, s. f., culotte; du latin *bracca*, qui avait valu à la Gaule transalpine, chez les Romains, le nom de *Gallia braccata*. — De là aussi *débraya*, adj., débraillé.

Casson, s. m., carré de jardin : *On casson dé passenadé, dé treffé.*

Conliò, v. a. A Couzon, jeter, signifie en Bresse gonfler.

Cramaï, v. a., écraser.

Cretena, s. f., rideau de lit; d'où en français courtine ?

Dagne, s. f., tige de chanvre sèche.

Embouilleu, s. m., empêchement; d'où *emboï*, empêché.

Frandolo, *coraï avoua na franda.*

Hutsi, v. n., crier, pousser des cris inarticulés et sauvages. (V. p. 192.) — En Bresse, *hu-che*,

Levré, *levréta*, adj., léger, leste : *Il a la man levréta*, il donne aisément un soufflet.

Lôssa ! interjection, hélas !

Mensérou, s. m., convive. — En Bresse, tous ceux qui s'asseyent à la table; de *mensa*, table.

Naiseu, adj., au fém. *naise*, abbréviation de *inaizeu*, content, joyeux.

Pelliandru, homme débraillé.

Peillota, s. f., pelure. — Beaujolais, *perose.*

Pïi, v. a., briller en parlant des yeux : *I pïové dé gran ju.*

Pioillord. Pioilli, crier, piailler.

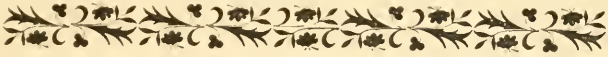
Possé dé ra, s. f., *cædum*, plante qui croît sur les murs.

Raisse, s. f., raie.

S'avii, se mettre en route *(ad viam)*.

Tocò, de l'ital. *toccare*, toucher, frapper. — En français on en fait toqué et toquade.

Valisa, s. f.; blouse en Bresse; à Couzon, *caban* ; dans la Loire, *biauda*.

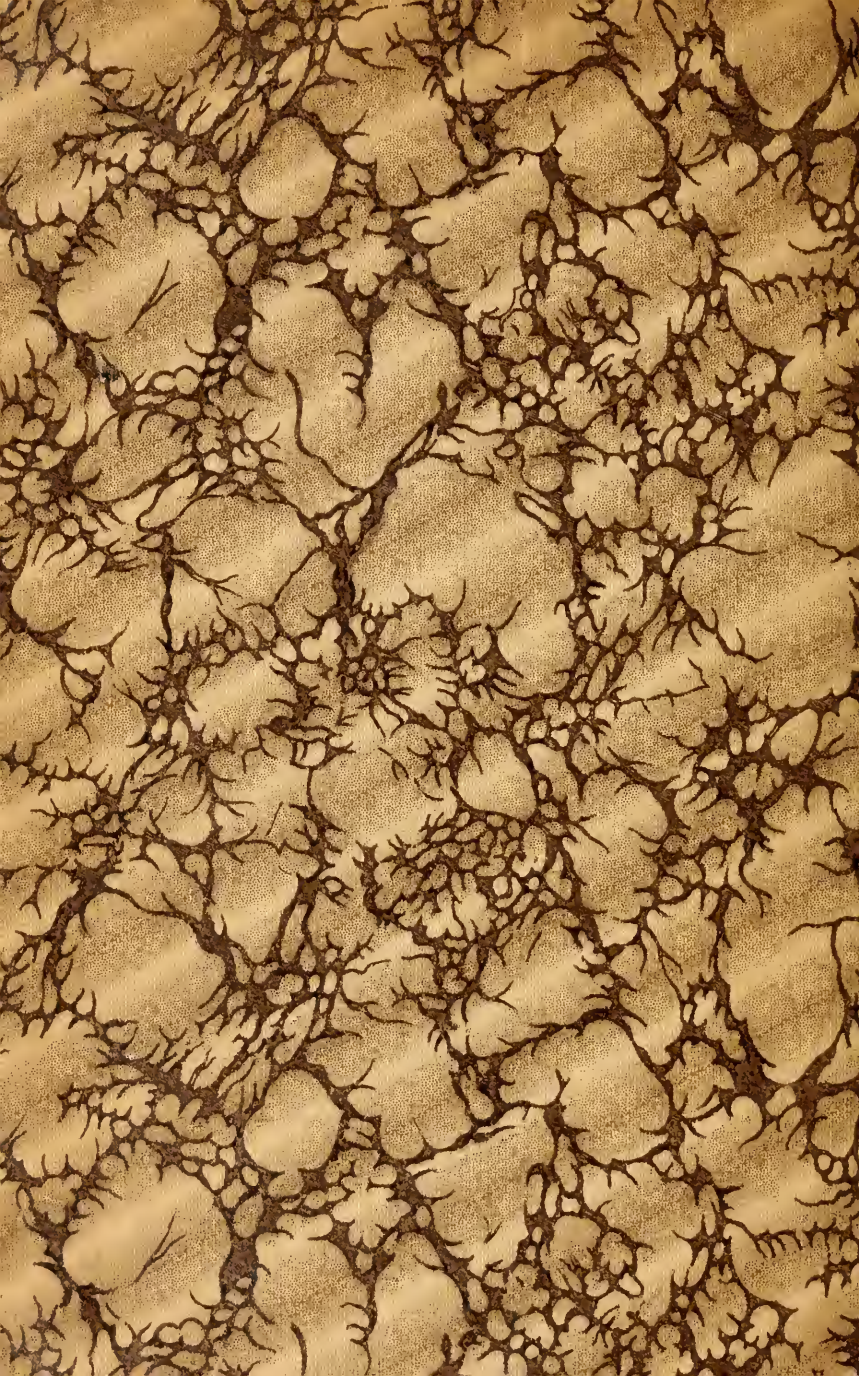


TABLE

		Pages
PRÉFACE		V
CHAPITRES		
Ier.	— Orthographe, Prononciation, Accentuation.	1
II.	— Article	11
III.	— Nom ou Substantif	13
IV.	— L'Adjectif	17
V.	— Le Pronom	23
VI.	— Le Verbe	31
VII.	— Participe	57
VIII.	— Adverbe	59
IX.	— Préposition, Conjonction, Interjection	63
X.	— Syntaxe	67
XI.	— Origine du Patois lyonnais	71
XII.	— Formation du Patois lyonnais	85
XIII.	— Petit Vocabulaire	95
XIV.	— Spécimens de Patois lyonnais	187
XV.	— Autres Patois	243
XVI.	— Supplément au Vocabulaire	307

91
11

pt
cp



PC
2984
V54

Villefranche, Jacques Melchior
Essai de grammaire du
patois Lyonnais

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY